

9e Année-No 3

MARS 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

MONETTE,

Par Mathilde Alanic

La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



La Chine Portugaise. (Voir page 5)

Dans ce numéro : Soixante-quatre articles et de nombreuses illustrations. A remarquer, un article "La Chine Portugaise" par notre collaborateur Auguste Fortier, actuellement en Chine où il a pris de curieuses photos illustrant cet article. Voir le sommaire complet à la page suivante.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent -
Montréal.

SOMMAIRE DU No DE MARS 1916

	Pages
Un regard en arrière	3
La Chine Portugaise, par A. Fortier	5
Sonnet d'Art Vert (poésie)	13
Le Picotah	14
Travaux féminins.—Petits sacs nouveaux	15
Après avoir huilé la machine	16
Les célèbres clefs de Metz	16
Télégraphie expresse	16
Travaux faciles.—Un port-parapluie	17
Une dénonciation k...omnieuse	18
Petites mines d'or	18
Coutume chinoise	18
Le Trésor de la Banque-Souvenir de 1870	19
Le Martyre du curé de Sempuis	23
Le niellage des métaux	24
L'oiseau des tempêtes	25
Lecture au coin du feu (poésie)	26
Petit dictionnaire d'architecture	27
L'Edelweiss	28
L'Utilité des larmes	29
Huit verges cubes de diamants	30
Les poules pondeuses d'Hiver	31
Combien y a-t-il de chevaux dans l'Univers?	33
Les grottes mystérieuses	34

ROMAN :

M O N E T T E,

par Mathilde Alanic

35

Autres pays, autres mœurs	107
Entraînement des canonniers de marine	107
Exercices curieux des soldats allemands	107
Le Travail des perles	108
Un marteau à pied pour enclume	109
Attentat ignoré	109
Comment on simule un incendie	110
Un combat de poissons	111
La Gazelle, emblème des régiments sud-africains	112
L'île de l'Alster	112
Les sabots de Mandrin	113
Vieille coutume	113
L'avalanche, projectile de guerre	114
L'Astrologie gratuite.—Moes de Mars	115
Le sous-marin vivant	119
Ye ventre d'un régiment	119
L'arbre à coquillage	120
L'origine de la bague	121
Les animaux baromètres	123
L'invention du fil de fer barbelé	123
Qu'importe (poésie)	124
Sarah Bernhardt dans Jeanne Doré	125
Appareil pour les opérations chirurgicales	121
Le bon tir	132
Le chauffage des wagons à marchandises	132
Les femmes parlent plus que les hommes	133
Récepteur téléphonique de petit modèle	134
Usage russe	134
Un animal extraordinaire, l'Hydre	135
Les nez caractéristiques	136
L'ascenseur perpétuel	138
Trois manières de couper un cercle de papier	140
Le cycle à travers les âges	142
La farine de poisson	144
Pourquoi le nez d'un chien est-il froid?	144
Les bienfaits du tabac	146
Surnoms de villes	146
Au cavalier d'alarme	146
La plante pendule	146

La Revue Populaire

Vol. 9, No 3

Montréal, Mars 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Bouly. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Un Regard en Arrière

Alors que tant de gens regardent en avant aujourd'hui et se demandent de quoi demain sera fait, il m'a paru intéressant de jeter un coup d'oeil en arrière, à quelques siècles de distance, au mois de mars 1493.

C'est pendant le mois de mars de cette année-là, que s'est terminée l'expédition la moins coûteuse et la plus féconde en événements qui ait eu lieu depuis que le monde existe.

En mars 1493, Christophe Colomb terminait son expédition, commencé en août 1492, qui lui fit découvrir le continent américain.

Les frais en ont été peu élevés et il est intéressant de les rappeler.

En sa qualité de commandant, Christophe Colomb, se vit attribuer l'énorme salaire annuel de 1500 pesetas (environ 300 dollars). Il avait deux capitaines en second payés 900 pesetas, toujours pour douze mois.

L'équipage touchait 50 réaux par mois et par tête et la dépense de sa nourriture était fixée à 6 pesetas par bouche et par mois, ce qui fait quelque chose comme quatre sous par jour...

Il est vrai, qu'à cette époque l'argent

avait plus de valeur qu'aujourd'hui.

La "flotte" de Christophe Colomb se composait de trois navires dont l'armement coûta 14,000 pesetas; pendant toute la durée de l'expédition, les salaires payés s'élevèrent au total de 22 mille pesetas ce qui fait monter la dépense complète à 36 mille piécettes d'argent, soit à peu près 7200 dollars!

Ce n'est réellement pas cher, à considérer l'immense étendue de terrain que le voyage fit connaître.

A l'époque actuelle, ce montant d'argent ne représente pas un terrain bien vaste dans une rue centrale de grande ville!

Ainsi va le monde. On dépense parfois beaucoup pour n'avoir que rien ou à peu près rien tandis qu'en d'autres circonstances, un capital autant dire insignifiant permet d'obtenir les résultats les plus extraordinaires.

Christophe Colomb y gagna surtout de la gloire et même il n'y gagna que cela car il mourut pauvre et délaissé, le 20 mai 1506 après avoir vainement essayé d'intéresser à lui les grands de ce monde.

Comme quoi l'ingratitude n'est pas une invention moderne ainsi qu'on pourrait le croire.

Roger Francoeur.



Scènes de Sarah Bernhardt dans "Jeanne Doré"
(Voir l'article page 125)

LA CHINE PORTUGAISE

(ECRIT SPECIALEMENT POUR "LA REVUE POPULAIRE")

par Auguste Fortier.

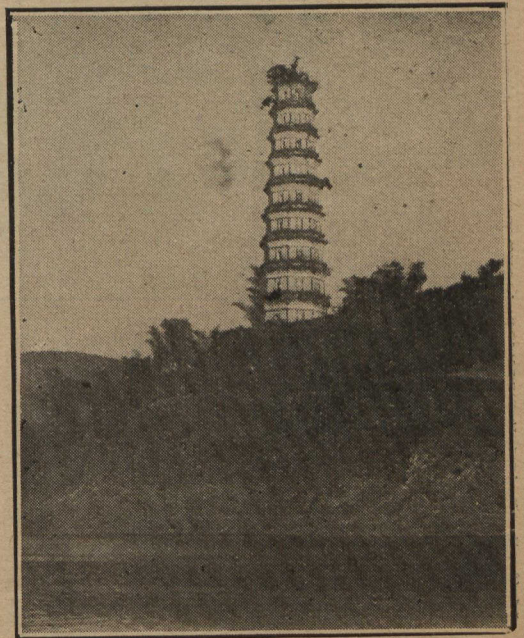
Parmi les divers pays que j'ai traversés dans mes courses à travers le monde, aucun ne m'a paru aussi intéressant que la Chine Portugaise, c'est-à-dire Macao. Les Portugais ont eu leurs jours de gloire et de grandeur, époque où ils s'élançaient sur les mers lointaines, afin de conquérir des terres et des peuples pour leur Souverain. De cette époque, fertile en conquêtes, le Portugal a conservé quelques colonies, dont deux sont en Asie: l'une est Goa, sur la côte ouest de l'Inde, l'autre est Macao, située dans le sud de la Chine, à l'embouchure de la rivière à la Perle, à l'ouest de Hong-Kong, sur une petite presqu'île qui n'a que quatre milles de superficie. C'est ce pays que je viens de visiter et dont je vais entretenir les lecteurs de "La Revue Populaire".

Le 17 août 1915, j'étais chez moi à Kow-Loong, quand je reçus la visite de monsieur Nemazee, fils d'un riche négociant Persan, établi à Hong-Kong depuis de nombreuses années, et lui-même déjà à la tête de plusieurs entreprises importantes. Monsieur Nemazee me parla comme suit:

—J'apprends que des affaires importantes vous appellent à Macao, comme je pars après-demain pour cet endroit à bord de mon yacht, l'"Iris", je viens vous invi-

ter à faire la traversée avec moi. Cela vous évitera le désagrément de voyager sur une jonque chinoise. En êtes-vous?

Comment ne pas accepter une telle invitation! Je savais que l'"Iris" était un yacht de quarante-huit pieds de long, confortable et sûr, marchant à la voile et à la gazoline. Je savais en outre que mon-



Pagode sur la côte de la Chine Portugaise.

(Photo, par Auguste Fortier)

sieur Nemazee traitait ses amis en grands seigneurs et qu'il me faciliterait tous les moyens d'étudier le pays où nous allions. Je serrai avec effusion la main de mon visiteur et acceptai son aimable invitation. Voilà comment le 28 août 1915, je me réveillai au large de Macao, à bord de l'"Iris", doucement balancé par les vagues caressantes des mers de Chine. (1)

côtes d'Asie, arrivèrent à un endroit de la Chine, infesté de pirates. Les autorités Chinoises, voyant que les Portugais étaient de rudes gaillards, qu'ils portaient avec eux des armes redoutables pour l'époque, sollicitèrent leur aide pour exterminer les pirates. Les marins portugais réussirent si bien dans leur chasse aux écumeurs de mers, que les autorités chinoi-



Chinois de la Chine Portugaise.

(Photo, par Auguste Fortier)

Macao date de 1557. En cette année-là, des marins Portugais qui exploraient les

ses cédèrent au Roi de Portugal la presqu'île où s'élève aujourd'hui Macao.

(1) Je dois des remerciements à monsieur Nemazee, qui, ayant appris que je désirais écrire un article pour "La Revue Populaire" a bien voulu m'accompagner et me faire voir les endroits les plus intéressants de la Chine Portugaise.—A. F.

Pendant trois siècles Macao prospéra et fut le grand port d'Extrême-Orient, mais en 1849, quand les Anglais s'établirent à Hong-Kong, qui n'est pas très loin à l'est de Macao, cette dernière ville se trouva en présence d'une rivale sérieuse. En moins de cinquante ans, Hong-Kong a sup-

planté Macao comme port d'embarquement et de débarquement; aujourd'hui, la célèbre ville Portugaise est tombée déchue; c'est une ville morte. Sa population, après avoir été de 180,000 habitants, n'est plus guère que de 82,000.

Vue de la mer, Macao présente un coup d'oeil enchanteur. Sur les flancs d'une série de collines, au milieu d'une végétation dont on n'a pas d'idée au Canada, le voyageur aperçoit des maisons peintes de couleurs variées, bleue, jaune, rouge, grise, rose et blanche; çà et là domine la structure imposante d'une église, car, ainsi que tous les pays Espagnols ou Portugais, Macao est une colonie catholique. Le clergé y est aussi influent qu'il l'est sur les rives du Saint-Laurent.

Dans toutes les colonies soit anglaises, soit françaises, ou portugaises, ou hollandaises, existe un élément spécial, une population à part, produite par le mariage des Européens avec les femmes indigènes. Aux Indes, les Anglais alliés aux femmes Hindoues, ont donné naissance aux "Eurasians", à l'île Maurice, à la Guadeloupe, à la Martinique, etc., les Européens, alliés aux Nègresses, ont produit les "Créoles"; à Macao, les Portugais alliés aux Chinoises, ont donné naissance à une catégorie d'habitants, moitié Européens, moitié Chinois, et que nous nommons les "Macanais", de sorte que la Chine Portugaise renferme trois catégories de gens bien distincts: 1o Les Portugais purs, au nombre d'environ 200; 2o. Les Macanais. il y en a à peu près 3,000; et 3o. Les Chinois purs, qui sont au nombre d'environ 78,000. Au Canada, nous n'avons pas l'élément Métis, ou si nous l'avons c'est en quantité négligeable. Les Français ou les Anglais ne sont pas alliés en grand nombre aux indigènes du pays,—Algonquins,

Iroquois, Hurons,— comme ils l'ont fait ailleurs, et par conséquent dans l'Amérique Britannique du Nord, les races se sont conservées pures, ainsi que les langues que parlaient nos pères, soit l'Anglais, soit le Français.

Dans tout l'Extrême-Orient, Macao est renommée pour la beauté de ses femmes, les Macanaises. Les plus jolies sont celles qui n'ont que très peu de sang Chinois dans les veines, par exemple celles qui



Chinois de Macao, Chine Portugaise, revêtus d'un pardessus en feuilles de palmiers qui leur sert de "water-proof".

(Photo, par Auguste Fortier)

naissent d'un Portugais pur et d'une mère "issue de métis chinois". Les Macanaises, naissant et grandissant dans les pays chauds, sont très précoces, et à l'âge de quinze ou de seize ans, elles sont dans tout leur épanouissement, et font de gentilles brunettes fort piquantes, et gracieuses, avec de luxuriantes chevelures d'ébène, de superbes yeux noirs, et un teint mat.

Sous le rapport du caractère, des goûts et des aptitudes, les jeunes filles de Macao, diffèrent beaucoup de nos jeunes Canadiennes. Comme toutes les personnes qui ont du sang portugais dans les veines, les Macanaises sont indolentes, romanesques. Elles n'aiment rien tant qu'un amoureux qui, même en temps de paix, porte à son côté une dague ou un poignard, et qui

canne, et à sa boutonnière une rose fraîchement cueillie.

A Macao, quand une jeune fille s'aperçoit que son amoureux à des tendances à devenir inconstant, elle cherche à coudre dans les vêtements du volage, des amulettes chinoises, dont le pouvoir est réputé infailible pour empêcher toute infidélité. La Canadienne est plus pratique; dans un cas semblable au lieu d'aller courir après les amulettes elle se fait plus désirable, plus captivante, elle améliore sa toilette, a recours à sa glace, change un ruban de place, et se coiffe d'une autre façon; elle s'efforce de devenir, selon l'expression d'un poète parisien :

“... Si belle et si bien nuancée

“Qu'on tremble d'y toucher, même de la pensée.”



Deux petits Chinois de Macao, Chine Portugaise, et leur maman, en costumes d'hiver. Ces bambins et leur mère, sont bourrés de pantalons et de paletots. Demain, s'il fait plus froid, ils en ajouteront d'autres; s'il fait plus chaud ils en enlèveront.

(Photo, par Auguste Fortier)

arrive pour faire la cour en escaladant un mur, comme les bandits à Montréal, quand ils dévalisent un magasin en pleine nuit.

Nos Canadiennes sont plus prosaïques. Elles ne considèrent comme véritablement amoureux que le jeune homme qui entre la tête haute, à la vue de tout le monde; et au lieu d'une dague, elles aiment mieux voir à la main du prétendant une élégante

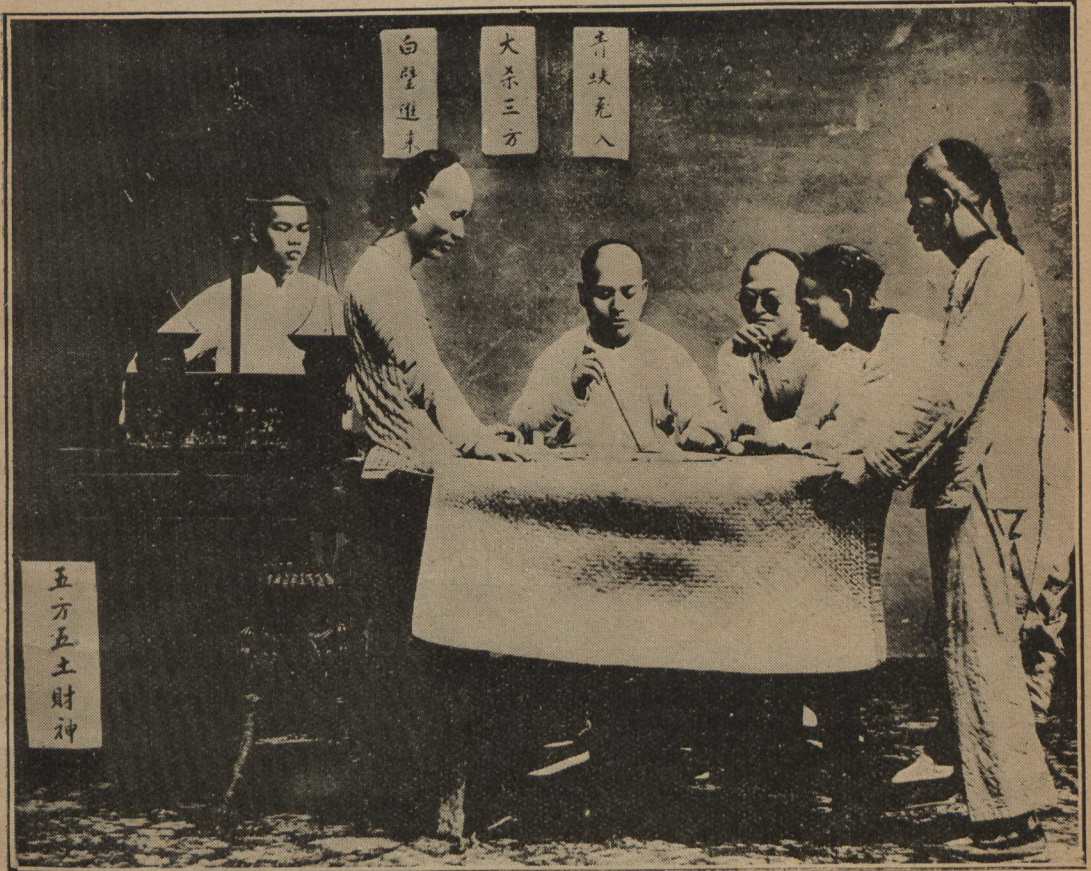
Et nous devons avouer que la méthode des Canadiennes est plus efficace que celle des Macanaises.

Dans les jardins publics, à Macao, les gens ont une manière tout-à-fait originale de se promener; les dames et les demoiselles marchent dans un sens, les messieurs dans l'autre, de sorte que les deux sexes se rencontrent constamment. Les maris qui sont avec leurs femmes, ou les amoureux avec leurs belles, peuvent se promener dans l'un ou l'autre sens. Les jeunes filles qui sont fiancées portent un fichu de soie blanc autour du cou. Ne vous approchez pas d'elles vous seriez mal reçus! Pourquoi n'introduirait-on pas ces systèmes dans nos squares, à Montréal?

Macao est le Monte-Carlo d'Asie; ses maisons de jeux sont fameuses et constituent la principale source de revenus pour le gouvernement. Tous les dix ans, le Gouverneur de la Chine Portugaise met

aux enchères le privilège d'exploiter des maisons de jeu. Ce privilège est concédé à une seule personne, aux dernières enchères, il a été concédé à un Chinois, moyennant une somme équivalente à trois cent mille de nos dollars canadiens. Le concessionnaire a le droit d'ouvrir vingt-

nuit; chaque fois qu'il m'est arrivé d'entrer dans l'une d'elles, j'y ai toujours trouvé du monde, beaucoup de monde, presque autant à deux heures du matin qu'à deux heures de l'après-midi.. Les gérants et employés sont des Chinois. Dès que vous entrez, vous êtes l'hôte du tenan-



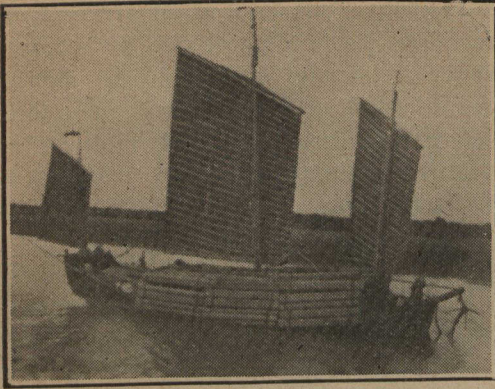
Chinois de Macao, Chine Portugaise, jouant au "fan-tan." Le croupier est à compter les jetons.

(Photo, par Auguste Fortier)

quatre maisons de jeux dans un endroit désigné de la presqu'île de Macao; il achète ou construit lui-même des maisons qu'il meuble et équipe spécialement pour le jeu, et il les sous-loue à d'autres personnes qui les exploitent à leur profit.

Ces maisons restent ouvertes jour et

nuict, on vous apporte des cigares, des rafraîchissements, du thé. Si vous avez joué pendant quelque temps et que vous ayez faim, vous n'avez qu'à passer dans la salle à manger, on vous servira un repas complet. Il y a plus; êtes-vous fumeur d'opium? Si oui, vous n'avez qu'à aller vous



Jonque Chinoise aux environs de Macao, Chine Portugaise.

(Photo, par Auguste Fortier)

étendre sur un divan, un garçon Chinois vous apportera une pipe et la drogue magique qui fait oublier les soucis et voir la vie en rose; enfin on vous traite en enfant gâté; beaucoup mieux que dans certains hôtels de Montréal, et cela dure tant que le tenancier sent que vous avez de l'argent dans vos poches; quand vous n'en avez plus, allez-vous-en, vous n'êtes plus l'enfant gâté!

On y joue le "fantan". Les lecteurs de "La Revue Populaire" voient souvent dans "La Presse", dans "La Patrie" que la police de Montréal fait des descentes dans des tripots Chinois, et arrête des habitués qui y jouaient au "fantan". Plusieurs de mes lecteurs ne connaissent pas ce jeu, j'en suis certain, je vais donc l'expliquer tel qu'on le joue à Macao, à Canton, et dans tout le vas-

te empire de Chine.

Le nombre de joueurs est illimité. Vous pouvez parier sur un des numéros suivants: "Un, deux, trois, quatre". Le croupier, ou le "kam-tchi", comme on l'appelle, est assis gravement au bout d'une grande table ovale qui est entourée de joueurs. Quand tous ont fait leurs jeux, c'est-à-dire quand ils ont parié sur un numéro et déposé leurs enjeux, le croupier prend une petite soucoupe qu'il remplit de jetons; il y en a ordinairement entre trente et quarante. La soucoupe est posée sur la table à la vue de tous, devant le croupier, et ce dernier commence à compter les jetons "quatre" par "quatre"! arrivé à la fin, s'il reste "deux" jetons dans la soucoupe, c'est le numéro "deux" qui a gagné, et tous ceux qui ont parié sur le numéro "deux" reçoivent du croupier une somme équivalent à "trois fois et demie" leurs enjeux; ainsi votre enjeu, je suppose, était de "un" dollar, vous recevrez "trois dollars et demi". Si au lieu

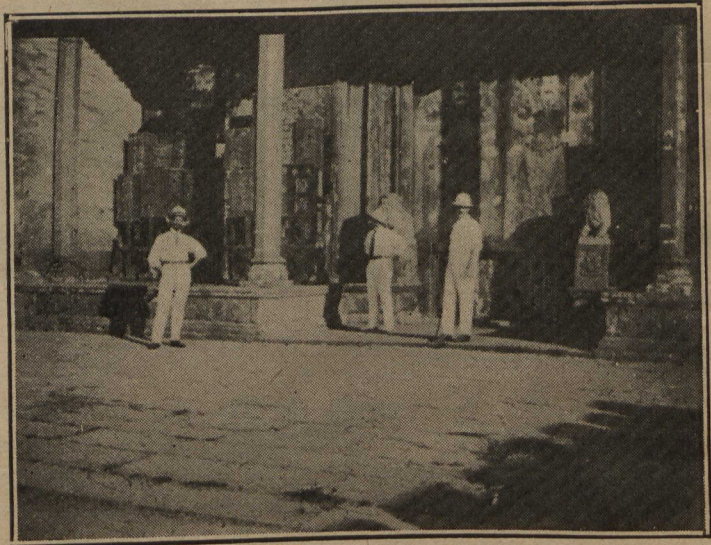


Photo prise à l'entrée d'un temple Chinois. Au milieu est M. Auguste Fortier.

(Photo, par Auguste Fortier)

de "deux" jetons, il en reste "trois" dans la soucoupe, c'est le numéro "trois" qui a gagné, et ainsi de suite. La clientèle de ces maisons se compose des éléments les plus disparates; richards, voyous, jolies femmes, les Chinois dominant; il y a aussi des Européens, principalement des Portugais.

Monsieur Nemazee, qui est très au courant de tout ce qui se passe dans la Chine Portugaise me disait:

—Pour qu'un homme puisse entretenir des établissements aussi dispendieux, payer de nombreux domestiques, donner à manger et à fumer gratuitement, et par-dessus tout payer de lourdes taxes, il faut



Fanfare Chinoise de la Chine Portugaise.

(Photo, par Auguste Fortier)

Y a-t-il beaucoup de gens qui gagnent? Il y en a quelques-uns mais ils sont excessivement rares. Pendant mon séjour à Macao, je me suis livré à une enquête assez sérieuse, et je puis dire que sur cent personnes qui jouent, il y en a deux ou trois qui gagnent, toutes les autres perdent.

nécessairement qu'un tel homme gagne presque à tout coup.

Aux alentours de ces maisons se trouvent des monts-de-piété, des "pawnshops", où le joueur malheureux peut engager sa montre, ses bijoux, et ses vêtements. Ses vêtements! Ce que les Chinois en portent des vêtements! Vous ne savez

peut-être pas comment s'habillent les Chinois. S'il fait chaud, ils mettent un pantalon, et un paletot,—leurs gardes-robres ne se composent que de ces deux morceaux—s'il fait froid, ils mettent deux pantalons et deux paletots; si l'atmosphère se refroidit, ils mettent un autre paletot et un autre pantalon, et ainsi de suite. Dans le nord de la Chine, où il fait presque aussi froid que dans la province de Québec, il n'est pas rare de trouver un Chinois avec six pantalons les uns par dessus les au-

jouer l'argent obtenu. Quelques instants après le même individu sort encore et va engager un autre pantalon, ou paletot et souvent le pauvre joueur retourne chez lui enveloppé dans une couverture. Ce qu'il doit être bien reçu par sa femme!!

Tout joueur vraiment Chinois achète, avant d'entrer dans une de ces maisons de jeux, un baton "Joss" qu'il allume et laisse brûler à la porte. Ces batons "Joss" brûlent comme des bougies et sont sensés apporter la chance; ils doivent



Comment on voyage dans la Chine Portugaise.

(Photo, par Auguste Fortier)

tres et six paletots également les uns par-dessus les autres, aussi quand un tel homme se mêle de mettre ses vêtements au monde-piété, il peut en retirer beaucoup d'argent, si pantalons et paletots sont en bonne condition. En hiver, à Macao, quand il fait un peu froid, il arrive souvent qu'on voit un homme sortir à la course d'une maison de jeux, entrer dans un mont-de-piété, y engager un ou deux de ses pantalons et paletots, et retourner

être allumés par un enfant, qui aussitôt après, joue du tambour pour attirer l'attention de la Divinité à qui le "Joss" est offert.

C'est à Macao que vécut pendant quelques années l'immortel poète Portugais, Camoens, que plusieurs de nos littérateurs Canadiens aiment à lire et à relire. Camoens a écrit un poème intitulé: "Les Lusitades", où il chante la grandeur du Portugal; il naquit en 1524 et mourut en

1580, dans un hôpital à Lisbonne, dénué de tout. Il vint à Macao comme fonctionnaire du gouvernement du Portugal; on montre encore dans cette ville une grotte où le poète se retirait pour composer ses vers. On y a mis un buste de Camoens, et on a transformé le champ environnant en jardin public.

Pauvre Camoens ! S'il voit, entend, comprend tout ce qui se dit ou se fait, à l'ombre de son buste, il doit parfois entrer dans des colères bleues. Ainsi, l'autre après-midi, je vis un homme, un Anglais, assis sur un banc à l'ombre du monument. Cet Anglais s'était endormi en

lisant un livre, et ce livre était tombé à terre. Je le ramassai et constatai que c'était une traduction anglaise du chef-d'oeuvre de Camoens, "Les Lusiades". Vous admettez qu'il faut avoir du toupet, un toupet phénoménal, pour s'endormir en lisant les oeuvres d'un auteur, surtout quand on est assis à l'ombre du monument de cet auteur ! J'espère bien qu'on ne voit pas de telles indécitesses aux alentours du monument de notre immortel Crémazie...

AUGUSTE FORTIER.

Wan-Chai, Chine du Sud, Déc. 1915.

— o —

SONNET D'ART VERT

Ma toile a son secret, mon cadre a son mystère,
Paysage éternel en un moment conçu,
Suis-je un pré? Suis-je un buis? Hélas! je dois me taire,
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire,
Et mon auteur ira jusqu'au bout de la terre,
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et tendre,
Va filer devant moi, rapide, sans entendre,
Malgré mon ton gueulard, mes appels sur ses pas.

Au buffet du Salon, pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli d'ale:
"Quels sont ces épinards?" et ne comprendra pas.

Ombre d'Arvers, ne vas-tu pas frémir de ce sacrilège?

LE PICOTAH

Dans les contrées arides et chaudes de la terre, une des phases les plus émouvantes de la lutte de l'homme contre la nature aveugle fut la "recherche de l'eau."

Un fleuve, un ruisseau, une source ont toujours déterminé l'emplacement d'une ville naissante. Un correspondant du Maroc écrivait l'autre jour: "Aux endroits où les troupes françaises, l'an dernier, ont creusé des puits artésiens, des tribus déjà se sont groupées et forment des villages."



J'ai souvent pensé qu'une cruelle réflexion devait parfois se présenter à l'esprit du voyageur perdu et mourant de soif dans le désert; il n'ignore pas qu'à quelques verges, sous ses pieds, il y a presque inévitablement des nappes d'eau. Mais comment les atteindre?

Avec nos puits artésiens, le problème est aisé. Le puits creusé, tout effort devient inutile. Mais dans les contrées encore fermées à la civilisation et où les puits de ce genre sont inconnus, il y a,

sous le soleil de plomb, des hommes qui peinent sans relâche tous les jours, comme des bêtes de somme, pour amener un peu d'eau à la surface du sol.

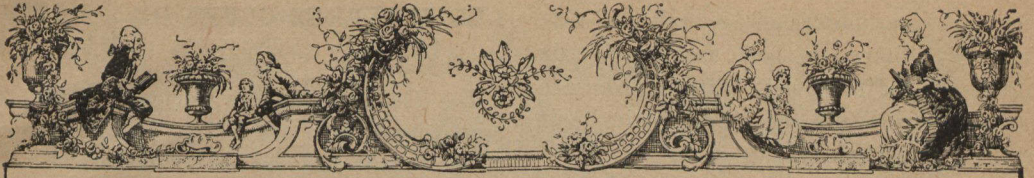
Nous présentons ici une machine élévatrice d'eau, primitive sans doute, mais assez digne d'intérêt et qui se rencontre presque exclusivement dans l'Hindoustan. C'est le "picotah".

Vous voyez du premier coup d'oeil comment la fatigue du travail "à bras" y a été ingénieusement évitée. Le poids du corps de l'homme qui tire l'eau du puits suffit à lui seul à fournir à l'autre la force ascensionnelle.

La machine consiste en un tronc d'arbre grossièrement taillé et dont une des extrémités est allégée. Ce tronc, monté sur un axe à une fourche, fait bascule. Il suffit, pour déterminer l'impulsion, que l'homme qui s'est juché sur la machine fasse quelques pas en arrière. Alors la partie supérieure se relève, soulevant en même temps hors de l'eau le récipient qu'une corde relie à la poutre.

Les Hindoustans "tireurs d'eau" sont tellement familiarisés avec la gymnastique assez périlleuse du "picotah" qu'ils courent positivement d'un bout à l'autre de la bascule, pourtant juchée à une certaine hauteur, sans employer même, bien souvent, un garde-fou qui les préserve d'une chute.

Auprès de la margelle du puits, des aides vident les outres pleines d'eau et attachent d'autres outres à remplir. Et la vitesse de l'opération, avec cet appareil primitif, est telle que l'eau, dans les cas où elle est chargée d'alimenter un canal, ne cesse de couler.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

PETITS SACS NOUVEAUX

Savez-vous, mes chères lectrices, que la mode, nous vaut, cette saison, l'apparition de délicieux petits sacs en tissu: satin, moire, ottoman ou taffetas, surtout taffetas.

Ces derniers, qu'on fait surtout dans les nuances marine, noir, kaki, gris taupe, gris perle et violet, adoptent des formes très diverses, très originales parfois. Leur principale garniture consiste en broderie de perles d'acier. Tantôt ces perles forment des guirlandes compliquées ou de grosses fleurs, tantôt elles sont posées en droite ligne, sur plusieurs rangs, d'autres fois encore elles sont jetées en un semis irrégulier.

Rien n'est plus aisé que de confectionner soi-même ces amusants bibelots, quelle que soit la forme qu'on désire leur donner.

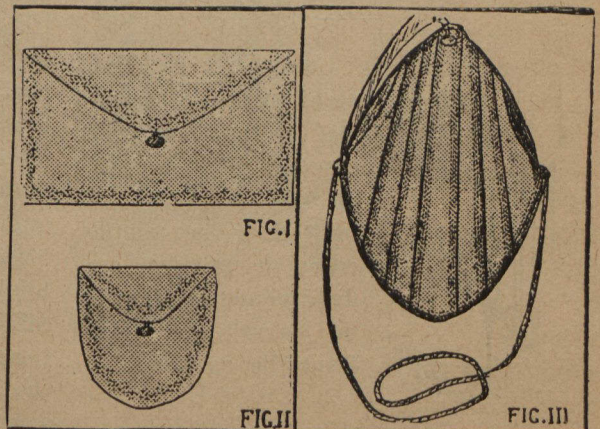
Voici d'abord, recopié en taffetas, le "porte-trésor" (fig. 1) si en vogue à l'heure actuelle. Sa forme est extrêmement simple, ainsi que vous pouvez en juger. On peut le faire à un ou plusieurs compartiments, suivant le désir. Dans tous les cas, on commencera par couper toutes les parties qui composent le petit sac en toile tailleur, puis on les recou-

vrira de taffetas. Les perles d'acier qui garnissent tout le tour seront cousues avant que ledit sac soit doublé.

En fait de fermeture, une grosse bride en fil d'acier et un cabochon assez gros, composé de perles, conviendront admirablement.

La seconde figurine représente une pochette à mouchoir dans le même style, exactement, que le "porte-trésor" qui précède. Elle est on ne peut plus pratique. Elle tient à peine de place, et peut se glisser facilement dans la poche intérieure d'un manchon.

Sur l'un comme sur l'autre modèle, il sera aisé de placer une anse de la lon-



gueur qu'on voudra en se servant, soit d'une cordelière de soie assortie à la nuance du taffetas, soit d'une cordelière ronde en cordonnet métallique acier, soit encore d'une chaînette de métal.

La figurine III représente un sac dont la façon est plus compliquée, sans doute, mais qui est très coquet et très nouveau.

Il est également en taffetas pour ce qui est du dessus. Et l'intérieur, la double poche est en peau blanche.

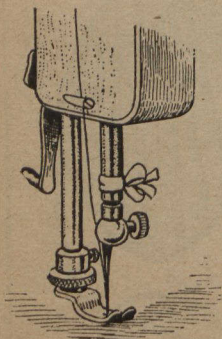
On commence, pour établir ce sac, par couper la forme exacte en toile tailleur, puis on recouvre le dessus des deux côtés du taffetas plissé, comme l'indique le modèle. Sur chaque pli, on pose trois rangs de perles ainsi que sur tout le tour.

Lorsque le sac est établi, si on a pu se procurer un fermoir facile à poser, on le coud soi-même, sinon, on confie cette besogne à un fabricant de sacs ou à un marchand de fermoirs, qui s'en chargera pour une somme très modique.

L'immense cordelière est ronde, et elle est attachée au sac par deux anneaux.

— o —

APRES AVOIR HUILE LA MACHINE



Lorsqu'une machine vient juste d'être huilée, les taches d'huile peuvent être évitées, en attachant un petit bout de ruban ou de coton à environ un demi-pouce autour de la barre qui tient l'aiguille en place.

— o —

LES CELEBRES CLEFS DE "METZ"

Les clefs des quatre portes de "Metz" sont encore en possession des Français. Elles furent sauvées en 1870, lors de la reddition de la ville par Bazaine, par l'ingénieur de la ville. L'ingénieur en donna une à son ami le général Lapasset, et il emporta les autres.

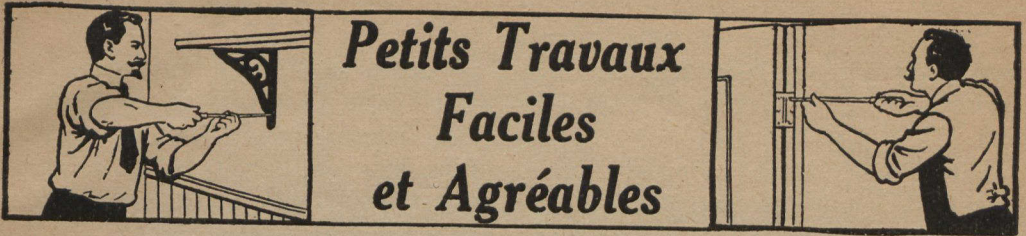
Ces clefs ont été déposées au siège de la ligue patriotique du département de la "Meurthe-et-Moselle" qui les garde pieusement jusqu'au jour où les Français pourront les rendre à la ville de Metz, lorsqu'ils rentreront en vainqueurs dans la vieille forteresse.

Les facettes de ces quatre clefs représentent les as de trèfle, de pique, de coeur et de carreau. C'est cette dernière clef qui est conservée dans la famille du général Lapasset.

— o —

TELEGRAPHIE EXPRESSE

La cavalerie russe a adopté un moyen rapide pour poser les fils télégraphiques. Trois soldats se chargent de l'opération au galop de leurs chevaux. Sur le dos du premier cavalier est placé un rouleau de fils qui se déroule de lui-même pendant la marche. Derrière eux, deux cavaliers portent des lances terminées en forme de fourche. Ces fourches saisissent le fil, l'élèvent à hauteur des branches des arbres et le déposent où il doit être. Les Cosaques du Don sont devenus très habiles en cette opération. En une journée, ils établissent des fils sur une longueur de 27 milles. Quand il n'y a pas d'arbres le long des routes, les fils sont déposés sur des haies ou des buissons, au besoin même à travers les sillons des champs.



MANIERE DE FABRIQUER UN PORTE-PARAPLUIE

La gravure ci-contre représente un porte-parapluie, Style Mission, digne de figurer dans un vestibule ou dans une salle de réception dont les meubles sont du même style.

On peut employer, pour le faire, n'importe quelle sorte de bois, mais, pour obtenir le meilleur résultat possible, il est préférable d'employer des morceaux de chêne carrés.

Voici, notée en pouces, la liste du matériel nécessaire à la construction du petit meuble; on peut se procurer ce bois tout préparé à n'importe quelle scierie.

	long	larg	épais
4 montants de	28	11/2	11/2
4 barreaux pour le haut	10	2	7/8
4 barreaux pour le bas.	10	3	7/8
4 planchettes	20	3	3/8
1 fond	10	10	7/8

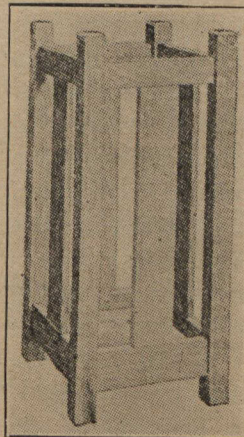
On commence par faire les mortaises. Pour les faire bien à la même hauteur on pose d'abord les 4 montants l'un à côté de l'autre sur un plancher bien plat en ayant soin de les mettre bien à l'équerre. On trace alors l'emplacement des mortaises.

On place de la même manière sur le

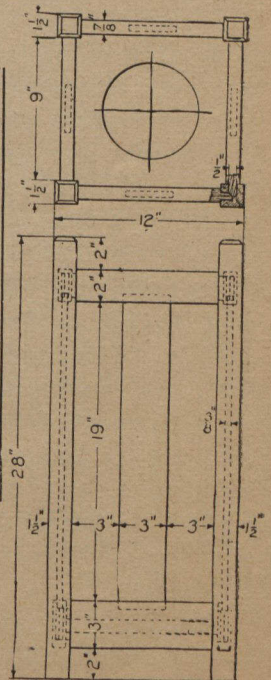
plancher les barreaux du bas et ceux du haut de façon à tracer bien uniformément l'emplacement des tenons.

Enfin l'on perce également des mortaises dans les bureaux pour l'emplacement des planchettes de côté.

Après avoir essayé tous les joints pour s'assurer s'ils sont bien justes et d'équerre, on colle ensemble deux des côtés du



Aspect du porte-parapluie et détails de sa fabrication.



porte-parapluie et on les laisse sécher pendant 24 heures. Ensuite on colle le tout ensemble en prenant les précautions nécessaires pour que le meuble soit bien d'aplomb.

On termine en fixant le fond que l'on a auparavant percé d'un trou dans lequel sera fixé le récipient en tôle destiné à retenir l'eau des parapluies mouillés. On trouve de ces récipients tout prêts dans toutes les quincailleries.

Une fois le porte-parapluie terminé, il faut avoir soin de bien enlever toute trace de colle autour des joints, puis l'on passe le meuble au papier sablé. On termine en passant une couche de vernis semblable à celui des autres meubles auxquels on veut l'appareiller.

— o —

UNE DENONCIATION K...LOM- NIEUSE

A Bruges comme à Bruxelles, les Belges se vengent de leurs ennemis en les mystifiant. Récemment, des lettres anonymes parvinrent aux autorités allemandes, assurant que deux officiers belges étaient restés dans Bruges et ne craignaient point de se montrer en armes. Certaines lettres allaient même jusqu'à donner les noms de ces hardis officiers: Bredel et De Coninck. Très étonnée et un peu émue, la "Kommandantur" fit aussitôt ouvrir une enquête. Les recherches poussées activement aboutirent à faire connaître que les deux officiers belges étaient tout simplement... les deux héros flamands de la guerre des communes, dont les statues s'élèvent sur la grande place de Bruges!

L'histoire ne dit pas si les deux statues furent mises en prison.

PETITES MINES D'OR

Il existe en Russie, dans les fabriques de joaillerie, une coutume assez bizarre.

Ces fabriques sont visitées par de nombreux rats qui, à défaut de substances comestibles, absorbent les vieux chiffons ayant servi au brunissage des objets en or. A la longue ces chiffons finissent par être imprégnés du métal précieux et les rongeurs ont, au bout de quelque temps de cette nourriture, le tube intestinal recouvert d'une mince couche d'or.

Deux fois par an, les apprentis joailliers brûlent ces pauvres animaux dans un grand creuset. La chaleur intense réduit complètement en cendres les petits patients et il reste au fond du creuset une minuscule pétique d'or.

Cela ne constitue pas, à coup sûr, un trésor, mais les petits apprentis se procurent ainsi un léger bénéfice qu'ils ne dédaignent pas.

— o —

COUTUME CHINOISE

L'étranger qui parcourt les villes chinoises est fort intrigué de voir sur les toits des maisons de petites marmites placées de diverses façons. Se renseignant auprès d'un indigène, il apprend que lorsque la marmite se trouve placée "le fond face à la rue", c'est que la fille de la maison n'est pas encore en âge d'être mariée; si au contraire elle a atteint l'âge voulu, la marmite doit être placée droite sur son fond et bien en vue. Et quand le mariage a lieu, on retire la marmite que le nouveau ménage emporte pour en faire usage. Symbolique... mais bien primitif!

— o —

LE TRESOR DE LA BANQUE

Souvenirs de l'invasion allemande de 1870

Belfort est investi depuis deux jours, Verdun est sur le point de capituler : telle est la nouvelle qui, ce matin glacé de novembre 1870, se répand dans Montbéliard. Au loin on entend rouler les coups sourds, angoissants, lugubres, toujours plus proches des canons allemands. Dans les rues, les habitants groupés causent en hochant la tête. Les autorités, autour de l'hôtel de ville, vont et viennent, s'agitent, transmettent des ordres. Sur les places, des hommes aux cheveux gris, voire courbés par l'âge, rapprennent, comme des conscrits, le maniement d'antiques fusils. Au seuil des maisons, les femmes essuient leurs yeux. Triste, triste chose que la guerre!

Parmi tous ces gens désolés, il est un jeune homme qui, grâce à son âge et à son heureux caractère, cache ses préoccupations sous un visage toujours souriant. C'est Louis Maubret. Et pourtant il a bien de quoi se tourmenter. Employé à la succursale de la banque Franco-Suisse, il est seul, depuis huit jours, avec trois employés comptables dont il est l'aîné. Le directeur, qui était en voyage d'affaires à Paris, n'a pu rejoindre Montbéliard; le caissier est dans son lit, terrassé par une fluxion de poitrine. Et les recettes du mois précédent ayant dû, par force, être conservées à la succursale, il se trouve à la tête, tant en numéraire qu'en valeurs, de plus d'un demi-million. Comment mettre

en sûreté ce trésor dont il se sent responsable? Où le déménager puisque, à quelques heures de là, pleuvent les balles des Prussiens?

Vraiment, la situation est sans issue. Aussi, le soir venu, Louis Maubert dit à ses camarades :

“Allons, je crois que c'est la faillite ! Pas un client depuis avant-hier ! Je vous donne congé jusqu'à nouvel ordre. Mais ne passez pas tout votre temps à jouer aux billes dans les rues, parce que c'est des billes de fer et de plomb que vous ramasserez peut-être, dans quelques jours, entre les pavés de Montbéliard. Embrassons-nous... Moi, j'ai comme une vague envie de me faire franc-tireur !”

Les trois petits comptables se regardent, Maubert si fluët, si blond, si maigre, avec ses dix-huit ans pas encore sonnés, canardant les Prussiens ! Ils trouvent cette idée si extraordinaire qu'ils en rient, les misérables ! Et puis les voilà qui se sauvent à toutes galoches, libérés des additions et des calculs d'intérêt, prêts à recommencer une de ces interminables parties de “potée” qui font tout leur bonheur...

A quelques jours de là, dans un sentier longeant un ruisseau tributaire du Doubs, un paysan aux sabots boueux, au bonnet de laine penché sur le coin de l'oreille, poussait devant soi une brouette dont le moins qu'on pouvait dire, c'est

qu'elle avait passé plusieurs hivers abandonnée dans les champs. Mais la saleté du véhicule n'était pas pour choquer l'espèce de niais auquel il appartenait. Et c'était se donner bien du mal, semblait-il, que de traîner en pareil endroit un semblable chargement de guenilles et de nippes, car cette antique brouette, pesante, profonde et ventrue, ne semblait pas contenir autre chose que le pauvre bagage du malheureux.

Auprès d'un moulin dont la roue silencieuse laissait filtrer un filet d'eau sur une dégringolade de roches moussues, le dadais fut hélé par le meunier.

—Hé là! l'homme à la brouette, où allez-vous comme ça?

—Au hameau de P..., m'sieur l'meunier.

—Bon! Vous n'y pensez pas? Les Prussiens y sont...

—Bah! Bah! Les Prussiens n'ont point d'tort à un garçon omme moi!"

—C'est vrai que c'est un grand nigaudinos", pensa le meunier qui se mit à rire. Et il ajouta:

—"Tout de même, faites attention!"

Le paysan atteignit le hameau de D... le soir même et les corbeaux qui croassaient dans un ciel froid et gris purent le voir qui contournait le pays plein d'une rumeur de cavaliers, et pénétrait dans un petit bois de sapins où, tout bonnement, il se fit un lit d'un tas de feuilles mortes, après avoir tiré de sa poche un mauvais croûton qu'il dévora à belles dents.

Le lendemain, le jour n'était pas levé qu'on entendait, résonnant dans les gorges du Jura, les coups de canon de l'ennemi. Sur les routes défilaient des charrettes de mobiliers: c'étaient les habitants de la frontière qui fuyaient, les uns vers la Suisse, les autres du côté de la France. Une grande tristesse planait au-dessus

des campagnes vides. L'homme à la brouette infatigable, après avoir brûlé la politesse aux Allemands, à D..., salua fort honnêtement les fuyards qui l'interpellèrent, sans qu'il parût même les comprendre, puis s'enfonça dans les ravins, grimpa des côtes abruptes, longea des précipices.

A la brune il arrivait à la petite ville de Blamont et, de plus en plus maigre et pâle, pénétrait dans une boulangerie-épicerie dont un lumignon éclairait l'appétissante vitrine. Il y acheta du pain et du lard, et demanda à coucher dans l'écurie. La maîtresse de la maison, l'ayant considéré sous toutes ses faces, y consentit à la condition qu'il ne fumerait pas et ne ferait pas de feu; elle lui permit même, tant il paraissait transi, de veiller près de la cheminée dans la cuisine jusqu'au moment où elle fermerait sa porte.

Au milieu de la nuit, des bruits de chevaux, d'armes entre-choquées, réveillèrent notre homme. C'était une arrière-garde de uhlans qui réclamaient à grands cris à coucher pour eux et de la paille pour leurs montures. Le garçon à la brouette se réveilla en sursaut: il rangea son véhicule contre le mur, vint aider les cavaliers à desseller leurs bêtes, éclata d'un rire imbécile aux questions qui lui furent posées, subit des rebuffades et des coups sans murmurer, et reprit sa place dans le foin lorsque les soldats furent couchés. Mais le lendemain, à la prime aube, il était de nouveau sur la route, mains et bras rompus par le poids de sa brouette.

L'après-midi le trouva sur un plateau d'où la montagne descend en pente douce vers la Suisse. Les arbres étaient encapuchonnés de neige; un torrent d'eau boueuse souillait les chemins. Dans le ciel lourd de nuées grises, une fumée légère s'élevait des toits bas des fermes. Les doigts noués

par le froid, grelottant sous sa blouse, notre dadais semblait vraiment à bout de forces. Et quelqu'un qui l'eût suivi, comme nous l'avons fait, se fût demandé vers quelle étoile marchait ce nouveau Mage paysan que ni la faim, ni la guerre, ni les frimas n'arrêtaient en chemin.

Comme il faisait halte auprès d'une houblonnière, se secouant les bras, il entendit non loin de lui les notes traînantes

paît à la porte d'une métairie. Le fermier, la barbe hirsute et l'oeil mauvais, le prenant peut-être pour un espion, grommela, secoua la tête et l'envoya au diable.

Une nuit angoissante tombait, triste inexprimablement de toutes les misères qu'on sentait éparses dans cette solitude tragique. Sur le bord du chemin, une hutte de cantonnier abandonnée offrit asile à l'isolé. Il en renversa la porte d'un coup



La maîtresse de maison lui permit de veiller dans la cuisine.

d'une sonnerie de cavalerie, et un régiment d'artillerie bavaroise déboucha de la route en lacet, gravit la côte.

"Wer da!" lui cria le sous-officier d'avant-garde. Et le paysan ne répondant point, il sauta de cheval, lui adressa la parole en une langue que l'autre ne comprit point, envoya un coup de pied dans la brouette qu'il faillit basculer, et remonta en selle.

Un quart d'heure après, l'homme frap-

d'épaule, y introduisit sa brouette et tomba auprès. Mais d'abord la faim le tirailait à ce point qu'il ne pouvait dormir. Enfin la fatigue l'emporta et, le lendemain matin, un timide mais bienfaisant soleil brillait lorsque, avec un ahan, il reprit sa brouette.

Une heure plus tard alerte: un piquet de douaniers en armes circulait dans la gorge. Cette fois notre homme eut peur et se dissimula lui et sa brouette derrière

une grosse pierre. Enfin, auprès d'un ruisseau qui recueillait joyeusement toute l'eau de ce dégel momentané, un poteau-frontière marquait la limite de la Suisse et de la France. Notre garçon courut de toutes ses forces vers ce signal et, lorsqu'il l'eut dépassé, il s'assit sur sa brouette, la tête dans ses mains, et fondit en larmes.

Au chalet-auberge qui, dans la vallée, attirait l'attention du voyageur par son écriteau rouge pendu au balcon ouvragé, il entra. Il y demanda à manger. Mais comme on voulait qu'il montrât d'abord son argent et qu'il n'en avait plus, il ne reçut qu'un morceau de pain, sec de plusieurs jours, qu'il avala comme si c'eût été du gâteau.

Au prix de quelles promesses arriva-t-il ensuite à décider un roulier, qui faisait chemin comme lui, à le charger lui et sa brouette, c'est ce que l'on eût pu savoir si l'on eût assisté à leur conversation très animée. Toujours est-il que, le soir, la carriole s'arrêtait à Bienne, devant une maison de belle apparence, semblable à celle d'un notaire ou d'un banquier.

Le roulier ne quittait pas de l'oeil ce client démuné d'argent qui lui avait raconté quelque extraordinaire histoire. Un domestique vint ouvrir, tenant une lampe haute, et pendant qu'on déchargeait la brouette, il alla chercher son maître, un monsieur cossu, à cravate à double tour, qui arriva en courant.

Il tendit les mains au jeune paysan que le cocher suivait toujours.

— Vous, Maubert, c'est vous? Et dans cet équipage? Vous venez de Montbéliard?... Comment avez-vous fait pour atteindre la frontière?... Les Prussiens sont-ils chez vous?

— Ils n'y étaient pas il y a quatre jours quand je suis parti, monsieur Meyer, ré-

pondit Maubert — car c'était lui — mais maintenant...

— Alors nos fonds? nos valeurs?...

— Justement, monsieur Meyer. J'ai pensé que le mieux était de les apporter à la succursale la plus voisine et comme il n'y avait pas moyen d'aller à Besançon, je suis venu chez vous...

— Comment cela, tu les as?...

— Dans ma brouette, donc!"

Et tout aussitôt, au milieu de la salle au parquet ciré que chauffait un grand poêle de faïence, Louis Maubert vida la brouette souillée de neige et de boue, jeta en tas les haillons sordides, mit au jour des sacs tassés les uns contre les autres, des portefeuilles ficelés et enveloppés de papier gris.

"Tu as fait cela, toi; tu as fait cela!" Et M. Meyer, joignant les mains d'admiration, ne pouvait en croire le témoignage de ses sens.

Et aux yeux stupéfaits du roulier, qui tournait maintenant sa casquette entre ses mains, balbutiant toutes sortes de jurons par manière d'excuse, Maubert comptait: or, 60,000; billets, 120,000; argent, 20,000; valeurs, 150,000, jusqu'à ce qu'il eût épuisé le contenu de la brouette et justifié de toutes les sommes dont il était comptable.

Alors il tomba sur une chaise, un sourire radieux aux lèvres; mais sa face amaigrie et ravagée se pinçait d'une douloureuse contraction;

"C'est les mains qui me font bien mal, monsieur Meyer, et puis, si vous pouviez me faire donner un peu de bouillon... j'ai si peu mangé tous ces jours-ci..., et... je crains de me trouver mal..."

Dévouement ineffable! Ce jeune homme qui se mourait presque de faim avait, durant quatre jours, roulé un trésor sur sa brouette!

Le directeur de la succursale de Bienne glissa un billet de 500 francs entre les mains du roulier qui partit tout à fait ahuri, puis, revenant près de Maubert qui se réconfortait d'un consommé chaud et odorant, il lui dit, la voix brisée d'émotion :

“Voulez-vous permettre au vieux bonhomme que je suis d'embrasser le jeune héros que vous êtes?”

Au moment où se posèrent sur son front les lèvres tremblantes du vieillard, Maubert comprit que véritablement il avait bien fait son devoir, et il se sentit récompensé de son effort...

Louis Maubert est mort, il n'y a pas très longtemps, directeur honoraire de la Banque de France et officier de la Légion d'honneur.

— 0 —

LE MARTYRE DU CURÉ DE SEMPUIS

Le “Temps” a reçu de Châlons un long et émouvant récit des souffrances endurées par le vénérable curé de Sempuis, quand les Allemands enlevèrent brusquement toute une partie de la population pour l'emmener vers Sedan.

Comme je vous l'ai dit, explique le narrateur, nous sommes neuf : sept hommes et deux femmes. Déjà, le curé a beaucoup de peine à marcher. Songez qu'il était âgé de plus de soixante-dix ans et atteint d'une infirmité qui le rendait presque impotent. Pour tout vêtement il n'a que sa soutane et on ne lui a pas permis de se chauffer. Il marche pieds nus. Nous l'aïdons et le soutenons de notre mieux, tandis que les soldats nous pressent de coups de poing.

Enfin, les malheureux trouvent une voiture sur laquelle ils installent le vieux prêtre, et on arrive péniblement à Sedan.

Du haut du véhicule, plusieurs Allemands prennent le vieillard par les pieds et par les bras. Puis, comme on fait d'un sae, ils le balancent et le jettent sur le sol. Ce n'est plus qu'une masse inerte d'où sortent des gémissements, des plaintes et des cris. Deux soudards l'empoi-

gnent chacun par une jambe et de la sorte le traînent dans le manège où ils l'envoient, ainsi qu'un paquet, dans un coin...

Alors se déroule le spectacle le plus affreux que nous ayons encore vu. Par trois ou quatre, des soldats arrivent et s'approchent du curé étendu dans la sciure... Avec de gros rires de brutes, ils l'entourent, l'invectivent, lui écrasent les membres à coups de talon et lui crachent au visage. Des cavaliers lui cinglent la figure avec leurs cravaches, puis avec leurs éperons ils lui labourent le corps...

Le pauvre martyr est en sang. Sa soutane en lambeaux ne couvre plus que des parties de son corps. Avec des gestes de supplication, il étend les bras pour essayer de se protéger. Les plaintes qu'il pousse sont déchirantes. Nous pleurons tous ; ses bourreaux plaisantent et raillent.

Dans le même temps et tout auprès de lui, des soldats se sont emparés de la servante, puis, à quatre, ils la saisissent par les membres, la lancent en l'air et la laissent retomber. Ils la reprennent alors et recommencent...

Muets d'horreur, nous regardons ces scènes atroces... Enfin, quelques-uns

d'entre nous osent avancer et veulent intervenir. Ils sont repoussés par des bourrades, des coups de poing. On nous ordonne alors de nous coucher, et pour empêcher que nous lui portions secours, on place entre le curé et nous des sentinelles.

Toute la nuit, nous entendons ses lamentations. Elles vont s'affaiblissant. Au matin, le vieillard agonise. Alors il est conduit dans une ambulance où il est mort le soir même... Quant à la servante, elle est devenue folle. A notre retour, pendant notre passage en Suisse, elle a été internée dans une asile d'aliénés.

— o —

LE NIELLAGE DES METAUX

C'est un procédé de décoration fort de mode à l'heure actuelle, et son procédé d'obtention n'est pas très connu. Que ce soit d'ailleurs sur les boîtiers de montres, les épingles à chapeaux, les porte-cigarettes, etc., il ne manque pourtant pas d'objets où l'on peut observer de près ce qui constitue le niellage, ou le nielle, comme on dit aussi pour désigner ce travail en lui-même.

Tout le procédé consiste à disposer, dans des traits gravés dans du métal, une poudre qui sera susceptible de fondre sous élévation convenable de température; de telle façon que la poudre se transforme en pâte et vienne adhérer intimement au métal, en dessinant alors sur le champ constitué par ce métal des dessins, des figures d'aspect variable. En fait, pour plus de facilité, on humidifie la poudre avant de la passer dans les creux du métal, si bien que cette préparation se fait au pinceau. Cela ressemble bien un peu à de l'émaillage en creux, en taille d'épargne, comme on dit; mais il n'y a point de verre dans la pâte du nielle, elle est constituée de soufre, de cuivre, d'ar-

gent et de plomb, ce qui lui donne son apparence noirâtre d'un beau noir bleuté, et ce qui fait aussi que ces incrustations cuites dans le métal principal font corps avec lui, et ne peuvent se casser ni se séparer.

On ne se fait pas idée en effet de l'union intime qui se réalise entre le boîtier d'une montre en argent (le niellage se faisant sur fond d'argent) et les incrustations de la pâte; on a vu des objets niellés passer par des engrenages et être broyés, tordus, mais sans que cesse cette union.

En fait, quand on badigeonne un boîtier de montre de la poudre humide, on ne se fait pas faute, pour aller vite, d'en mettre plus qu'il n'en faut, et de masquer même une partie du fond qui devra paraître plus tard. On présente le tout à la flamme d'un chalumeau qui fait fondre la poudre partout, et la transforme en un véritable émail métallique. Il restera ensuite à passer la pièce sur une machine à meuler: l'ouvrier aura alors à enlever toutes les bavures masquant la netteté du détail, à remettre en vue le fond d'argent partout où il doit apparaître; et cela tout simplement en usant à la meule le nielle, partout où il est mal à propos. Tout cela se fait vite et à bon marché, et les objets niellés sont maintenant à la portée de tout le monde.

Il est bon de se rappeler à ce propos que le niellage n'est pas une invention nouvelle: en France on possède dans les musées des pièces, des anneaux du neuvième siècle décorés en niellure! Aussi bien le nielle semble avoir été inventé par les Grecs de Constantinople, et s'être répandu un peu partout. Mais, jadis, il coûtait cher, parce qu'on n'avait point songé à l'exécuter au moyen des procédés rapides et simples que nous indiquions.

L'OISEAU DES TEMPÊTES

On a ainsi surnommé les albatros parce qu'ils semblent se plaire au milieu des ouragans les plus impétueux, qu'ils affrontent avec indifférence, quand ils pourraient les éviter en quelques coups d'ailes. Le fait est que, si la fatigue les arrête, c'est à la surface des eaux agitées qu'ils se reposent et s'endorment.



La pêche à l'albatros

Ce sont les plus grands et les plus puissants des oiseaux marins. Ils se rencontrent surtout dans le voisinage des deux caps qui terminent l'Afrique et l'Amérique.

Leur voracité est extraordinaire. On les aperçoit, en groupes immenses, sur des cadavres flottants de baleines ou de cacha-

lots, et souvent, les marins les surprennent sur des rochers, tellement gonflés d'aliments, qu'ils ne peuvent s'enfuir.

Les albatros ne se chassent guère à coups de fusil: on les pêche surtout. Au bout d'une forte ligne, on amarre un solide hameçon soigneusement dissimulé dans un morceau de toile taillé en forme de poisson. L'albatros se jette dessus. Lorsqu'il sent l'hameçon croché dans son bec, il ouvre ses ailes et s'envole en cherchant à se dégager par de violentes secousses. Le plus curieux, c'est que si d'autres albatros se trouvent dans le voisinage, ils volent en faisant de grands cercles autour du prisonnier, qu'ils cherchent à dégager, mais en vain.

Deux hommes vigoureux ne sont pas de trop pour hâler la ligne jusque sur le pont du navire. Il ne reste plus qu'à tuer l'oiseau en se garant, avec soin, de ses coups de bec et d'ailes.

Cette pêche n'est guère qu'un passe-temps. La chair de l'albatros, huileuse et sentant le poisson, est, en effet, peu agréable. Elle peut seulement constituer un pis-aller pour des naufragés échoués sur quelque rocher.

— 0 —

C'est dans une mine de Cuba, que fonctionne le plus gros câble du monde. Il a une épaisseur de 3 pouces, et une force capable de monter un poids de 751,600 livres ou 376 tonnes. Il pèse 157 livres au pied de longueur et celle-ci est de 8,000 pieds. Il est composé d'un câble central en chanvre autour duquel sont enroulés 6 câbles formés chacun de 19 puissants fils d'acier.

LECTURE AU COIN DU FEU

Pendant que lentement s'éteignent les tisons,
 Tous deux, près de la lampe accoudés, nous lisons,
 Quelques rondels d'amour, quelque tendre poème
 Où, comme leit-motiv, les mots câlins: "Je t'aime"!

Apparaissent incessamment, obstinément;
 Car je choisis toujours certain livre charmant
 Dont les vers alanguis, doux comme une caresse,
 Furent écrits, le soir, au temps de la jeunesse,
 Avec des tremblements dans l'âme et dans les doigts;
 De sorte qu'enivrés, peu à peu, chaque fois
 Nous sommes emportés, dans une course brève,
 Au gré de la musique ineffable et du rêve,
 Vers les bords enchanteurs, vers les pays lointains
 Où les heureux amants rêvent leurs destins,
 Et cette lumière où respandit, où tremble
 La rose du désir—que nous cueillons ensemble!

Louis GALARD.

PETIT DICTIONNAIRE D'ARCHITECTURE

Dédié à ceux qui veulent s'instruire avant de construire un bungalow

Posséder son bungalow à soi... Qui n'a pas fait ce beau rêve au moins une fois dans sa vie!

Seulement voilà! Cela coûte cher pour faire bâtir et puis si l'on n'a aucune connaissance technique, on se fait moquer de soi par l'architecte lorsqu'on discute les plans avec lui...

À défaut donc de pouvoir fournir à nos lecteurs des capitaux pour édifier le home de leurs rêves, nous voulons tout au moins leur donner ici quelques significations exactes de certains termes généralement employés lorsqu'on s'occupe de construction.

* * *

Emplacement.— Endroit choisi pour y élever un bungalow. Paraît aussi beau avant de construire qu'il paraît laid après.

Fondations.— Originale disposition de pierres bien cimentées autour d'un large trou creusé dans le sol en vue d'y retenir l'eau des pluies.

Pierres de taille.—Morceaux de substance très dure que l'on trouve en abondance sur la propriété des autres. Il n'a pas encore été possible, jusqu'ici, d'en adapter deux exactement l'une à l'autre.

Environs.—Lots voisins. On aurait tort de s'imaginer qu'ils permettront d'avoir de l'air et de la lumière à volonté car on peut au contraire remarquer qu'il s'y commence la construction d'un tas de maisons dès que la vôtre est achevée. Cela ne rate jamais.

Exposition au Sud.—Qualificatif élogieux donné à la construction, quelle que soit son orientation.

Chambre de servante.—Celle qui est ordinairement la plus agréable à habiter de toute la maison.

Drainage.—Installation de tuyaux destinés à recueillir précieusement toutes les eaux sales et à les déverser au beau milieu des plates-bandes de fleurs.

Véranda.—Endroit extérieur destiné en principe à être meublé très sommairement, mais dont la fourniture coûte habituellement le double de celle du salon. Leur idéal pour avaler de la poussière. S'entoure quelquefois d'un grillage à mailles très serrées et constitue alors une excellente prison pour les moustiques.

Toit.—La partie du bungalow où il y a toujours quelque réparation à effectuer.

Laundry.—Lieu sacré ou moyennant une bonne rétribution, une femme à gages fait des trous dans le linge sale sous prétexte de le nettoyer.

Pantry.—Place où l'on range les vieux balais sans manche et les casseroles sans queue. Très favorable à l'élevage des coquerelles.

Cheminée.—Construction artistique servant à décorer un mur et à supporter un grand miroir. Quelques personnes s'amuse parfois à y faire du feu mais ce n'est pas un exemple à suivre à cause des dégâts causés par la fumée.

Chambre de monsieur.—Réduit où l'on trouve de la poussière en masse, de la cendre de pipe sur les meubles, des bouts de cigares sur les chaises et des journaux sous le lit.

Chambre de madame.—Magasin général.

Bibliothèque.—Chambre où il y a de vastes armoires à livres que l'on n'ouvre jamais et un petit placard sentant la fine liqueur que l'on visite souvent.

Portes d'été.—Cadres en bois léger garnis de fin treillage destiné à faciliter l'entrée de la poussière et à empêcher la sortie des mouches.

Meubles genre mission.—Tables, chaises, etc., disgracieuses et malcommodes ; peuvent être faites par n'importe qui à la hache et se vendent très cher dans les magasins, jouissent d'une grande faveur sans que l'on ait jamais su pourquoi.

Salon.—Lieu de détention où l'on conduit les étrangers pour les punir d'être venus vous voir. Se meuble, à cette fin, d'un piano, d'un phonographe et de canapés où l'on ne peut s'asseoir qu'à moitié.

Jardin.—Lieu de réunion des poules du voisin.

Chambre d'amis.—La seule de la maison qui ne soit jamais en état d'être habitée. Généralement située sous le toit à l'endroit où la pluie fait le plus de bruit en tombant.

Glacière.—Petite boîte à parois épaisses où il y a juste de la place pour une seule chose à la fois, soit une livre de beurre, soit un petit morceau de glace.

Façade de 42 pieds.—Locution employée pour désigner une largeur de terrain de 32 pieds.

Fournaise.—Appareil à farces qui se place dans la cave et que le mari fait rougir à force de sacres et de pelletées de charbon.

Garage.—Endroit que l'on meuble avec une auto dès que l'on a pu faire hypothéquer suffisamment le bungalow.

Auvents.—Sortes de tentes qui servent à prouver que le soleil et la pluie font vite disparaître les couleurs de n'importe quel tissu.

Et nunc erudimini...

— o —

L'EDELWEISS

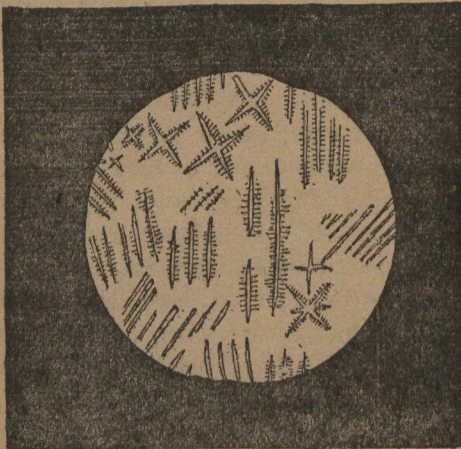
Il paraît que cette gracieuse fleur des Alpes est appelée à disparaître grâce aux touristes qui croient obligatoire d'en porter un spécimen desséché sur leur chapeau ou d'en envoyer à leurs parents, amis et connaissances, collées sur cartes postales. Il en était fait une telle consommation que, dans plusieurs cantons de Suisse, on a dû défendre aux promeneurs, sous peine d'amende, de cueillir des edelweiss. Ces fleurs ne peuvent croître dans les jardins, peut-être à la rigueur s'il s'agit d'un coin rocheux, mais encore elle dégénère vite et ses fleurs perdent leur couleur.

L'UTILITÉ DES LARMES

—A quoi servent les larmes? demandait un jour un petit garçon qui rougissait de pleurer trop facilement.

Les larmes ont une très grosse utilité. Sans elles, l'oeil serait rapidement desséché et sali par la poussière. Il faut donc une liqueur limpide pour le laver, le rincer constamment. Cette eau coule d'une petite source, la glande lacrymale, qui est située dans le haut de l'orbite, au-dessus de la paupière supérieure, à côté de la tempe.

Des petits canaux amènent les larmes dans l'oeil, et non pas seulement quand



Larme desséchée vue au microscope.

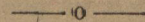
vous avez du chagrin, mais constamment. Les paupières, en s'abaissant, étalent uniformément les larmes sur l'oeil, le maintenant ainsi humide.

Cet arrosage continu est absolument indispensable. Vous en aurez la preuve en examinant l'oeil d'un animal mort, un lapin, par exemple. Une fois décédé, "Jean Lapin" ne pleure plus et son oeil a perdu

son poli et son brillant. Il devient flasque, la cornée perd sa transparence.

Les larmes, quand elles ont rempli leur office, partent par des canaux et débouchent dans le nez. C'est seulement dans des occasions exceptionnelles qu'elles débordent des paupières et roulent sur les joues. Cela arrive au moment d'un petit accident qui peut survenir à notre oeil, par exemple, lorsqu'un grain de sable s'y introduit. Cela arrive encore à la suite d'autres circonstances, assez communes dans la vie des écoliers comme dans celle des grandes personnes et alors on appelle ça pleurer pour de bon.

Si quelques larmes viennent à effleurer vos lèvres, vous leur remarquez un goût salé. L'eau forme leur élément principal, mais elles contiennent aussi une petite solution de sel marin et de soude. Examinons ensemble une larme desséchée et vue au microscope. Il ne reste plus que les sels qu'elle contient et qui, privés de leur dissolvant, se rangent en lignes tout à fait caractéristiques de cristaux.



La carte céleste à laquelle les astronomes travaillent depuis 25 ans est presque terminée. Elle contiendra absolument toutes les étoiles que l'on peut apercevoir au moyen du télescope le plus puissant, on en compte plus de 100,000,000. Quelques-unes de ces étoiles ne sont pas et ne seront probablement jamais visibles à l'oeil nu. Elles sont prises par la photographie car les plaques photographiques sont bien plus sensibles à la lumière que la rétine de l'oeil de l'homme.

HUIT VERGES CUBES DE DIAMANTS

On est quelquefois étonné en songeant que les valeurs énormes d'or qui s'extraitent chaque année de la terre, ne représentent en somme qu'un cube assez faible, étant donné le prix très élevé d'un gramme de ce métal précieux. Pour le diamant, c'est encore bien plus curieux; et un spécialiste en ces matières, est arrivé au chiffre, très minime en fait, de huit verges cubes, pour représenter approximativement le volume total des diamants bruts qui ont été extraits jusqu'à ce jour, depuis l'époque où l'on semble avoir commencé à recueillir ces gemmes.

On estime que depuis l'origine de l'exploitation des diamants dans le monde, on a dû exporter environ 10 millions de carats de l'Inde, 12 millions du Brésil entre le commencement du dix-huitième siècle et le commencement du vingtième siècle et enfin 120 millions de l'Afrique du Sud, depuis 1867, date à laquelle on s'est aperçu que le sous-sol de l'Afrique du Sud contenait le précieux cristal.

Nous venons de parler de carat: rappelons que cette mesure ancienne correspond à peu près à un poids de 1/5 gramme; ce n'est pas absolument exact d'ailleurs, car, dans les divers pays le carat n'est pas encore complètement uniformisé, et il présente certaines différences.

Les 140 millions de carats qui proviennent des trois sources que nous venons d'indiquer, Inde, Brésil, Afrique du Sud (il s'agit des diamants bruts, tels qu'ils sont tirés de la terre), doivent correspondre sensiblement à un volume de 8 verges cubes, étant donnée la densité du diamant. Au cours où se vend le diamant à l'heure actuelle, cela représente une va-

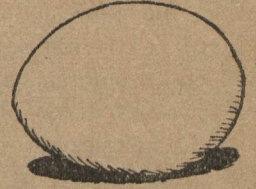
leur de \$960,000,000. Si l'on tenait compte de la taille, les 8 verges cubes dont nous venons de parler, se réduiraient sans doute à peu près à la moitié de ce volume, et le poids, bien entendu, serait diminué dans la même proportion, et tandis que la valeur marchande serait de cinq à six fois supérieure, à cause de la valeur que la taille ajoute au diamant.

Il est curieux, à ce propos, de rappeler qu'autrefois les diamants venaient exclusivement de l'Inde, qui doit en avoir fourni quelque 4000 livres; aujourd'hui, l'Inde n'en produit plus et en achète à l'étranger. Du Brésil, il est sorti quelque 5000 livres de diamants, représentant à peu près une valeur de 100 millions de dollars, très supérieure à la valeur à laquelle on a évalué les diamants extraits du sol de l'Inde. C'est en 1723 que l'on a découvert les premiers gisements de diamants au Brésil, ce qui a causé dans la bijouterie une véritable révolution. La production annuelle du Brésil est maintenant presque négligeable, quelque 350 carats, ce qui ne fait en réalité que bien peu de grammes dans le courant d'une année. C'est à partir de 1867, comme nous le disions, que l'on a trouvé au Cap des diamants; et sous cette influence, il s'est produit une nouvelle révolution, analogue à celle qu'avait causée la découverte des gisements du Brésil.

Il est certain qu'un volume de 8 verges cubes de diamants est bien peu de chose, quand on pense aux siècles qu'il a fallu pour l'extraire; néanmoins, on est bien en droit d'être surpris quand on sait que, chaque année, on produit, c'est-à-dire on extrait de la terre pour les vendre, au moins 3 millions de carats de diamants, et que l'on trouve toujours des consommateurs pour ces pierres précieuses, que l'on vend pourtant un beau prix.

Poules Pondeuses d'Hiver

Ce qu'il faut pour récolter des œufs tous les jours en hiver



Il est une question d'actualité, celle des poules bonnes pondeuses, et surtout des poules bonnes pondeuses d'hiver.

Combien de personnes possèdent des poules et qui d'octobre à fin de décembre ne récoltent que bien peu, et quelquefois pas du tout, de ces œufs, si appréciés.

Comment en trouver, comment en obtenir ?

Oserai-je dire que ce n'est pas difficile ?

Oui, car il suffit pour récolter des œufs l'hiver d'avoir des "poulettes" bonnes pondeuses et de leur donner une nourriture appropriée.

J'ai souligné "poulettes". En effet, les "poules", même très bonnes pondeuses, ne pondent pas l'hiver; à part de très rares exceptions. Ou bien, il faut les maintenir dans des logements chauffés à l'instar des serres, et alors le coût de l'entretien dépasse de beaucoup le rapport.

Ce sont les poulettes nées en mars, avril, mai et juin (en juillet même quand elles sont précoces) qui pondent en octobre, novembre et décembre.

Mais, diront les intéressés, nos poulettes naissent bien au printemps, et cependant ce n'est qu'en janvier que nous récoltons leurs premiers œufs.

Cela vient, soit de ce que vous ne leur donnez pas la nourriture appropriée et indispensable pour obtenir des œufs l'hiver, soit de ce qu'elles ne sont pas bonnes pondeuses.

Les poules considérées comme bonnes pondeuses dépassent souvent 200 œufs par an.

Elles sont encore, hélas! assez rares en Canada, car dans notre beau pays si l'on consomme beaucoup d'œufs, on ne s'intéresse guère à la sélection des pondeuses; et la plupart du temps c'est le hasard seul qui donne naissance aux poules réellement productives.

En effet, quand on met couver, que fait-on? On choisit de beaux œufs... et c'est tout.

Tout d'abord il faut mettre couver des œufs issus de poules bonnes pondeuses d'hiver.

Pour cela si l'on ne connaît pas une personne qui possède une ou deux poules pondant réellement l'hiver et qui vous fournirait quelques-uns de leurs œufs "en confiance", il faut acheter chez un éleveur des œufs de race pondeuse d'hiver; Wyandotte, Faverolles, Langhsan, Leghorn, Orpington, Rhode-Island, Bresse, etc... en exigeant la garantie de fécondation. (Habituellement 75 à 80 %.)

Mais, direz-vous, les poules de race sont-elles vraiment meilleures pondeuses que les poules communes?

Oui, parce qu'elles sont le résultat de patientes sélections, et qu'elles ont été l'objet des soins intelligents des éleveurs. Cela a développé leurs qualités domestiques dont la dominante est une grande capacité de ponte.

On sait que la poule de Bankiva, qui passe pour être l'ancêtre des poules françaises, ne pond, à l'état sauvage, qu'une vingtaine d'œufs par an. Il y a loin des 300 œufs pondus par trois poules qui firent l'objet d'une observation.

Si ce nombre est exceptionnel, celui de 250 œufs par an est devenu courant chez les éleveurs australiens et américains.

Chez nous, je l'ai dit, il y a encore fort à faire.

Mais revenons à nos... volailles.

Sur les poulettes nées de ces œufs de poules bonnes pondeuses, vous aurez peut-être des pondeuses remarquables.

Mais pour le savoir, il faudra que vous vous donniez la peine de le "remarquer".

Il y a plusieurs moyens. Le plus efficace, quand on a un grand nombre de poules, est l'emploi des nids-trappes, sortes de boîtes qui escamotent la poule quand elle entre pour pondre, et où l'on vient la délivrer soi-même. Comme chaque poule est bagueée, il est facile de s'y reconnaître.

Un autre moyen, plus simple et moins coûteux, consiste à s'assurer par l'introduction de l'index de la présence de l'œuf. On peut ainsi, en passant la revue de ses poules "le soir", marquer avec certitude "le nombre d'œufs qui seront pondus le lendemain" et les noms—ou les numéros—des volailles qui pondront ces œufs.

En tenant soigneusement un carnet de ponte, on connaîtra la valeur de ses pondeuses.

Vous allez comprendre maintenant ce qu'est la sélection.

En principe, toute bonne pondeuse donne naissance (surtout si on la croise avec un coq issu de bonne pondeuse) à des volailles bonnes pondeuses.

"Ce n'est donc que les œufs des pou-

lettes ayant très bien pondu l'hiver et ayant continué leur ponte les saisons suivantes qu'il convient de mettre couver, puisqu'elles sont les meilleures pondeuses."

Vous l'avez fait, ou vous avez mis en incubation des œufs de bonne pondeuse.

Vous voici donc en possession de poulettes qui "doivent" pondre abondamment l'hiver.

Ce n'est pas émettre un paradoxe que dire:

"C'est au sortir de leur coquille qu'il faut préparer les pondeuses".

Au lieu de leur donner simplement du pain mouillé et quelques grains, faites-leur des pâtées de riz crevé auquel vous ajoutez du son et du remoulage.

Donnez-leur en abondance du blé et du chènevis broyés, des coquilles d'œufs moulues, de la viande et des os. Distribuez aussi de la verdure hachée.

Vers un mois, donnez comme grains : blé, chènevis, avoine, riz et sarrasin.

Ne changez rien à cette nourriture "jusqu'à la ponte" qui, ainsi préparée, ne se fera pas attendre. Dès le cinquième mois, nombre de vos poulettes pondront.

Continuez alors le régime en n'omettant pas, surtout, la pâtée de riz chaude le matin, que vous salerez légèrement et à laquelle vous ajouterez de temps à autre une cuillerée de fleur de soufre (par dix volailles).

"Par les plus grands froids", sans logements spéciaux, vous obtiendrez de bons œufs dont l'abondance égalera la qualité si vous pouvez donner en plus quelque verdure à vos volailles.

N'espérez pas obtenir des œufs abondants l'hiver en ne donnant que deux poignées de grains par tête et par jour.

Il faut à une poule sa ration d'entretien, et ce n'est que le surplus de ce qu'el-

le absorbe qu'elle rend sous forme d'œufs.

Mais encore faut-il que vos soins ne soient pas donnés à des ingrates!

Il y a malheureusement bon nombre de poules, les mauvaises pondeuses, qui, poussées à la ponte, produisent... de la graisse!

—A la casserole, les paresseuses!

La sélection, d'ailleurs, les élimine et les évite.

Ayez toujours à l'esprit que "dix poules bonnes pondeuses donnent plus de produits et coûtent moins que trente poules non sélectionnées."

Ce n'est pas difficile à prouver:

Dix bonnes poules pondent 200 œufs en moyenne et coûtent "bien nourries" \$1.80 par an. Leurs œufs se vendent en moyenne 2 centins. (N'oublions pas qu'une bonne partie en est pondue l'hiver). Soit:

Rapport	\$60.00
Coût.	18.00
	<hr/>
Bénéfice "brut"	\$42.00

avec dix bonnes pondeuses.

Nos trente pondeuses médiocres nous coûtent "bien nourries" \$1.60. Elles pondent chacune une moyenne de 80 œufs par an, soit 2,400 œufs à 2 centins. (Car aucun de ces œufs n'est pondu l'hiver.)

Soit:

Rapport	\$48.00
Coût.	48.00
	<hr/>

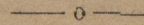
Bénéfice brut: Zéro piastre, zéro centin.

Il convient de déduire de ces bénéfices "bruts" les frais d'entretien et de logement, le temps que nécessitent les soins à donner aux volailles (plus longs qu'on ne le suppose généralement) le coût des maladies et la perte en mortalité.

J'aime mieux avertir tout de suite mes lecteurs "qu'il est impossible" de se faire \$2,000 de rente avec 1,000 poules pondeuses comme l'assurent beaucoup de marchands d'alimentation pour volailles, de couveuses ou de matériel de basse-cour.

Mais il est cependant réel qu'un élevage même modeste, peut donner de bons bénéfices si l'on s'en occupe attentivement.

Le tout, je le répète pour conclure, est d'avoir des poules soigneusement sélectionnées, de les bien nourrir et de les soigner avec dévouement.



COMBIEN Y A-T-IL DE CHEVAUX DANS L'UNIVERS

Une statistique des chevaux existants dans le monde entier évalue leur nombre approximatif.

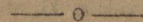
Il paraît qu'avant le mois d'août 1914, il existait sur notre globe à peu près 75 millions de chevaux.

L'Europe en possédait	40,000,000
L'Amérique	23,000,000
L'Asie	9,000,000
L'Afrique	1,000,000
L'Australie	2,000,000

En Europe, les pays les plus riches en chevaux sont:

La Russie	21,000,000
L'Allemagne	4,000,000
L'Autriche	3,750,000
La France	3,000,000

Une autre statistique nous apprend qu'il y a en Europe 3 millions d'ânes et de mulets, 5 millions en Amérique, un million en Asie, 2 millions en Afrique.



LES GROTTES MYSTÉRIEUSES

Dans certaines parties de la France les eaux torrentielles ont creusé des grottes profondes analogues aux canons du Colorado. Ces grottes furent le théâtre de bien des drames, car elles abritèrent des bandits, des faux-monnaieurs et des faux-sauniers. De terribles légendes s'y rattachaient et, pendant longtemps, personne n'osa les visiter.

On crut d'abord qu'elles avaient été creusées par l'homme. Rien de moins exact. Elles doivent leur formation à l'état fissuré des roches dures qui composent le terrain. Il n'est aucune roche qui ne soit découpée par des crevasses dont profitent les eaux torrentielles qui s'y précipitent, en les élargissant et en cherchant plus loin une issue. Le plan et la coupe de la grotte de la Crouzatte vous feront, après ces explications, comprendre d'un coup d'oeil le mécanisme de sa formation.

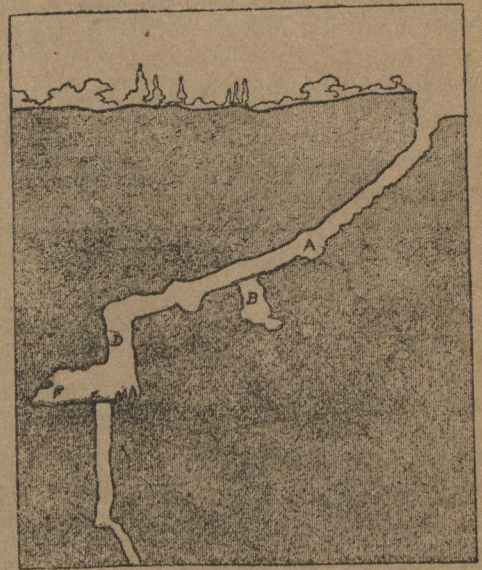
Depuis, des circonstances comme l'assèchement ou le détournement d'un torrent, ont laissé le gouffre à sec. Les herbes ont envahi son entrée. Elle est devenue presque invisible et, du coup, la grotte a pu être transformée en repaire.

La Crouzatte fut visitée, pour la première fois, il y a une vingtaine d'années. Cela ne fut pas sans danger.

Suivez le parcours des explorateurs sur notre dessin. La pente qui mène à la première chambre A, s'enfonce à une profondeur de 50 verges. Le couloir mène ensuite à un puits B, de 20 pieds de profondeur. Il fallut placer des planches au-dessus pour franchir le vide. Plus loin, on trouve un autre puits D, de plus grande

profondeur encore, et dans lequel on descendit à l'aide de cordes.

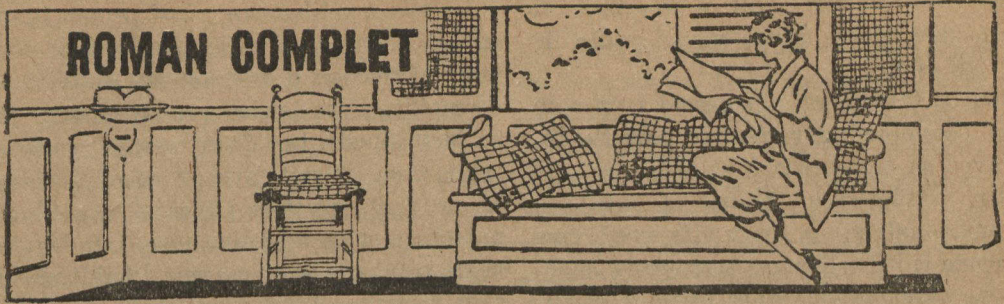
Le sol de ce puits était tapissé de stalagmites. On y découvrit le squelette d'un sanglier. Plus loin se trouvait un autre gouffre, d'une profondeur incalculable, et au fond duquel on entendait gronder un torrent. Sans nul doute, ce torrent était



Coupe de la grotte.

jadis en communication avec l'eau qui descendait dans le gouffre. Une échelle E fut placée au-dessus de l'abîme et l'on put parvenir à la chambre F, où l'on distingua, à la lueur des torches, douze lits grossiers et des fragments d'ossements.

Il est certain que la Crouzatte fut habitée. Le squelette d'un homme, adossé au mur, les bras en croix, restait seul, comme le témoignage d'une aventure inconnue et dont les ombres de la caverne ont enseveli le secret.



MONETTE

Par Mathilde ALANIC

I

La mer étincelle, pailletée d'or, sous les rayons droits du plein midi. La lisière d'ombre, au pied des rochers, se fait de plus en plus étroite. Quittant la plage où l'on brûle et la tente où l'on étouffe, baigneurs et baigneuses regagnent par groupes flâneurs, leurs gîtes d'occasions. — Car voici l'heure du déjeuner.

Le chalet des Bruyères est admirablement situé, sur le sommet de la côte de Gourmalon. De la véranda, le regard peut embrasser un panorama splendide : à gauche, Noirmoutier et sa gracieuse côte boisée, se profilant sur l'horizon ; à droite, la pointe Sainte-Marie, les élégantes villas de la Noveillard, le port et la petite ville de Pornic, pittoresquement étagée derrière son vieux donjon. Aussi le commandant Martens qui préfère Pornic à toute autre station balnéaire et revient chaque année y passer l'été, retient-il toujours cette agréable résidence, assez spacieuse pour y loger toute sa famille.

Mais ce matin-là, le vieil officier n'est

pas d'humeur assez paisible pour contempler les beautés du paysage. Armé d'une lunette marine, il explore les alentours d'un oeil vif et perçant encore, malgré ses soixante-dix-sept années, et manifeste énergiquement son impatience.

Le couvert est mis : les huîtres, tout ouvertes sur la table ; la mayonnaise est à point ; les soles blondes crépitent dans la friture. — et deux des convives manquent à l'appel ! — La régularité militaire et les préférences gastronomiques du commandant en sont également révoltées.

— Un quart d'heure de retard ! A-t-on idée de cela, Marie ! Ah ! je vais joliment les arranger !

Mme Luty, sa nièce par alliance, une femme de quarante-huit ans environ, aux traits doux et fatigués, s'accoude à la fenêtre de la salle à manger.

— Il me semble les apercevoir là-bas ! dit-elle en étendant la main vers la pointe extrême des rochers. Peut-on s'exposer ainsi à une insolation !

— Michelle tient donc à devenir noire comme une taupe ! profère Mme Favral

mécontente, s'approchant à son tour et posant une main câline sur l'épaule de son vieil oncle.

Bien certainement, elle prend trop soin de sa personne pour risquer pareille folie; avec sa taille mince et cambrée, elle a l'air extrêmement jeune, et sous ses cheveux poudrés, ses yeux vifs, ses lèvres aux coins spirituellement retroussés, achèvent sa ressemblance avec quelque sémilante marquise de Trianon.

Berthe Favral n'est qu'une nièce à la mode de Bretagne du commandant Martens, mais elle est du même sang que lui, et de plus sa filleule; enfin, elle a l'indappréciable avantage d'être la mère de Michelle! Aussi la voix et les manières du vieux soldat expriment-elles dès qu'elle est là une affection plus abandonnée, une familiarité plus étroite.

— Il professe pourtant, pour Mme Luty, une solide estime, un profond respect; elle a tant souffert, et avec tant de mérite! Il se reproche son faible pour cette Berthe, originale et bonne, mais si capricieuse, si frivole qui n'est encore, à quarante-cinq ans, qu'une enfant gâtée! Et lui, qui essaie d'agir en tout suivant les règles inflexibles d'une rigoureuse équité, s'efforce de réprimer cette préférence, et de tenir la balance égale entre les deux femmes qu'il protège et qu'il dirige depuis de longues années.

Toutes deux étaient restées veuves de bonne heure, chacune avec un enfant; Mme Luty, dans les embarras d'une situation embrouillée, Mme Favral aux prises avec les soucis d'une fortune à administrer.

Heureusement pour elles, dans le même temps le commandant était forcé à la retraite, par la blessure dont un Kabyle lui entaillait l'épaule, et devenait libre, juste à point pour lui venir en aide.

Le vieux célibataire, ainsi promu inopinément chef de famille, saisit avec bonheur l'occasion d'exercer son activité, et d'employer des loisirs qui lui eussent paru bien lourds. Les deux veuves purent se reposer en sécurité sur un conseiller sage et prudent, qu'elles payaient en reconnaissance et en affection pour son dévouement infatigable et prirent l'habitude de s'en remettre à lui pour toutes les difficultés qui surgirent dans l'éducation de leurs enfants et la gérance de leurs affaires.

De Rennes, son pays natal, où il avait fixé sa résidence, et où demeurait aussi Berthe Favral, il était toujours prêt à partir pour Nantes, au premier appel de Mme Luty, et y prolongeait son séjour aussi longtemps que l'exigeaient les circonstances. A l'époque des vacances, il réunissait les deux familles dans son chalet de Gourmaillon.

Mme Favral et Mme Luty n'avaient pas d'autre lien, tout d'abord, que leur parenté commune avec le commandant, mais à vivre ainsi pendant de longues semaines l'une près de l'autre, des relations sympathiques s'établirent facilement entre elles. Berthe avait un coeur excellent et un aimable caractère, et qui donc n'eût aimé la bonne et douce Mme Luty, si désireuse de s'effacer, si prompte à s'oublier pour les autres? L'affection qui unit les deux enfants fortifia encore l'amitié des mères et lentement, le commandant vit s'acheminer vers le but, secrètement désiré par lui, le projet, préparé de longue main, et dont l'idée avait germé dans sa tête en voyant jouer ensemble Michelle Favral et Robert Luty.

Ce plan, qui resserra le groupe ami pour ne former réellement qu'une famille, Berthe et Marie l'ont également pénétré, — et il leur agréa. Quelle mère ne désire-

rait une Michelle pour belle-fille ou un Robert pour gendre ?

Et pendant que des deux jeunes gens sautent lestement les rochers, ou marchent côte à côte sur le sable, les regards de leurs mères et de leur vieux tuteur suivent avec attendrissement leurs silhouettes, qui s'accusent nettement en vigueur sur le fond clair du ciel chauffé à blanc. Robert les a aperçus : il jette en l'air son béret et Michelle brandit son aveneau.

— Parions, oncle Philippe, chuchotte malicieusement Berthe dans l'oreille de M. Martens, parions que vous ne les gronderez pas si fort que vous l'annoncez ! Pourriez-vous leur reprocher de perdre la notion du temps... quand ils sont l'un avec l'autre ?

Le commandant sourit dans sa barbe blanche, et son petit oeil noir brille plus fort, sous ses sourcils touffus, en se fixant sur les deux enfants qui ont été la joie de ces vingt dernières années.

— Quel gentil couple ils feront ! murmure Mme Luty, en les caressant de son bon regard.

Et Mme Favral et le commandant pensent la même chose, et aussi les baigneurs attardés qui grimpent, derrière le jeune homme et la jeune fille, l'étroit sentier de chèvres escaladant la falaise. Leurs papotages à demi-voix montent en mots hachés jusqu'aux oreilles de Michelle et de Robert : Chalet des Bruyères... cousins... fiancés presque depuis l'enfance. Mais ils entendent sans trouble ces petits commérages, les joues brunes de Michelle se nuancent à peine de rose.

Fiancés, ils ne le sont pas encore : aucune parole officielle n'a été prononcée. On ne voulait pas engager la liberté des deux jeunes gens avant que Robert eût achevé ses études à l'École normale supérieure, puis sa première année de professo-

rat. Mais sa nomination comme professeur de seconde au lycée de Rennes vient de paraître à l'« Officiel » ; la situation du jeune homme est désormais établie. Michelle devine bien que l'intervention providentielle de M. Martens et de ses influentes relations a aidé le hasard pour arranger si merveilleusement les choses.

Sera-ce aujourd'hui, sera-ce demain qu'éclatera le complot innocent formé par leurs familles, pour unir leurs destinées ?

Quand il plaira à ceux qui les aiment ! tous deux attendent sans fièvre, sans impatience... Tous deux répondront : Oui, sans hésiter, et accepteront avec une joie sincère de cheminer ensemble pour le reste de la vie, comme ils le font maintenant, en s'aidant pour les passages difficiles...

Ils présentent physiquement entre eux cet heureux contraste d'où résulte l'harmonie. Robert est le type de la beauté masculine réalisée dans la force. Grand et vigoureusement charpenté, le teint coloré, les yeux bleus, francs et gais, souriant dans sa figure hâlée, un cou d'athlète sortant de sa chemise de flanelle, largement échancrée, il semble fait pour la vie de plein air, l'existence physique et mouvementée. On s'étonne qu'un tel gaillard ait pu choisir une profession qui réclame de longs travaux sédentaires. Et cependant, il aime passionnément l'étude. Mais il jouait avec délices, pendant ses vacances, d'un genre de vie purement animal, prétend-il. Il nage, monte à bicyclette, fait des armes, pour équilibrer la tension cérébrale et la dépense des forces musculaires.

Michelle a le teint brun, les sourcils épais et noirs de l'oncle Philippe ; ses yeux noirs, fiers et tendres, ombragés de cils épais, adoucissent de leur rayonne-

ment ses traits un peu accentués. Elles reflètent, ces larges et sombres prunelles, la calme énergie, la paix intérieure, l'immense bonté de son âme. Son costume de pêche étroit et court dessine les lignes élégantes et un peu viriles de la Diane chasserresse ; tout l'ensemble de sa personne et de sa physionomie donne une impression de simplicité, de force et de vaillance morale.

Les voici arrivés près du chalet et le commandant enfile sa voix pour interpellier sévèrement les retardataires...

— Oncle Philippe, c'est la faute de la grande marée. Vous serez désarmé quand vous verrez mes crabes, dit la voix chaude de Michelle.

Elle tire un de ces crustacés de son panier et l'exhibe fièrement à la fenêtre. Le crabe, maintenant solidement, gigote avec désespoir, et agite de façon terrible ses pinces velues.

— Oh ! l'affreuse bête ! crie Mme Favral, se rejetant en arrière avec terreur : peut-on manier de semblables horreurs ! Cours vite te débarrasser de cela, et reviens déjeuner : nous mourons de faim, grâce à vous !

— Et nous, qui avons tant travaillé, vous allez nous voir à l'oeuvre ! crie Robert en riant.

Effectivement, ils dévorent tous deux comme de jeunes loups. La table est dressée devant la fenêtre ; rien ne masque le carreau bleu, ensoleillé, découpé par le cadre de la croisée. Cette vue délicieuse réjouit des yeux. La brise saline, la gaieté d'esprit et de coeur, l'entente cordiale qui unit les convives assaisonnent merveilleusement un repas d'ichtyophages, tel qu'on se plaît à en savourer au bord de la mer.

— Que de phosphore va emmagasiner la substance blanche de mon cerveau, qui

n'est pas encore remise du surmenage de deux années d'école ! exclame Robert devant cet amoncellement de mollusques et de poissons.

— Gare à l'urticaire ! fait Mme Favral, toujours soucieuse de sa santé et de sa fraîcheur.

Comme on déguste le moka dans l'engourdissement du midi et de la digestion, un coup de sonnette retentit.

— C'est le facteur ! dit Michelle, avec l'intérêt qu'excite toujours la venue de ce représentant de l'antique Fatalité impassible dispensateur de la joie et de la peine.

Elle sort, reparait bientôt, fait la part de chacun.

— "Les Débats", pour vous, oncle Philippe ! Des brochures nouvelles : à toi Robert ! Le journal de modes, "Le Figaro", et cette lettre du fermier de la Thomassière, si je ne me trompe, pour madame mère ! Rien pour Mme Luty. Ah ! pour moi, cette petite enveloppe bordée de noir ; je reconnais l'écriture de Monette !

On déplie les journaux, Mme Favral jette un coup d'oeil sur la missive de son métayer, pour la forme seulement, car les affaires l'assomment considérablement. C'est Michelle qui, mise au courant par son oncle, est le régisseur de la maison ; elle qui discute les baux, préside aux mesurées, surveille les plantations, visite les étables, toutes choses qui pénètrent d'ennui Mme Favral et lui donnent la migraine.

Le bruissement des feuillettes qu'on tourne se fait seul entendre pendant quelques secondes de lecture générale ; soudain, une exclamation de Michelle fait lever les têtes.

— Maman, Monette est malade !

— Qu'a-t-elle, pauvre petite ? interroge Mme Favral d'un ton plein d'intérêt.

— Elle n'est pas forte, dit Michelle hochant la tête en soupirant. Elle est à peine remise de la secousse que lui cause la mort de sa mère, et voilà que son père doit la laisser seule.

Il espérait cesser ses voyages, mais M. Hobraï, le grand distillateur chez lequel il est employé depuis son changement de fortune, ne voit personne capable de remplacer M. Lysard. Celui-ci va donc partir pour sa grande tournée d'Angleterre. C'est dur, à son âge, de subir encore de telles fatigues...

— Oui ! fait le commandant de son coin, c'est un cheval de fiacre qui périra dans les brancards !... Et si Mlle Simone s'entend aussi bien que madame sa mère à faire sauter les écus, les peines du pauvre homme ne lui profiteront guère ! D'ailleurs telle mère, telle fille ! Et la susdite Monette me paraît surtout exceller à se peigner, à s'embaumer, à se promener au long des journées ! Je me demande vraiment ce qui peut s'attacher à cette petite poupée, Michelle ?

— L'affection s'explique-t-elle par un motif raisonné ? dit vivement Michelle. Si vous en voulez un, mon oncle, je vous rappellerai que M. Lysard est le dernier survivant des amis de mon pauvre papa... Quant à Monette, je vous assure qu'elle vaut mieux que vous ne le prétendez... Je vous accorde qu'elle a été mal élevée.

— Oh ! pour cela, oui ! opine M. Martens avec conviction.

— Mais elle n'est encore qu'une enfant ! reprend Michelle, poursuivant son chaleureux plaidoyer. Songez donc : dix-huit ans !...

— Mais toi-même tu n'en as que vingt, sage Minerve ! Et à dix-huit ans, tu étais déjà une personne raisonnable... Tandis que ta Monette n'est et ne sera qu'une libellule, toute sa vie... Ça ne vieillit pas,

une phalène ! ça tourne, ça vole étourdiement, ça finit par se brûler les ailes !...

Michelle sort rarement de sa réserve pour exprimer sa pensée et ses sentiments, mais quand elle soutient ses opinions ou qu'elle défend une cause, juste à son avis elle y apporte une ténacité qui triomphe de toutes les résistances.

— N'est-ce pas ? maman, fait-elle, invoquant le témoignage de sa mère, que Monette est une gentille camarade ?

— Délicieuse ! appuie Mme Favral ; une gaîté de linot, une démarche de chatte. Avec cela, guère plus grosse qu'un roi-telet...

Robert, qui ne connaît Mlle Simone Lysard, plus fréquemment appelée Monette, que par les causeries de Michelle, se met à rire de cette énumération poétique, empruntée à la zoologie.

— Vous vous demandez, mon oncle, quel charme je puis trouver à la société de Monette ?... Mais, ça ne s'explique pas ces choses-là !... Pourquoi aime-t-on un oiseau, ou un tout jeune enfant, un être frêle qui a besoin de tendresse et de protection ?... C'est peut-être parce que Monette est si différente de moi que je l'aime tant... J'étais sa petite mère au couvent... et je l'ai toujours consolée dans ses petites et ses grandes misères...

— Voilà ! fait M. Martens en souriant, elle a besoin de toi ; cela explique tout, en effet, pour qui te connaît, Mademoiselle Don Quichotte !

Michelle rougit sous le regard de Robert.

— Je vous assure qu'avec une direction sérieuse, Monette se corrigerait rapidement de ses petites imperfections... N'est-il pas triste de voir cette enfant abandonnée à elle-même !... Oh ! si j'osais !... si vous vouliez me faire grand, grand plaisir ?...

A demi agenouillée sur un tabouret pliant, elle rapproche sa tête de celle de son oncle, câlinement... Ces démonstrations affectueuses n'étant pas fréquentes chez elle, le commandant, qui adore sa petite nièce, s'y montre d'autant plus sensible.

— Eh bien ! vous me permettrez d'inviter Monette à venir ici quelques jours... pendant que son père voyagera en Angleterre.

— Ah ! pour ça, mon, fillette !... exclame le commandant, hérissé d'horreur à l'idée d'un dérangement dans sa vie calme... Y penses-tu ?...

— J'y pense très bien... ce serait à tous points de vue une bonne oeuvre : cette enfant est souffrante ; elle a besoin de grand air et de distractions ; et quelques bons conseils me lui feraient point de mal, non plus... Réfléchissez-y, mon oncle...

Avec quel tact la jeune fille sait toucher le point sensible chez le vieux soldat ! Il lutte pendant quelques minutes contre sa générosité native, le désir d'être agréable à ses nièces, — car Berthe appuie avec feu la demande de Michelle, — et sa répugnance à introduire une étrangère qui lui plaît médiocrement. Mais son énergie combative finit par s'engourdir dans la somnolence de la sieste accoutumée.

— Eh bien ! fillette, comme tu voudras ! murmure-t-il enfin, à demi endormi...

Et heureuse de sa victoire, Michelle remonte dans sa chambre pour écrire ses lettres.

Un silence complet règne maintenant dans la villa, assoupie dans l'atmosphère flamboyante. On peut distinguer le ronflement régulier du commandant, le berceement du rocking-chair de Mme Favral, le grattement alerte de la plume de Michelle. Elle écrit au fermier quelques ins-

tructions claires et précises, puis de longues effusions à cette petite amie, si bien entrée dans son coeur.

Un léger bruit l'amène à la fenêtre : c'est Robert, qui, sa jumelle photographique en sautoir, part dans une longue tournée à bicyclette. Il lève la tête en entendant le cliquetis des jalousies soulevées : leurs yeux se rencontrent et se sourient.

— Bonne promenade ! chuchote Michelle.

Elle revient à son petit bureau, reste une seconde, la plume en l'air, hésitante.

— Faut-il lui dire ?... la prévenir !...

Mais Michelle possède une exquise pudeur de l'âme elle abhorre parler d'elle-même... Il lui semble que dévoiler le secret qui lui parfume le coeur, c'est faire évaporer un peu de son bonheur...

— Elle devinera bien... pense-t-elle.

Et elle clôt sa lettre, sans plus de confidences.

... La journée s'écoule, paisible comme toutes les autres, et cependant, pleine et heureuse. Michelle travaille près de Mme Luty, quelque temps, sous l'ombre aromatique du petit bois de pins. Elle fait un tour de plage avec sa mère, s'arrête sous la tente pour babiller un peu. Le soleil baisse, puis disparaît ; une bande d'or illumine le ciel au ras de l'horizon, prolongeant indéfiniment son reflet dans l'Océan. Michelle adore se promener seule à cette heure du crépuscule et elle se dirige vers la gare pour jeter ses lettres dans la boîte postale.

Au retour, elle modère son pas sur la route solitaire, aspirant avec délices l'air frais du soir, chargé des fortes senteurs des pins et des aromes subtils des fleurs et des jardins. Des bruits confus, rires d'enfants, cris d'appel, rumeurs d'une vie libre et joyeuse, montent jusqu'à elle, en-

veloppés dans la grande voix des vagues, bercant la rêverie qui chante dans son âme. Le sifflement d'une bicyclette lancée en vitesse la fait tressaillir.

— Tu permets ? dit Robert, arrêtant sa machine. Voulez-vous de moi pour cavalier, gente demoiselle errante ?

Comme cette voix franche et joyeuse s'harmonise bien avec la calme symphonie du soir ! Pour Michelle, il n'est point de musique aussi émouvante que cette voix-là ! Il lui raconte sa promenade, décrit un menhir trouvé en chemin ; il lui confie son amour pour ces vieilles pierres évocatrices du passé, son désir d'écrire un ouvrage sur les monuments celtiques de l'Île-et-Vilaine. Il apprendra le breton, il fouillera les archives, il visitera tous les coins et recoins du département, et Michelle, ardente Bretonne, se passionne silencieusement pour ce projet...

— Nous allons être encore en retard, observe-t-il tout à coup, mais comment ne pas flâner un peu ?

Peut-on voir une plus délicieuse soirée, dit, Michelle ?

— Non, on ne le peut pas !

Le croissant de la lune dessine ses pointes blanches dans le ciel d'un bleu de turquoise. La tour d'un moulin se détache en chauds tons de sépia sur le fond rosé du couchant ; des millions de cigales agitent leur crécelle dans la prairie obscure. Un grand nuage, transparent et déchiré, flotte comme un long voile de mariée, et Michelle, pénétrée de bonheur par la présence aimée, par les promesses célestes de l'avenir, ferme les yeux pour mieux concentrer ces impressions exquis, et remercie Dieu d'avoir fait la vie si bonne, en nous donnant l'amour et l'espérance !...

II.

Avec grand fracas, le train de Nantes entre en gare de Pornic ; à peine a-t-il stoppé que les voyageurs, chargés de paquets, s'élancent hors des wagons, avides de respirer plus vite l'air marin, tandis que commissionnaires, cochers, garçons d'hôtel, agents de location, se précipitent au-devant d'eux et les assourdissent de leurs offres de services. Les embrassades les souhaits de bienvenue, les joyeux bonjour ! ajoutent à la confusion générale ; c'est un vacarme, une cohue, un encombrement étourdissants.

Le commandant et Robert, qui ont accompagné Michelle à la gare, se tiennent un peu à l'écart, mais la jeune fille est entrée bravement en pleine houle. Elle cherche une petite robe de deuil, dans le défilé des nouveaux débarqués, et reste un peu déroutée en apercevant un canotier blanc posé sur d'épais cheveux blonds, qui s'agite par des signaux énergiques à son adresse. Au-dessous du canotier une éblouissante petite figure, dont la fraîcheur s'accorde merveilleusement avec les tons doux d'une toilette gris argent. La personne, d'aspect enfantin, qui porte cet élégant costume de voyage se faufile, souple et rapide comme une jolie couleuvre, à travers la foule, et, en un bond, se trouve suspendue au cou de Michelle.

— Mimi, chère Mimi !

Elle mange sa grande amie de baisers et entre-mêle ses caresses de petits mots d'amitié, de diminutifs comme en usent les bébés, car Monette a l'habitude de tout mettre en harmonie avec sa taille fluette.

C'est ainsi que la grande et sérieuse Michelle s'est vue baptiser Mimi. Ces mièvreries, ces abréviations horripilent le commandant, qui grogne une raillerie

dans ses moustaches, tout en haussant légèrement les épaules, pendant que Monette répète :

— Mimi chérie, que je suis contente ! comme tu es bonne et gentille de m'avoir fait venir ici !...

Michelle embrasse tendrement Simone.

Elle a pour l'orpheline l'affection mêlée de pitié et d'indulgence que les forts et les généreux ressentent pour les faibles. Elle sourit à la jolie sœur de Monette, comme elle se plaignait à voir la fauvette qui sautille dans la volière, la fleur épanouie dans la haie, l'enfant qui rit inconsciemment au soleil. Mais, malgré elle, son regard, en se fixant sur la robe de Mlle Lysard, trahit son étonnement devant ce demi-deuil, arboré six mois après la mort d'une mère. La jeune fille comprend et rougit.

— J'étouffais sous mes grands crêpes, chérie ! Et je suis venue ici pour respirer ! D'ailleurs, le chagrin est dans le cœur, n'est-ce pas ? La couleur des habits n'y fait rien ! Et puis la pauvre maman chérie qui m'aimait tant, n'eût pas voulu me voir à la torture, sous mes gros voiles !

Sa voix s'est mouillée en parlant de sa mère, et Michelle efface bien vite ce nuage triste en l'embrassant. Cette sensibilité facile à émouvoir est encore un des plus grands charmes de la fillette.

— Ah ! commandant ! que je suis heureuse de vous voir !

Et Monette tend avec grâce ses menottes au vieil officier, qui l'observe avec l'ironie indulgente dont on use envers les enfants gâtés.

— Mes compliments ! mademoiselle Simone ! (Pour rien au monde il ne l'appellerait Monette. Cette persistance exaspère la petite qui préfère ce diminutif, léger, papillonnant comme elle). Mes com-

pliments sincères ! Nous voici rassurés ; nous vous croyions malade, et je me plais à constater que votre mine est superbe !

De nouveau, le charmant visage s'empourpre : au fond, Monette a une peur bleue du commandant, et se sent timide devant ce vieux soldat rigide.

— Le voyage m'a donné des couleurs ! répond-elle précipitamment. Et puis, je mourrai avec du rose aux joues ! J'étais absolument effrayante la semaine dernière, n'est-ce pas, papa ?

Papa, les bras chargés de menus paquets, est enfin parvenu à se dégager de la mêlée. Il salue Michelle, serre la main du commandant et de Robert, et se confond en remerciements pour l'invitation adressée à Monette.

— Je pars en Angleterre après-demain. Que serait-elle devenue à Rennes ? S'il m'arrive quelque chose, je penserai du moins qu'elle est entourée de bons amis.

Cette dernière phrase est adressée à voix basse au commandant Martens qui sursaute.

— Que diable ! mon cher, quelles idées noires !

— Je ne suis plus jeune, dit mélancoliquement M. Lysard, et ces voyages m'ont tellement usé !

M. Martens le considère avec commisération, et redresse instinctivement sa taille droite et mince d'ancien lancier, s'avouant que le père de Monette, moins âgé qui lui de dix-sept ans, paraît incontestablement le plus vieux et le plus fatigué. M. Lysard a le teint d'ivoire et les traits tirés, indices certains de quelque maladie organique. Il lui faudrait une vie reposante, un régime régulier et sévère, et il est forcé de subir la trépidation énervante des longs trajets en chemin de fer et la nourriture échauffante et malsaine des tables d'hôte

Il est atteint d'une affection du coeur des plus graves et ne se fait aucune illusion : la mort peut le terrasser tout à coup sur la banquette d'un wagon, sur le pont d'un paquebot ; M. Martens écoute ces confidences, le coeur serré, et, regardant Monette dans sa jeunesse épanouie il lui en veut de son insouciance gaieté.

— Votre fille est-elle prévenue ?

— Oh ! à quoi bon ? se récrie vivement M. Lysard. A quoi bon attrister sa vie ! Songez quels tourments elle subirait pendant mon absence. D'ailleurs je puis encore vivre assez longtemps pour la voir mariée, et ma perte lui sera alors moins sensible...

Les deux hommes causent ainsi en suivant les jeunes filles qui les précèdent de quelques pas, et Robert, en marchant à côté de son oncle, prête l'oreille à cette conversation émouvante, remué de pitié pour cette enfant qui ne se doute guère de l'affreuse douleur dont elle est menacée.

Ils suivent la route qui contourne le port, surplombant la mer dans une élégante corniche, bordée de délicieux chalets et de bois de pins, et s'élevant peu à peu jusqu'à la pointe de Gourmalon. Monette, qui n'a pas assez d'yeux pour tout voir, se retourne à chaque instant, avec de brusques mouvements d'oiseau et des exclamations diverses :

— Oh ! ce donjon crénelé, dites, père ! Et ce joli yacht blanc et bleu ! Et à gauche, cet amour de chalet avec ses corbeilles de fleurs et son belvédère !... Et là-bas, cette petite barque qui glisse, glisse. Comme elle penche, mon Dieu !... Et ce bleu partout... Oh ! Michelle, merci !... Je suis heureuse, heureuse !...

Elle embrasse son amie en pleine route. Michelle est profondément touchée ; c'est si bon de donner de la joie ! Elle ne con-

naît pas de satisfaction plus vive !

— Chalet des Bruyères !... Quoi ! c'est là !... Oh ! que c'est joli ! s'écrie Monette, tombant en extase devant la villa ombragée de tamaris, aux fenêtres abritées coquettement par des stores rayés, et dont le pavillon brodé par Michelle flotte avec de joyeux claquements.

— Et voilà Mme Favral ! ajoute gaiement la jeune fille, s'engouffrant dans les bras de Berthe.

Celle-ci l'embrasse avec une vraie effusion de tendresse, réjouie secrètement de l'animation que la présence de Monette va donner à la maison. — Elles s'entendent merveilleusement toutes deux. Mme Favral, au fond de son âme, trouve Michelle un peu grave, un peu trop fermée, un peu trop indifférente aux jolis colifichets qui sont le charme de la vie féminine. — Elle pense que la Providence eût bien fait les choses en lui donnant comme aînée, une Michelle pour se décharger, sur cette personne sage, des affaires sérieuses — et ennuyeuses — et une Monette pour cadette, une jolie petite créature, remuante et coquette, avec qui elle eût pu combiner des toilettes étonnantes et qu'elle eût pris plaisir à exhiber ! — Enfin, le bonheur n'est jamais parfait !

Ce n'est pas une mince affaire que de loger les volumineux bagages de Monette dans la chambre qu'elle va partager avec Michelle. L'appartement est bientôt plein à ne plus oser remuer ; tout l'arrangement des objets favoris de Mlle Favral est bouleversé ; le cabinet de toilette, les armoires regorgent ; le palier lui-même est envahi.

— Que de grosses malles pour une si petite personne ! exclame le commandant ébahi. Et, touchant du doigt l'étui brodé et enrubanné que Monette porte à la main, il s'enquiert avec curiosité :

— Qu'est-ce que cela ?

— Ma mandoline ! déclare la jeune fille avec une gravité presque religieuse. Je ne m'en sépare jamais, fût-ce pour un jour !

— Vraiment, Monette ! hasarde M. Lysard, un peu gêné par cet envahissement, tu abuses ! C'est un vrai déménagement !

— Je n'ai pourtant emporté que le strict nécessaire ! fait-elle sincèrement étonnée ! Mais les chapeaux et les jupes tiennent tant de place aujourd'hui !...

On présente Monette à Mme Luty, mais la petite ne sait jamais se restreindre aux froideurs cérémonieuses, et d'instinct, elle a l'art de forcer la porte des cœurs :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, Madame ?

Et Mme Luty, tout de suite conquise, pose deux baisers sur les joues satinées qu'on lui présente.

Robert a eu, pour sa part, un gentil accueil, une poignée de main. Lui, si grand, regarde avec étonnement cet être minuscule, doué d'une étonnante exubérance de vie. C'est vrai qu'elle est toute petite, mais une réduction de toutes les grâces. Ses cheveux, blonds comme l'or, forment un piquant contraste avec ses yeux foncés ; sa mère était Irlandaise, et ces anomalies sont fréquentes là-bas.

L'entrain de Monette a bientôt fait d'électriser toute la maison. Le commandant lui-même, déridé, ne peut s'empêcher de rire dans sa barbe

— J'ai l'air d'un tambour-major près de toi ! fait Michelle, un peu embarrassée de sa haute taille près de cette frêle gamine.

— Je fis mon entrée en ce monde dans un oeuf de Pâques ! dit gaiement Monette. Et, prenant Michelle par la main, elle se plante près d'elle au milieu du salon, en criant d'une voix aiguë :

— Mesdames et messieurs ! Regardez et admirez les deux chefs-d'oeuvres de la nature qui se plaît à réunir les extrêmes ; la belle Rennoise, âgée de vingt ans à peine, pesant déjà 200 livres et mesurant 2 m. 10, et la petite princesse Follette, grande comme une souris dressée sur ses pattes ! Toutes deux ont refusé la main des plus grands rois des cinq ou six parties du monde, et, pour deux sous, oui, pour deux sous, vous pouvez aujourd'hui contempler ces merveilles !

On rit, on applaudit le boniment, débité avec une verve impayable. M. Lysard boit sa fille des yeux. Il adore cette enfant de sa vieillesse, et quand il la quitte le lendemain, déchiré par l'horrible sentiment que lui cause la douleur qui lui broie le coeur, dans l'émotion de la séparation, c'est avec des larmes qu'il l'embrasse et la confie à ses amis. Monette, pendue à son cou, pense atténuer la tristesse de son père en lui parlant du plaisir qu'elle va avoir près de Michelle ; elle l'encourage, le couvre de caresses enfantines l'embrasse à pleines lèvres, — et lui se dit que ce baiser est peut-être le dernier qu'il recevra d'elle ! M. Martens serre silencieusement la main de M. Lysard, ému par le désespoir de ce malheureux qui n'eut pas d'autre tort que de se montrer trop faible comme père et comme mari, mais qui est un honnête homme après tout...

Le père l'intéresse beaucoup plus que la jeune fille ; il lui en veut de ne rien deviner, de ne songer qu'à jouir de la joie qui passe. Serait-elle égoïste, froide de coeur, ou simplement ignorante des rudes réalités ?

— Vous regrettez beaucoup de voir partir votre père ? lui demande-t-il pendant que, debout à la barrière, elle agite son mouchoir, pour un dernier adieu.

— Oh ! il est bon... si bon ! Je l'aime tant ! répond-elle avec élan.

— Vous devez beaucoup souffrir alors de le voir subir les fatigues des voyages. Il serait temps pour lui de se reposer...

— C'est que... nous ne sommes pas riches ! murmure tout bas Monette, assombrie, en soupirant profondément.

Le commandant hésite une seconde, mais il a pour principe qu'il faut toujours trancher dans le vif. A ses yeux, c'est rendre service à cette enfant que d'éclairer son inexpérience, et de l'avertir des menaces de la destinée. Mais, peu assoupli aux roueries des précautions oratoires, il entame son discours avec une raideur toute militaire, allant droit à son but, au pas de charge, sabre au clair.

— Ne pouvez-vous aider à son travail par le vôtre, mademoiselle ? Vous avez dix-huit ans. Combien de jeunes filles de cet âge se suffisent ! Il m'est jamais déshonorant de travailler, sachez-le, et il n'existe pas de satisfaction plus grande que d'apporter du bien-être à ceux qu'on aime.

Monette, un peu pâle, fixe dans le vide ses yeux agrandis qu'elle n'ose tourner vers M. Martens.

— Je... Je ne sais rien... Que pourrais-je faire ?

— Vous avez reçu une éducation coûteuse pourtant... Et une foule de talents d'agrément.

— Mais je n'en sais aucun de façon assez complète pour en tirer profit, avoue en hésitant Monette, prête à fondre en larmes.

Michelle, qui est restée silencieuse, touche le bras de son oncle et le regarde avec reproche : certes, l'intention est excellente, mais cette leçon exigeait plus de tact et de ménagements.

— Je dois vous paraître très dût, mon

enfant, reprend-il avec plus de douceur, entêté à poursuivre son but, mais la destinée l'est plus que moi. Vous avouez vous-même que vos ressources sont trop minimes pour permettre à votre père de se reposer immédiatement. Mettez-vous en mesure d'y suppléer ; travaillez, pensez à l'avenir... car enfin, comment feriez-vous si... si votre pauvre papa vous laissait seule...

— Oh ! monsieur ! fait Monette, posant vivement ses mains sur son visage et éclatant en sanglots.

Michelle, tout à fait courroucée contre son oncle, entoure la fillette de son bras caressant et l'entraîne vers un des bancs, cachés dans les bosquets du petit jardin de la gare. Le commandant, tout penaud, reste seul au milieu de la cour à peu près déserte, et fouette pensivement quelques cailloux du bout de sa canne.

— Après tout ! murmure-t-il en relevant la tête, cela ne me regarde pas... Je ne connais pas suffisamment les Lysard pour me tourmenter la conscience à leur sujet... Le père a été aveugle et faible : la fille est une enfant étourdie, qui pense que la vie est faite pour jouer et rire tout le long du jour, et qui doit espérer qu'une jolie figure tient lieu de dot... Qu'ils s'arrangent !... Dans quinze jours, elle n'y sera plus... L'essentiel est de vivre en paix avec elle, puisqu'elle est l'hôte de Michelle !

Il se dirige vers le banc où Monette appuyée sur l'épaule de son amie qui essaie de l'apaiser, pleure à gros sanglots. La voix du commandant la fait tressaillir douloureusement : il s'excuse... oui, vraiment, cet homme barbare s'excuse... et demande pardon... Michelle, de son côté, plaide à son oreille la cause du vieux soldat... rude écorce... mais excellent cœur... Et se laissant enfin tou-

cher, non sans un redoublement de pleurs Monette, avec beaucoup d'efforts, tenant toujours son visage caché, tend sa main tremblante à celui qu'elle est tout près de considérer comme un ogre brutal.

— Pauvre petite ! pense-t-on au chalet en remarquant la figure et les yeux rouges de la jeune fille. Quel chagrin lui cause le départ de son père !

Et Robert, attendri, pense que le destin est cruel d'effleurer, même de l'ombre d'une douleur, un être si frêle et si charmant !

Mais les jolies lèvres, rouges comme des fraises sont faites pour sourire. Si, un peu courtes, elles se rejoignent rarement, c'est pour mieux laisser voir, entre leurs lignes de carmin, l'éblouissement des dents nacréées. Les yeux de Monette aussi, brillants et un peu ronds comme ceux des oiseaux, ne demeurent pas longtemps ternis par les larmes, et la journée n'est pas écoulée qu'ils ont repris leur rayonnant éclat.

Tant de choses amusantes se sont succédé pour effacer l'impression fâcheuse ! Le bain d'abord : grande affaire ! C'est un des plaisirs favoris de Mme Favral : nageuse intrépide, elle se plaît d'ordinaire à s'aventurer au large, en compagnie de Robert ; ses mouvements calmes et réguliers ne laissent pas prise à la fatigue ; tantôt fendant les lames, tantôt, s'abandonnant au mol balancement des vagues, elle trouve dans ce jeu, dans ce côtoie ment perpétuel du danger, dans le déploiement de ses forces physiques, des sensations pleines de charme.

Aujourd'hui, elle est privée de sa distraction habituelle : Monette, inexpérimentée et peureuse, réclame son aide, et elle est trop bonne pour l'abandonner. Mlle Lysard, au fond, a un trac effroya-

ble, mais il faut bien utiliser le joli costume blanc, noué à la taille par une écharpe et le coquet bonnet d'où s'échappent des frisons fous.

Elle grelotte ; ses dents claquent ; le moindre remous qui la soulève lui arrache des cris, étranglés par amour-propre.

— Michelle, Michelle, je perds pied, je t'assure. Puis plus bas :

— Ne le dis pas, on se moquerait de moi... Je m'habituerai.

La complaisante Michelle est gagnée par le froid, elle aussi ; heureusement pour elle, Robert revient de sa promenade au large, et à son tour, elle s'éloigne de quelques brassées, laissant le jeune homme continuer la leçon de natation. Monette réprime son effroi : la coquette donnerait à certaines femmes le courage de mourir en souriant... devant une galerie masculine.

— Rapprochez les mains et les talons, étendez les bras et les jambes ! N'ayez pas peur. Je ne vous perds pas de vue... Lancez-vous !

Monette allonge ses membres délicats avec toute la force dont elle est capable, et ce grand déploiement d'énergie produit si peu de chose, en vérité, que Robert sourit, amusé.

— Quoi ! c'est Michelle là-bas ! crie tout à coup Monette effarée. Vous ne craignez pas qu'elle se noie, toute seule si loin !

Robert jette un coup d'œil sur le point noir, à peine visible au-dessus de la crête des vagues, qui est la tête de Mlle Favral.

Entre parenthèses, même si la science de la natation en dépendait, Monette ne consentirait à aucun prix à s'affubler de l'affreux bonnet de caoutchouc, serré strictement aux tempes, dont Michelle est coiffée.

— Il n'y a aucun danger ! répond

tranquillement le jeune homme, Michelle est le sang-froid même, et se tire toujours d'affaire en tout et partout.

Mais Monette ne sent-elle pas instinctivement que la faiblesse constitue une grande force ? On oublie vite ceux qui se passent de votre aide... Et elle n'envie pas la grande taille, l'habileté et la vigueur de son amie...

... Patatras !... L'eau traîtreusement s'est infiltrée dans le joli bonnet ; et, soudain, le voilà parti ! Et Monette se trouve couverte d'un manteau soyeux ! Vite, vite ! Ses bras fluets levés en l'air, elle se sauve en trébuchant sur les galets, très confuse, et toutes les lorgnettes de la plage et du casino de Bourmaïon se braquent instantanément sur elle.

— On dirait une naïade sortant de l'onde ! dit un jeune homme assez haut pour qu'elle entende au passage.

Robert saisit aussi au vol le fade compliment, et, comme les autres, contemple ce flot d'or mouvant qu'on peut admirer à loisir tout le reste du jour, car les cheveux de Monette sont trop mouillés pour qu'elle les renoue sur sa nuque.

Le lendemain, elle se contente de les retenir par un ruban.

— Aux bains de mer, c'est permis, n'est-ce pas ? demande-t-elle à Mme Favral. C'est si lourd, ce poids tassé sur le crâne.

Robert Luty, présent à la consultation, pense, qu'en effet, cette pesante chevelure doit écraser cette petite tête et ce cou fragile.

— Et ça te sied merveilleusement ! conclut Berthe admirative.

Robert est secrètement du même avis. Elle a l'air, vraiment, étonnamment jeune, avec sa délicieuse figure entourée de ce cadre flou, aux reflets changeants. Puis ce diabolin de ruban cause des péripéties

amusantes : il s'obstine à glisser, à s'égarer sans cesse. Tout le monde s'emploie à sa recherche, et, pendant ce temps les longues boucles flottent au vent comme un voile déplié, enveloppant la petite fée d'un réseau d'or et de parfums légers.

... En quelques jours, les habitants des Bruyères font plus de connaissances qu'en six ans. Monette est essentiellement "liante", et entre d'emblée dans l'intimité des gens. Le cercle des relations s'étend comme une tache d'huile. Mme Favral est ravie ; quand elle paraît maintenant sur la plage avec les deux jeunes filles, c'est une marche triomphale, un échange de shake-hands et de saluts dans tous les coins. Monette joue avec les enfants, papote avec les mamans, babille avec les jeunes filles, flirte un peu avec les jeunes gens. Elle est coquette et on ne peut lui en faire un crime ; c'est si inconsciemment ! Avec tout le monde, envers toutes choses ! Elle semble vouloir tenter la conquête de l'univers entier, et ses yeux sont aussi doux pour les grands'mamans grondieuses ou les rochers sévères, que pour les jeunes hommes assidus auprès d'elle. — Mais les effets sont différents.

Toutes les calmes habitudes de la villa sont bouleversées. Michelle en soupire un peu, mais de bonne grâce se laisse entraîner par le courant que sa mère suit avec tant de bonheur. Les journées ne sont plus assez longues pour suffire aux divertissements : excursions, piques-niques, parties de croquet ou de tennis se succèdent sans trêve : on danse presque chaque soir, et l'on ne se couche plus qu'à l'heure des revenants et des voleurs.

Le commandant a plusieurs fois ouvert la bouche pour tonner contre ces abus, mais il se contient, et grogne seulement entre ses moustaches : — Patience ! patience ! pour s'encourager au calme.

La pétulante gaieté de Monette secoue le plus épais ennui : les jours de pluie même sont éclairés par la lumière de son **sourire. Le vent fait rage au dehors. Dans le salon des Bruyères, rempli de visiteurs, hier, simples connaissances tenues à distance par l'humeur un peu sauvage du commandant, aujourd'hui, familiers de la maison, Monette, installée sur le divan, chante en s'accompagnant de la mandoline.**

Elle n'a qu'un filet de voix, mais souple et frais se pliant à toutes les inflexions du sentiment, à toutes les difficultés des vocalises. Elle dit, d'un accent pénétrant, des ballades irlandaises que lui a enseignées sa mère : plaintes d'exilé tristes histoires d'amour, interrompues tout à coup par la cadence enragée d'une séguedille, pleine de passion et de soleil... Mais, dans un soudain caprice, elle serre ses cheveux en une énorme boucle, au sommet de la tête, descend deux anneaux sur ses tempes, fait bouffer ses manches courtes : c'est Loïsa Puget roucoulant, la bouche en coeur, les yeux au plafond : "Ma Normandie et l'Anneau d'or !"

Mme Favral rit aux larmes de ces changements à vue, et tout le monde bat des mains. L'amusant joujou que cette petite fille, grosse comme une mésange ! Le commandant observe Robert, debout dans un coin, les yeux hypnotisés par une seule ~~page~~ **page**. Un brusque mouvement d'humeur échappe à M. Martens, et il sort inaperçu.

Il marche de long en large sur la plage déserte, faisant des moulinets furieux avec sa canne, insensible aux rafales déchaînées, à la pluie qui ne cesse de tomber depuis le matin, délayant toutes les teintes du ciel, des eaux et des rochers dans une monotone et sale couleur grise.

— J'en ai assez d'entendre gratter cette mécanique aigre ! gronde-t-il ; et il

rumine un monologue acerbe, entremêlé d'épithètes désobligeantes d'allusions mystérieuses et menaçantes à l'adresse de "petites cabotines à tête de girouette, et de grands Nicodèmes assez niais pour s'y laisser prendre..."

Et comme il rentre transpercé, il se heurte à Michelle, qui sort à son tour. Elle lui sourit, mais elle est un peu pâle et un cerne bleu entoure ses yeux.

— J'ai besoin d'air ! dit-elle simplement. On étouffe dans le salon !

M. Martens la prend par les deux épaules, et la regarde profondément jusqu'au fond des prunelles sombres qui se troublent.

— Quand part-elle ? demande-t-il brusquement.

Le souffle de Michelle devient court et sa voix sort avec peine.

— M. Lysard me rentre que dans quinze jours !

Il laisse échapper un sourd juron, se détourne avec impatience puis, arrêtant de nouveau son regard sur la bonne et vaillante enfant qu'il a élevée :

— Tu n'as pas été assez méfiante, Michelle ! dit-il en hochant tristement la tête...

— Qu'allez-vous donc vous imaginer ? répond-elle en essayant de rire... D'ailleurs, ne m'avez-vous pas enseigné qu'il vaut mieux être dupé par ses amis que de se méfier d'eux...

— J'ai eu tort ! fait M. Martens avec une soudaine violence. C'est du Don Quichottisme, de la folie ! A quoi bon m'ava servi de vivre soixante-dix-sept ans pour te fourrer en tête de semblables sornettes. Il faut se méfier, Michelle, de tout et de tous !

— Je ne pourrais pas, dit-elle simplement ; l'habitude est prise !

Et ce serait un supplice pour moi !

IV

La mer a des reflets de saphir sous la lumière adoucie d'un ciel de septembre. La chaboupe glisse doucement sur les vagues lumineuses. Monette est enchantée, toute aux impressions d'une première traversée. Depuis que la bourrasque est passée et que les nuages déchirés laissent voir des trous bleus, elle ne cesse de parler de l'excursion projetée à Noirmoutier, et, aujourd'hui, cédant à son désir, la partie jeune de la bande s'est embarquée.

Michelle, du banc où elle écoute distraitement le babil de sa voisine, considère Monette, appuyée au bastingage, saluant avec de gais éclats de voix les mouettes qui passent, et levant de temps à autre son fin profil voilé de blanc vers Robert, debout non loin d'elle, à qui elle demande quelque renseignement. Mlle Favral ne veut pas définir le vague malaise qui l'envahit, la sourde inquiétude qui la trouble. Sa nature est trop haute et trop généreuse pour se laisser facilement entamer par le doute, mais elle ne peut empêcher ses yeux d'observer, et son cœur de souffrir.

Depuis quelque temps, Robert a délaissé les longues promenades de jadis et les tournées à bicyclette. Il ne s'éloigne plus du chalet que pour un bref délai, et dans un court rayon. Il fait partie de toutes les réunions, et lui, assez dédaigneux d'ordinaire des recherches de coquetterie, prend de sa toilette un soin inaccoutumé. Sa jumelle photographique ne saisit plus des instantanés de paysages, mais des groupes où se retrouve toujours la gracieuse silhouette de Simone Lysard, dans un nombre infini de poses variées.

Les gestes, les jeux de physionomie, l'accent même de la voix du jeune homme ont changé. Michelle en est doulou-

reusement frappée. — Elle ne veut ni l'accuser, ni soupçonner, mais avec l'instinct sûr de l'âme aimante, elle devine que chaque jour qui s'écoule les écarte un peu plus l'un de l'autre, que quelque chose d'étranger s'est glissé entre eux. Elle sent enfin que Robert ne l'aime plus, ou plutôt qu'il ne l'aima jamais autrement que comme une soeur et une amie... et qu'il aime maintenant, tout différemment...

Et celle qu'il aime est là, près de lui, si séduisante dans sa gracilité enfantine, absorbant son attention comme elle accapare ses soins en toute circonstance. Si un scarabée l'effleure, si un lézard glisse près de son pied, si le sentier est étroit et que la tête lui tourne, c'est à Robert qu'elle a recours. Il fait partie de la famille à laquelle elle est confiée ; il est naturel qu'elle sollicite son secours, plutôt qu'une aide étrangère. Mais Michelle remarque combien Robert paraît flatté de cette préférence et de ces appels incessants à sa protection.

Les joues de Monette se carminent, ses longs cils palpitent doucement, sa voix fraîche se voile pendant qu'elle questionne Robert. Elle aussi est troublée. Et Michelle, le cœur étreint, regarde avec fixité ce charmant visage comme si elle voulait déchiffrer l'énigme du masque impénétrable d'un sphinx. — Monette est-elle inconséquente, ou agit-elle par félonie préméditée ?... Certes, elle n'a pas reçu de confidences précises de la part de Michelle, mais elle est trop fine pour n'avoir pas pénétré le secret prêt à jaillir au grand jour, le projet caressé par le commandant et les deux mères...

Mais non !... elle n'a été ni coupable, ni traître ; elle a été elle-même simplement, la grâce et la séduction en personne, animée par le désir effréné de plaire à tous... Elle est de celles qui gardent

toute la vie le charme frêle de l'enfance, si puissant sur un coeur d'homme.

Un sanglot monte à la gorge de Michelle, dans l'âpre regret de son bonheur compromis, peut-être perdu... Est-il temps encore de le sauver?... Si Monette s'éloignait, la fascination que subit Robert s'éteindrait-elle comme un feu de paille? Un avertissement le ferait peut-être revenir à lui-même, lui rendrait peut-être la juste notion des choses... S'il pouvait voir ce qu'elle souffre, elle, la froide, la fière Michelle, s'il savait comme elle l'aime, mon Dieu, combien elle l'aime!

Mais, hélas! on ne peut changer sa nature, et Michelle sent avec désespoir que son coeur éclatera de douleur sans qu'elle ait su exprimer par un mot son intense souffrance... Elle n'a pas le don inappréciable de rendre sensible aux autres ce qu'elle ressent, et elle restera calme, indifférente en apparence, cuirassée dans sa hautaine réserve, déchirée par mille tortures sans que personne le soupçonne.

Si Michelle conservait quelque doute, l'attitude irritée et le ton acerbe de Robert, dès qu'un intrus entre en tiers dans son entretien avec Mlle Lysard, achèveraient de l'édifier. Justement en ce moment, Robert a son grand air impertinent et dédaigneux, et lance, par-dessus l'épaule, des sarcasmes à un pauvre jeune homme qui a le désavantage d'être considéré par Mme Favral comme un prétendant possible pour Monette.

C'est lui qui l'a comparée à une naïade, — et elle le subjugué visiblement. Les principaux agréments physiques de Joséphin Rocquier sont constitués par deux jambes de longueur extravagante, un monocle vissé dans l'arcade sourcillère gauche au prix d'atroces contractions, des cravates inédites, un veston dernier cri, et

une raie impeccable tracée comme un large chemin entre ses six derniers cheveux. Nonobstant, c'est un excellent garçon, doux comme une colombe, orphelin, et disposant d'une fortune rondelette. Aussi Berthe l'accueille-t-elle fort gracieusement, et encourage-t-elle ses assiduités près de Simone Lysard. Est-ce pour cette raison que Robert ne cesse de persifler Joséphin avec une sorte de férocité?

... Une plage ensoleillée entre deux forêts vertes : c'est Noirmoutier! Cette riche végétation, ces chênes verts tordant leurs troncs puissants au-dessus des amoncellements de rochers baignés par la mer, étonnent et ravissent Monette. Mais les sollicitations des petits âniers ininterrompent ses extases poétiques! Vite! vite! En selle! Et au galop dans les larges allées et les petits sentiers des bois...

Quel joyeux tapage! Les ânes excités, talonnés, aiguillonnés, ruent, gambadent, reculent, se livrent à toutes les fantaisies de leur caractère quinteux : ce sont des rires, des cris, des glissades, des chapeaux qui s'envoient, des torsades qui se déroulent... Joséphin Rocquier est juché sur le plus petit des baudets ; ses pieds effleurent le sol de chaque côté ; il pourrait presque marcher : cependant il paraît intimidé, se cramponne à la crinière rude de son coursier, crie à chaque écart, défend à son petit guide de s'éloigner de deux pas. Et Robert, malicieux, ne perd pas cette occasion de faire rire Monette aux dépens de son adorateur.

Mais les deux ânes de tête qui portent Robert et Monette, se décident brusquement à galoper, et toute la petite caravane prend la même allure. Le bourriquet de Joséphine en fait autant, par esprit d'imitation, malgré les cris de son cavalier. "Arrêtez! arrêtez!" hurle-t-il d'une voix entrecoupée par les secousses. C'est trop

fatigant !... Je ne puis plus respirer !...

(Monette, espiègle, excite son âne qui détail de plus belle, suivi de tous les autres ; ils courent maintenant au plus épais du bois, à travers des sentiers cailloteux, à peine tracés, pleins de creux et de bosses, où s'allongent traîtreusement les racines proéminentes des chênes verts, dont les branches basses fouettent rudement au visage écuyers et amazones. Il faut une réelle adresse pour se maintenir ; M. Rocquier, à une descente un peu raide, passe par-dessus la tête de sa monture, et se trouve allongé sur le sol, sous le nez de son âne stupéfié qui le flaire avec mépris. Il se lamente très haut, assurant qu'il s'est blessé à une souche, — sans doute pour sauver le ridicule de sa maladresse ; on s'attroupe autour de lui, on met pied à terre, mais Monette et Robert, emportés dans une course à toute vitesse, ont déjà disparu dans l'épaisseur des bois.

La jeune fille, d'abord amusée par l'entrain de sa monture, commence à s'inquiéter un peu. Elle a beau tirer sur la bride, l'âne reste insensible, et précipite toujours son allure.

Il galope d'une manière désordonnée, avec des bonds insensés, exaspérés.

— Je ne puis l'arrêter ! crie-t-elle, éfrayée, à Robert déjà distancé.

Le jeune homme, sérieusement alarmé, comprend que l'âne monté par Simone, piqué sans doute par un taon, vient de s'emballer. Le danger est plus grand que la jeune fille ne l'imagine. La falaise qui porte le bois surplombe la mer à une grande élévation. Derrière ces arbres si pressés qui forment rideau, c'est peut-être le vide. Le sol peut manquer à quelques mètres sous les sabots du baudet emporté... Une vision horrible... un corps fracassé sur les roches... fait frémir le jeu-

ne homme... Son âne, haletant, refuse d'avancer : Robert saute à terre, s'élançant à travers les broussailles, saute par-dessus les buissons, hors d'haleine, dans un élan fou, se dresse devant l'âne, lui barre le passage, le maintient avec toute la vigueur de son robuste poignet. Il était temps : Monette affolée, venait de comprendre le péril en apercevant le bleu miroitant de la mer derrière les feuillages. Encore quelques pas... et elle roulait sans doute dans l'abîme. L'âne encore frémissant est attaché solidement au tronc d'un pin, Monette, blanche, les yeux fermés, sans pensée et sans voix, se laisse enlever de la selle comme une masse inerte. Robert tremble comme elle de la tête aux pieds ; pendant une minute, il regarde avec adoration la délicieuse figure soudain pâle, déchirée par quelques sillons sanglants, renversée sur son épaule. Il est trop bouleversé pour se dominer, et des mots tendres et émus lui échappent, révélant dans une expansion spontanée, le sentiment encore indéfini jusque-là qui possède toute son âme.

— Oh Robert ! murmure-t-elle, un flot de sang remontant soudain à ses joues, et ses yeux entr'ouverts répondant à ceux du jeune homme.

Elle veut se mettre debout ; un léger cri lui échappe, un de ses longs cheveux s'est entortillé à un bouton de la veste de Robert.

— Je suis votre prisonnier, lui dit-il, si bas que sa voix est un souffle.

— C'est un lien bien léger, bien facile à rompre, répond-elle, essayant de sourire pour cacher son trouble...

— Non ! fait-il p'us bas encore, je ne le romprai pas... C'est pour la vie, Monette, si vous voulez ! Je sens que maintenant je ne pourrais plus vivre sans vous voir...

Elle tremble plus fort, puis d'un mouvement soudain, brise le cheveu et se trouve libre, debout devant lui, les yeux baissés avec son sourire indéfinissable, charmante dans sa confusion... Que va-t-elle dire?... Mais un bruit de piétinements et de voix s'approche; des appels inquiets leur parviennent. Simone va s'élançer pour y répondre. Il saisit sa main.

— Monette ! je vous en supplie ! murmure Robert dans une ardente supplication, dites-moi d'espérer...

...Maintenant, la chaoupe tire des bordées afin de prendre le vent pour rentrer au port. Monette, très lasse, est étendue au fond du bateau, sur un amas de manteaux et de couvertures : tout le monde s'est épouvanté au récit de son aventure ; les jeunes filles l'ont cajolée, caressée, dorlotée à souhait ; et maintenant vraiment brisée par les émotions multiples, avouées ou secrètes, de cette journée, elle trouve bon de demeurer tranquille, mollement bercée par le léger roulis, et de perdre son regard dans le ciel où s'allument les blanches étoiles. Est-ce bien le firmament qu'elle contemple ? N'est-ce point plutôt qu'elle regarde un souvenir vivant en elle, la vision de deux prunelles bleues dont le rayonnement tendre illumine sa rêverie ?

Un visage se penche vers elle ; une main caresse la sienne.

— Te sens-tu mieux, petite Monette ?

Monette tressaille en voyant penchés sur elle deux yeux sombres et doux. Toutes ses sensations brillantes et heureuses s'éteignent soudain dans un vague remords... tout cela fera beaucoup de peine à Michelle, à cette amie qui fut toujours si bonne, si maternelle envers elle... Mais non?... elle exagère... Les parents seuls avaient arrangé ce projet... et Michelle l'acceptait, comme Robert, pour les satis-

faire... Les deux jeunes gens, camarades d'enfance, avaient l'un pour l'autre une estime affectueuse... rien de plus, certainement... Sans quoi Michelle serait-elle restée si calme ? N'eût-elle pas prouvé, par mille petits moyens féminins, qu'elle regardait Robert comme son bien, sa chose ?

... Et après tout, est-ce sa faute, à elle, Monette, si Robert l'aime, et si elle aime Robert ?... Tous les romans ne démontrent-ils pas que l'amour est une chose irrésistible, fatale, invincible ?... Alors, pourquoi et comment lutter ?... On en meurt. Et Michelle qui est généreuse et intelligente, comprendra bien cela...

D'ailleurs, elle aussi, sans doute, rencontrera un jour celui qui lui est prédestiné... Et elle connaîtra le vrai bonheur, et elle bénira le ciel de n'avoir pas permis qu'elle épousât Robert qu'elle aimait seulement comme un frère.

Dans un subit besoin de caresses, Monette réchauffée par cet espoir, la conscience rassérénée par la conviction de son irresponsabilité, baise longuement la main de Michelle. Et comme pour réfugier son petit être en émoi sous la protection d'une affection sûre, elle se blottit avec abandon dans les genoux de sa grande amie et s'endort d'un sommeil d'enfant...

Elle ne se doute guère de la souffrance poignante qui étreint le noble cœur de celle qui est là, tranquille et grave, et dont le regard perspicace a vu sur le visage exalté de Robert le reflet des sensations qui agitent le jeune homme.

...Maintenant, la voiture les emmène à Gourmalon. Ils arrivent. Monette, fraîche et reposée, descend, joyeuse comme une alouette, s'étonnant bientôt des airs contraints, des voix assombries de ceux qui les reçoivent. Le commandant prend Michelle à part pour lui confier la triste

mission de préparer sa jeune amie à la nouvelle regue dans l'après-midi même. Le père de Simone Lysard vient de mourir subitement, à Douvres, au moment de s'embarquer pour la France...

La pitié, chez certaines natures essentiellement généreuses, est le plus puissant auxiliaire de l'amour. — Le malheur, qui écrasait brutalement Monette, la fit entrer pour jamais dans le coeur de Robert. — Toute la nuit, laissant la porte entr'ouverte, il prêta l'oreille aux gémissements entrecoupés de sanglots qui montaient de la chambre où Michelle s'était enfermée avec Monette... Il n'eût pu dormir, sachant quelles angoisses traversait à cette même heure celle qu'il aimait et voulait s'associer à cette veillée douloureuse.

Simone aimait sincèrement ce père tendre et bon, qui lui avait fait la vie si douce. Cette atroce surprise de la mort en terre étrangère, au milieu d'indifférents, accablait la jeune fille ; elle ne pouvait se consoler de n'avoir pas reçu la dernière parole et le dernier regard du pauvre trépassé, et quand elle vit arriver ce cercueil rigoureusement fermé, qui renfermait l'être chéri dont elle ne devait plus revoir les traits, l'explosion de son désespoir fut si émouvante que le commandant lui-même en fut attendri... Et tout prévenu qu'il fût contre cette petite créature papillonnante, il se prit à espérer qu'il y avait quelque profondeur de sentiment sous ces dehors légers.

D'ailleurs, il se montra parfait de tous points envers Monette. Les Bruyères furent fermées quinze jours plus tôt que les années précédentes, et toute la famille à l'exception de Mme Luty, retenue à Nantes par les soucis de son déménagement,

accompagna Mlle Lysard à Rennes pour l'assister pendant la funèbre cérémonie.

Robert précédait sa mère dans la capitale bretonne, afin de trouver un logement et de préparer leur installation pour la rentrée du lycée, qui devait avoir lieu le 1er octobre. Il put donc se joindre au triste cortège et suivre pas à pas Simone dans ce rude calvaire, sentant sa tendresse s'accroître à chaque larme versée par la jeune fille, pâle comme un lis sous ses crêpes de deuil.

Les dames Favral, malgré leur désir de venir en aide à la pauvre affligée durent s'effacer devant les pouvoirs de la famille représentée par Mlle Adélaïde Lysard, soeur aînée du défunt ; elle gardait contre lui une rancune que la mort n'avait pu désarmer et qui remontait au mariage du pauvre homme. La vieille demoiselle vivait chichement d'un maigre revenu, dans une très petite ville des environs, et de fort mauvaise grâce, — mais avec autorité. — elle offrit un asile à sa nièce.

Tout de suite, elle inspira une sincère antipathie à Michelle et une véritable terreur à Monette. Cette figure sèche, terne et revêche, parut à la pauvre enfant l'incarnation symbolique de l'avenir qui lui était réservé et elle se sentit froid jusqu'au fond du coeur.

Dès le lendemain de l'enterrement, Mlle Adélaïde attaque les affaires sérieuses. Assise dans le gentil salon, disposé par la mère de Monette avec la recherche d'une femme élégante, jeune et frivole, pinçant ses lèvres minces et promenant autour d'elle son regard inquisiteur et froid, elle se met en devoir d'estimer chaque objet, agrémentant ce travail de commissaire-priseur d'aigres récriminations sur le passé.

— Que de babioles ! fait-elle en haussant les épaules avec mépris... Et ça se

vendra quoi ?... Ça ne vaut pas le transport de Rennes à Dol... Il faut porter tout cela à la salle de vente, et sans retard... Je ne veux pas m'éterniser ici... Des fauteuils en peluche ! Des statues païennes et un lustre... Faut-il qu'une femme soit folle et un homme imbécile ? L'argent fondait dans les mains de votre mère !... Ce fut un malheur pour mon frère de la connaître ! L'Angleterre devait toujours lui être fatale !

Cette injurieuse ironie envers les trépassés révolte Monette ; elle considère sa tante avec horreur.

— Heureusement encore qu'il s'était assuré sur la vie pour 15,000 francs ! La seule action raisonnable de toute son existence ! Comment même a-t-il pu payer si longtemps la prime avec son mange-tout de femme ?... En plaçant les quelques sous qui vous restent et l'argent qu'on retirera de ces brimborions, vous aurez à peu près 1,000 francs de rente... Je n'en ai pas davantage. Ne comptez pas sur moi pour vous aider... On vit tout de même, d'ailleurs... Mais, dame ! mes chapeaux durent trois saisons, mes chaises sont en paille et je ne porte des gants que le dimanche... Je ne sors, d'ailleurs, que ce jour-là, sauf pour aller à la messe le matin... Le jardin est suffisant pour prendre l'air... en sarclant les salades et en éclaircissant les carottes.

Monette, la gorge serrée, jette des regards éperdus, brouillés de larmes, autour de ce joli intérieur où chaque bibelot lui rappelle quelque gai et bon souvenir ; une surprise de sa mère, un anniversaire fêté, quelque gâterie du pauvre papa... Tant d'amour l'entourait dans ce temps-là... et maintenant cet abandon si complet !... Oppressée par une sensation de détresse, elle ne peut se contenir davantage et, cachant son visage dans les

coussins du canapé, elle éclate en cris et en sanglots, en proie à une violente crise nerveuse...

Mlle Adélaïde, vite revenue de sa surprise, se lève tranquillement, s'en va dans la cuisine et en sort avec une grande cruche d'eau dont elle se dispose à doucher sa nièce. Monette, hors d'elle-même, se met debout d'un bond, renverse d'un brusque mouvement l'eau qui se répand entièrement sur Mlle Adélaïde, s'élance dans l'antichambre, décroche son chapeau et son châle noirs et les ajuste en courant dans l'escalier. Trop agitée pour se préoccuper des passants, elle file comme une flèche à travers les rues, fuyant comme si sa vie en dépendait et ne se croit en sûreté que lorsque la porte de Michelle s'est refermée sur elle.

Son coup de sonnette, en branle de tocsin a fait sursauter toute la famille réunie pour le déjeuner. Robert, qui trouve le gîte et le couvert chez le commandant en attendant l'arrivée de sa mère et qui est, avec son oncle, ce matin-là, l'invité des dames Favral, court à la fenêtre en deux enjambées.

— Mlle Lysard ! balbutie-t-il, devenant tout pâle.

Monette paraît, les vêtements et les cheveux en désordre, ses beaux yeux baignés de larmes, et la première chose qu'elle peut faire, avant de donner aucune explication, est de tomber sur une chaise et d'éclater en sanglots. — Consolations et soins lui sont prodigués, — et son pauvre petit cœur violemment secoué, finit par se calmer dans cette atmosphère sympathique.

— Je ne peux pas vivre avec cette femme odieuse ! s'écrie-t-elle, après avoir achevé tant bien que mal, son récit entrecoupé... J'aimerais mieux mourir... Et ça ne tarderait pas si elle m'emmenait !

Robert serre les poings, étouffe une exclamation, se contraint terriblement pour garder une contenance calme.

Le commandant, révolté par la brutalité et la dureté de coeur de la vieille fille, est vraiment touché par les regards d'agneau blessé qui l'implorant. Dans sa détresse, Monette se tourne vers lui, comprenant bien que le seul secours efficace qu'elle puisse espérer viendra de cet homme d'aspect rigide, mais l'esprit rigoureusement juste, et compatissant aux faibles.

Il se promène de long en large, fourrageant sa longue barbe, tout en interrogeant la jeune fille, pendant quelques minutes, il réfléchit profondément, puis s'arrête enfin devant Simone.

— Ecoutez-moi, mon enfant ! lui dit-il d'un ton paternel qu'il n'eut jamais avec elle jusqu'ici, pardonnez-moi de vous rappeler l'avertissement que je vous donnai, très maladroitement j'en conviens, il y a quelques semaines. En reconnaissez-vous aujourd'hui la justesse ? Tout ne vous semblerait-il pas préférable à l'existence que vous mèneriez près de votre tante ?

— Oh ! oui ! s'écria Monette avec élan.

— Voilà mon idée, et je pense que M. Hobrai, qui a été votre tuteur, se rangera à mon avis. Entrez pour une année dans une pension, en alléguant que vous désirez terminer votre éducation afin d'augmenter vos ressources par votre travail. Ou encore, séjournez un an en Angleterre pour achever d'étudier la langue que vous parlez déjà presque couramment, et vous pourrez ensuite utiliser vos connaissances, soit dans le commerce, soit dans l'enseignement. . Cela vous convient-il ?...

Monette fait oui ! d'un signe de tête, la figure cachée dans son mouchoir.

Cette solution lui paraît fort pénible encore, mais moins effrayante cependant

que la perspective d'aller s'enterrer près de Mlle Adélaïde.

— Je vais annoncer votre décision à M. Hobrai, dit le commandant en saisissant son chapeau et sa canne, et faire mes compliments à votre tante sur la manière dont elle entend l'esprit de famille.

— Vous pourrez lui dire aussi, fait Michelle qui a rapidement consulté sa mère qu'elle peut se mettre en route tout de suite pour son cher Dol, si ça lui plaît ! Nous nous chargeons de Monette jusqu'à ce qu'elle ait choisi l'établissement où elle entrera, et nous trouverons bien une place dans notre grande maison pour y loger ses meubles...

— Oh ! Mimi ! Mimi ! répète Monette en embrassant cent fois son amie.

Ses jolis yeux humides leur jettent à tous des regards de reconnaissance, comme s'ils venaient de lui sauver la vie.

Elle respire profondément ; il semble qu'elle revient à l'air et au jour après un long étouffement. Mais sa tête est affaiblie, son regard se trouble, et elle finit par s'endormir, sur le lit de Michelle, du pesant et long sommeil qui suit les grandes émotions.

Robert continue ses visites et ses courses, mais il n'a guère la tête aux choses pratiques, et donne, partout où il se présente, l'impression d'un monsieur prodigieusement distrait. Renonçant à ses démarches, il finit par chercher, sous les grands arbres du Thabor, le refuge qui convient à ses dispositions d'esprit rêveuses. Une seule image emplit ses yeux et son coeur : une seule pensée tourmente son âme, et il murmure tout bas un nom, avec une douceur infinie : Monette !... L'idée de la voir livrer le rude combat pour l'existence révolte tous ses instincts généreux ; il est attendri de la même pitié tendre qui le saisit, un jour devant la

cage où s'agitaient désespérément des petits oiseaux, mignons forçats, condamnés à atteindre l'eau et le grain, nécessaires à leur petite vie, par des efforts pénibles et continuels.

Puis il ressent, comme la généralité des hommes, une sorte d'aversion ironique pour la femme lettrée; elle, Monette, cette jolie créature, toute de grâce spontanée, en danger de devenir une froide et raide pédante ! L'obliger à farcir sa légère cervelle de connaissances indigestes ! Quel massacre !... Non, sa mission à elle est de plaire, d'être aimée, de rafraîchir les yeux et de réjouir l'âme par sa joliesse et son charme jeune.

Des rires d'enfants, mêlés à des cris de moineaux, traversent l'allée solitaire où il médite. Les feuillages et le sable, criblés de soleil, réveillent en lui le souvenir lumineux de cette journée de Noirmoutier, — si proche d'eux encore par le temps, — et dont les sépare l'abîme noir d'une catastrophe... Le regard qu'il vit dans les yeux de Monette, ce jour-là, était-il le reflet d'un sentiment profond, ou une impression fugitive ? L'aime-t-elle vraiment assez pour qu'il ose entamer la lutte, rompre les projets préparés pendant de longues années, s'aliéner de vieilles et précieuses amitiés, causer une déception peut-être à sa mère !... Perplexe, angoissé, il erre dans le jardin jusqu'à la brune, se décide à aller rejoindre son oncle chez Mme Favral et trouve, en entrant, Berthe, le commandant et Michelle en conférence dans le petit salon. — Monette dort encore...

Quelque chose d'important s'est passé cet après-midi-là, et Mme Favral, rayonnante de voir sa perspicacité ainsi prouvé, raconte qu'elle a reçu la visite de M. Rocquier. — Hein ! n'avait-elle pas flairé en lui un prétendant ? Elle ne se

trompe jamais à ces choses-là ! Informé du grand malheur de Monette, il est venu, de Pornic, sans tarder, suivant l'impulsion de son bon coeur et d'un sentiment très vif et très sincère, offrir sa fortune et sa main à l'orpheline. — Dès demain, on fera part de sa proposition à Simone ; n'est-ce pas la meilleure chance qui pût arriver à la jeune fille ?... — Tout le monde en convient, et Berthe triomphe.

Robert a une peine inouïe à contenir son agitation et à sortir de sa poignante préoccupation, pendant le dîner. Il ne peut ensuite trouver le sommeil, et tourne et retourne cent idées fiévreuses. Mais le lendemain matin, il prend la résolution d'agir sans tarder, coûte que coûte, et parvient à rencontrer Monette, seule, dans le jardin derrière la maison.

— Je vous en supplie, Monette, répondez à ma question ! dit-il rapidement d'une voix frémissante. Consentiriez-vous à m'épouser !

Elle laisse échapper les roses qu'elle cueillait pour ses tonbes et reste devant lui, rouge, incertaine, jetant furtivement un regard inquiet vers les persiennes baissées.

— Je vous aime tant ! poursuit-il, avec la persuasion entraînant de la jeunesse et de l'amour. Oh ! Monette, nous serions si heureux ! La vie nous serait si douce !

Elle voit des larmes d'anxiété dans les yeux bleus, ardents et doux, qui la couvrent de leur caresse, et son coeur, à elle aussi, tressaille, dans l'émotion pénétrante que cause à une femme la première parole d'amour. — Et quelle douceur, après avoir éprouvé la détresse de l'abandon, de se sentir réchauffée par une telle puissance d'affection qui remplacera les tendresses disparues !

Elle abandonne sa main à celle qui la cherche, et ses lèvres répondent : oui,

sans que sa voix puisse sortir.

Grisé par cette montée de joie soudaine, Robert baise doucement, longuement, les doigts menus et blancs glissés dans les siens...

Et derrière les persiennes de sa chambre, Michelle — honteuse de les épier mais retenue à la fenêtre par une attraction irrésistible — s'affaisse sur une chaise en se tordant les mains.

— C'était inévitable !... Mon Dieu !..

Sa douleur ne trouve pas l'épanchement des larmes, et elle reste froide, rigide, anéantie... Le vide devant elle !...

VI

Monette rougit de plaisir quand on lui communique, ce jour-là même, la demande de Joséphin. Complaisamment, elle écoute Berthe lui vanter les avantages de cette proposition, et le désintéressement du jeune homme, — vertu rarissime à notre époque. — Sa gloriole de jeune fille est intimement flattée d'avoir vaincu encore ce coeur-là. Son prestige, aux yeux de Robert, en sera considérablement rehaussé. — Elle n'a pas, d'ailleurs, une notion très juste de la valeur précise de l'argent, et ne regrette pas la fortune de M. Rocquier, convaincue que Robert fera tout pour qu'elle soit heureuse.

Elle refuse donc la main pleine d'or de Joséphin, sans autre émotion qu'une satisfaction vaniteuse et un sentiment de malaise sous le regard profond que Michelle abaisse sur elle.

Tout le reste du jour, Monette se débat entre les perplexités contradictoires qui la font changer de couleur à chaque instant. Doit-elle se confesser à son amie ? Le poids d'un secret est bien lourd pour son esprit léger, — mais un tel aveu nécessite un effort qui épouvante son insou-

ciance paresseuse. Comme les enfants, dont la franchise est entravée par la crainte des gronderies, elle se tait, parce qu'elle redoute des reproches, des larmes des paroles sévères ou attristées, — ennuyeuses à entendre.

Michelle attend, un peu plus sombre, un peu plus silencieuse d'heure en heure, atterrée par l'attitude sournoise de Monette... Elle avait compté sur un élan loyal ; son coeur endolori eût accueilli avec bonheur la moindre preuve de confiance et d'affection. Au lieu de cela, cette dissimulation persistante par laquelle Simone la met à l'écart ! — Au déchirement de la déception qui a ébranlé son âme s'ajoute le froid de l'abandon...

Berthe piquée de l'inutilité de son éloquence en faveur de M. Rocquier, a d'abord boudé un peu, mais l'amabilité de son caractère et son affection pour Simone reprennent bientôt le dessus. — Après tout, Monette est si jeune ! L'avenir est si long ! Des surprises plus belles encore lui sont peut-être réservées ! Elle berce ainsi imprudemment la vanité de la jeune fille, déjà très pénétrée de l'idée de sa valeur... Monette, grisée, la tête pleine de chimères dorées, perd le souvenir de sa réelle situation, et pense que vraiment Robert lui doit de la reconnaissance, et qu'en lui accordant sa jolie menotte, elle lui octroie une inestimable faveur.

— J'ai refusé ! glisse-t-elle rapidement à l'oreille du jeune homme, en le rencontrant dans le vestibule.

Et le regard éperdu dont il la remercie gonfle encore de joie orgueilleuse le petit coeur de Monette. — Vraiment, il l'aime bien. — Elle se sent reine devant lui. — Et c'est ce sentiment de triomphe secret qui demeure, illuminant sa jeune âme, chassant tous les souvenirs douloureux ou fâcheux.

Les lettres pressantes et énigmatiques de Robert hâtent l'arrivée de Mme Luty. Il craint tant que sa chère Simone ne lui échappe !... Le jour même où sa mère débarque à Rennes, sous prétexte de lui faire visiter sans retard les divers logements qu'il a en vue, il l'entraîne au dehors pour se ménager un tête-à-tête avec elle. — C'est au Thabor qu'il la conduit, dans ce coin ombragé, où, songeant à Monette, il a pu mesurer la force et l'étendue de sa tendresse... et tremblant et rougissant, dans le balbutiement de la puissante émotion qui bouleverse son être, il ouvre son cœur à sa mère. Il dépeint son amour avec les mêmes termes brûlants, émouvants, douloureux, qui servent au genre humain depuis que celui-ci espère, aime et pleure. Epouser Monette ! c'est le bonheur, c'est le ciel !... L'obliger de renoncer à elle, c'est le condamner à traîner une existence désenchantée, pire que la mort...

Après quelques brèves exclamations, dans le premier moment de stupeur, Mme Luty écoute en silence, sans bouger... Ses mains tremblantes serrent convulsivement le manche de son ombrelle, ses yeux se fixent sans rien voir... Quelque chose s'est écroulée dans son âme : tout le léger édifice de ses brillantes et chères espérances.

— Oh ! Michelle, Michelle, fille selon mon cœur, pourquoi l'avez-vous laissé échapper !... C'est à vos vaillantes et généreuses mains que j'eusse confié, sans inquiétude, le bonheur de mon fils !... Et le mien ! ajoute-t-elle dans un regret personnel qu'elle se reproche comme un acte d'égoïsme.

Ses lèvres restent muettes... Elle sent, dans toute son amertume, la détresse qui saisit les mères quand le cœur de leurs enfants s'écarte d'elles... Jamais, non

jamais Monette ne sera pour elle ce qu'eût été Michelle Favral !... L'avenir n'offre plus la même sécurité... La lumière tranquille des jours futurs s'est subitement voilée... Mme Luty entrevoit sa vie bouleversée, privée des précieuses affections qui lui étaient coutumières. Et elle soupire profondément.

— Maman, chère maman ! implore Robert qui l'épie anxieusement. Je sais ce que vous regrettez... Mais est-ce ma faute ?... Rappelez-vous votre mariage... combien, mon père et vous, vous vous aimiez.

Elle tourne vers lui son visage où les larmes coulent silencieusement, suivant les sillons des rides précoces... Elle saisit entre ses mains la tête de son enfant, et l'embrasse ardemment... Son sacrifice est fait... Non, elle ne mettra pas obstacle à ce que Robert regarde comme son bonheur. Qui sait, après tout ? Monette est si jeune !... Peut-être sera-ce vrai, ce qu'il lui répète avec insistance, peut-être trouvera-t-elle une fille dans cette orpheline encore enfant ? Elle veut croire... espérer...

— Et Michelle ? murmure-t-elle avec une soudaine suffocation qui la pâlit. Soupçonne-t-elle ce qui se passe ?

— Je suppose que oui ! fait-il plus bas, sans la regarder. Mais, croyez-le, mère, Michelle s'était accoutumée peut-être à penser que son camarade deviendrait un jour son mari, mais combien cette tranquille affection ressemble peu à l'amour ! Je serais désolé qu'elle fut froissée de ce qui arrive... Je ne suis pas responsable, ni Mlle Lysard non plus... On ne conduit pas souvent son cœur où l'on désirerait aller... Faites-lui comprendre ces choses délicates et assurez-la qu'elle sera toujours pour moi une excellente amie... qui me sera toujours, toujours très chère...

Elle a tant de tact et de noblesse de caractère que je suis certain que nos rapports n'en seront nullement altérés !...

— Et son oncle ? hasarde encore Mme Luty. Quand lui feras-tu part de ta résolution ?

Robert détourne les yeux, le sourcil légèrement froncé. Il sent confusément que le vieil officier ne se laissera pas fléchir par les mêmes arguments que sa mère et il prévoit les montagnes d'objections que M. Martens accumulera pour écraser son pauvre amour....

— Je voulais que vous fussiez la première instruite, maman... Et c'est vous qui plaidez ma cause, infiniment mieux que je ne saurais le faire...

S'étant ainsi dérobé aux exigences d'une explication orageuse, Robert se perd avec délices dans les confidences qui sont un des bonheurs de l'amour.

...Le commandant habite, à l'extrémité du faubourg d'Antrain, une petite maison, perdue entre les grands arbres de deux vastes jardins voisins. L'étroite demeure où tout est rangé, aligné avec une minutie militaire, est secouée, le lendemain, par les éclats de la plus formidable colère que M. Martens ait éprouvée de sa vie.

— Le triple sot ! s'écrie-t-il en secouant violemment les chaises droites et reluisantes, habituées à plus d'égards, se laisser entortiller par cette petite enjôleuse !... Ah ! la première idée est toujours la bonne, et j'aurais dû la flanquer à la porte, le jour où j'ai soupçonné son manège !... Depuis, ma défiance s'était endormie !... J'avais cru à de l'enfantillage !... Quand je pense que c'est grâce à moi qu'elle n'est pas partie à Dol ! Mes compliments ! madame ! fait-il ironiquement en s'arrêtant devant le fauteuil où est affaissée Mme Luty, pâle et

tremblante, vous aurez là une aimable belle-fille... Saura-t-elle reconnaître vos bons offices d'aujourd'hui ?...

Il s'arrête, repentant, au regard navré qu'il reçoit. Il est toujours étonné et touché par la puissance d'abnégation, la profondeur de bonté dont Mme Luty a fait preuve dans toutes les circonstances d'une vie éprouvée par le malheur... pertes d'enfants, veuvage prématuré, revers de fortune, rien n'a manqué à cette victime résignée... Et au seuil de la vieillesse, ce désappointement, ce nouveau renoncement, alors qu'elle pouvait espérer quelques bonnes années de calme bonheur... Toute la violence de M. Martens se fond dans une immense pitié.

— Ma pauvre amie ! dit-il simplement en s'asseyant devant elle.

Au bout d'une minute il reprend plus bas :

— N'avez-vous donc pu le convaincre, le raisonner ?

— Il l'aime tant ! balbutie-t-elle en secouant la tête.

— Mais il sera dans la gêne toute sa vie !... Ce n'est pas une femme, cette petite poupée-là !... Elle m'a ni tête ni cœur !... Ignorez-vous que M. Lysard mourut à la peine, sans avoir rien pu mettre de côté, et son gain était supérieur aux appointements de Robert !... N'en doutez pas, Simone est aussi prodigue que le fut sa mère... Et vous n'ignorez pas que devant le ratelier vide, les chevaux se battent... Robert aura-t-il autant de bonasserie que le père de sa bien-aimée ?...

— Il l'aime ! répéta Mme Luty en soupirant... Et nous ne pouvons rien à cela.

M. Martens frappe du pied...

— Nous verrons bien, gronde-t-il... Mais vous, Marie, si nous ne pouvons empêcher ce fou de courir à sa perte, c'est

vous qu'il faut du moins sauvegarder.. Suivez mon conseil aujourd'hui, comme vous le faites toujours... Quoi qu'il vous en coûte, tenez bon ; ne consentez sous aucun prétexte à demeurer chez eux, sous peine d'être réduite à la plus pitoyable, à la plus servile condition... Gardez votre indépendance et vos petits revenus.

Oh ! la bonne vie commune de Pornic, pendant les vacances ! Ce rêve de la continuer toute son existence ! Et au lieu de cela, la froide solitude !...

— C'était mon intention ! murmure-t-elle, ses paupières baissées laissant filtrer ses larmes...

Il lui serre silencieusement la main, — désolé par cette douleur muette.

La main sur le loquet de la porte, prête à s'enfuir pour pleurer librement dans quelque coin, elle s'arrête encore :

— Je puis lui dire alors que vous consentez ? insiste-t-elle, anxieuse, devant le chef de la famille.

— Qu'il aille au diable ! s'écrie le commandant, repris d'exaspération en songeant à la démence de Robert et aux perturbations qu'elle engendre.

Puis, se ravisant dans une soudaine réflexion :

— Je ne dirai rien avant d'avoir confessé Michelle.. Si elle est victime... si elle souffre trop... gare à Robert... Son mariage n'ira pas tout seul.. Il n'est pas encore majeur. Et, en tout cas, je suis libre de ma fortune. Il n'aura rien à espérer s'il entête. Je ne veux point pour nièce de Mlle Simone Lysard...

VII

Il est huit heures du matin ; le commandant est debout au milieu du petit jardin des dames Favral, une liasse de journaux sous le bras, et parlemente avec

sa petite nièce, penchée à la fenêtre pour lui souhaiter le bonjour.

— Viens-tu avec moi, Michelle ? La mère Florent, la porteuse de journaux, a un de ses mioches malade et est pressée de rentrer chez elle. Je lui ai proposé de distribuer ses journaux, tout en me promenant, sur la route de Cesson, pour abrégé sa tournée.

Michelle accepte d'un signe de tête, disparaît dans les profondeurs de sa chambre, et se montre bientôt, tout équipée, sur le seuil du vestibule. Ils ont l'habitude de faire ainsi de longues courses, le pas ferme et allongé de la jeune fille se réglant sur la marche rythmée du vieux soldat, et ils s'entendent, comme deux complices, pour exercer la charité d'une manière intelligente et pleine de tact. Aussi adorent-ils sortir tous deux.

La matinée est claire ; on sent déjà l'approche de l'automne à la pâleur du ciel, à la poussière dorée qui colore chaudement les verdure ; le vent frais et cinglant fouette les joues, active la circulation. Il fait bon vivre et agir ; et cependant Michelle se sent lasse et oppressée ; elle respire avec effort, et entr'ouvre les lèvres pour mieux boire l'air. M. Martens marche tout d'une pièce, automatique et droit, la moustache terrible, l'oeil enfoncé sous le sourcil hérissé, et la pauvre Michelle discerne bien, dans le ton et dans les manières de son oncle, quelque chose d'inusité : certainement, il a appris, — et tout à l'heure il lui parlera.. de ce qu'elle redoute...

Les maisons s'espacent ; les parents deviennent plus rares ; les arbres apparaissent plus nombreux. Le dernier journal est déposé, et cependant le commandant marche toujours en avant, dans la direction de la campagne. Il est devenu tout à fait silencieux, et sa canne sonne

sur le sol desséché, Michelle devine que l'instant fatal approche, — et elle se sent faiblir...

Tout à coup, il la devance, lui barre le passage, et plonge ses yeux scrutateurs dans ceux de la jeune fille.

— Te doutes-tu de ce que je vais t'apprendre ?

Il semble à Michelle que les choses environnantes tourbillonnent, mais après ce vertige passager, un suprême effort de fierté la rend maîtresse d'elle-même. Avec un sang-froid étonnant, elle supporte le regard perçant de M. Martens et, décidée à prendre les devants pour en finir au plus vite, répond du ton le plus naturel :

— Je suppose, mon oncle, que l'énigme que vous voulez me poser n'est pas étrangère à l'arrivée inopinée de Mme Luty. Et, sans être sorcière, je puis avancer qu'il s'agit d'un mariage...

— Duquel ? fait M. Martens nerveusement, s'imaginant qu'elle fait fausse route...

Paisiblement, Michelle boutonne le long poignet de son gant de Suède.

— Mais du mariage de Robert... et de Simone ! conclut-elle en rabaisant les dentelles de sa manche.

Dérouté par cette tranquillité de physionomie et d'accent, il reste une seconde interloqué en face d'elle... Michelle ne se reconnaît plus elle-même. Ses nerfs sont montés : elle se sent capable de rire, de chanter, mais tout cela, avec l'inconscience d'une somnambule.

— Ça... ça ne te fait pas plus d'effet ! ne peut s'empêcher de dire M. Martens, presque piqué de voir sa perspicacité ainsi déjouée.

Il s'était si bien imaginé qu'ils s'aimaient !... Et voici que Robert choisissait une autre femme et que Michelle prenait la chose le plus placidement du monde.

Ces têtes de jeunes gens, tout de même, quelles girouettes auxquelles on ne pouvait sagement se fier !...

Son étonnement se manifeste malgré lui...

— Quelle vieille baderne je suis !... Je m'étais figuré que tu avais... quelque inclination pour Robert... Vous jouiez au petit ménage, dans le temps...

Les joues et les lèvres de Mlle Favral blanchissent. Il le remarque et entrevoit la vérité...

— J'aimerais toujours Robert comme un frère ! dit-elle, raffermissant sa voix qui tremble ; nous avons passé ensemble de bien bonnes vacances... Ces choses-là ne s'oublient pas...

Son vieux cœur, à lui, est sauvé. Sa pauvre Michelle, si bonne, si tendre sous ses manières réservées !... Qu'elle doit souffrir ! Il n'ose la plaindre tout haut, car il sent qu'elle redoublerait d'efforts pour se contraindre, pour échapper à l'injure de toute compassion. Et il respecte cette douleur stoïquement supportée... Mais à l'idée de l'atroce chagrin de Michelle, il est repris de fureur contre son neveu :

— Peut-on être plus imbécile !... s'écrie-t-il, bégayant de rage.

Lâcher la proie pour l'ombre !... Il eût été si heureux avec nous !...

Ah ! Michelle, Michelle, tu t'es laissé voler ton bien ?

Le front de Mlle Favral s'enflamme, ses yeux jettent une lueur rapide, puis s'assombrissent... C'est la lutte prévue... Elle l'accepte...

— Mon bien ! répète-t-elle, mettant, quoi qu'elle en ait, une note amère dans sa voix. Mon bien ! Robert était-il mon bien ? Non, mon oncle, ne vous abusez pas... Je soupçonne ce que vous désirez. Mais cela eût été impossible. Nous avons

trop joué ensemble, depuis de longues années, pour être jamais autre chose que deux camarades... Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, croyez-moi... c'est beaucoup de douleurs épargnées à lui et à moi... car, si votre projet s'était réalisé, si... si... nous avions été mariés... quel eût été mon désespoir... en voyant le coeur de mon mari s'éloigner involontairement de moi... peut-être...

Il détourne la tête pour ne pas la voir essayer furtivement, d'un geste brusque, deux larmes qui ont jailli sur sa joue... Mais le courroux du vieux soldat contre Robert s'augmente de toute la pitié que lui inspire Michelle... Il exhale sa colère en récriminations et en menaces... Il ne fléchira pas... non... certes ! On verra bien qui l'emportera... Robert n'est pas encore majeur... il lui imposera des délais qui lui donneront le temps de guérir sa folie... on renfermera cette petite intrigante dans une pension... et Robert leur reviendra... Et si le jeune homme persiste... eh bien ! M. Martens le déshériterait... il ne veut pas que cette péronnelle ait un sou de sa fortune...

Avec une douce autorité, Mlle Favral pose ses doigts sur la manche du commandant.

— Est-ce là le respect de la liberté individuelle que vous professez d'ordinaire mon oncle ? dit-elle, le dominant par sa calme énergie. A quoi serviront ces obstacles, sinon à exaspérer l'amour de Robert ?

Et que donneriez-vous à penser si vous accomplissiez toutes ces menaces ?

Ne dirait-on pas que vous voulez punir Robert, et me faire épouser de force par lui ? Sauvegardez ma dignité de jeune fille, je vous en supplie. — Et pourquoi, d'autre part, reprocher à cette enfant d'être aimable et aimée ?... Monette res-

tera chez nous, se mariera chez nous ; vous consentirez à ce mariage qui fera le bonheur de Robert ; vous lui garderez votre affection et vous traiterez sa femme comme votre nièce... Et si vous ne faites tout cela de bon coeur, faites-le du moins par égard pour Michelle...

Leurs yeux se croisent, et ils restent un instant face à face, violemment émus tous deux...

— C'est convenu, mon oncle, vous ferez ce que je vous demande ? dit-elle plus bas et plus doucement.

Il frémit, lutte encore contre lui-même. Le bon sens, le raisonnement logique de la jeune fille ont cependant ébranlé ses résolutions belliqueuses... Grand Dieu du ciel ! si par sa faute, par son entêtement, Michelle était humiliée ! Si on chuchotait à son passage : "Vous savez, son cousin n'a point voulu d'elle, malgré tout ce qu'a pu faire ou dire ce vieux tyran de commandant !..." Michelle souffre assez déjà sans accroître son épreuve... Mais, encore, souffre-t-elle vraiment ? ce calme est-il de l'héroïsme ou de l'indifférence ? Et alors, si elle n'aime pas Robert, il n'y a plus de raison pour s'opposer au mariage de celui-ci...

La tête basse, mais de fort méchante humeur, il marche en silence près d'elle ; elle devine qu'il est vaincu ; calmement, comme pour le remercier de cette concession muette, elle glisse son bras sous celui du vieux soldat, l'entraîne au bord de la Vilaine, dans une longue flânerie et parvient à le dérider avant leur retour...

VIII

Michelle a gagné le premier combat, et le plus rude. Si quelqu'un au monde pouvait pénétrer son triste secret, c'est bien, en effet, le vénérable conseiller de son en-

fance et de sa jeunesse, celui qui a formé sa raison, et gravé dans son âme des principes indélébiles de dignité morale et d'honneur !

Pour déjouer la sagacité de celui qui la connaît mieux que personne, il lui a fallu rassembler toute l'énergie et toute la volonté dont elle se croit capable. Le commandant l'a abandonnée au coin de la rue. Michelle rentre seule chez elle, et traverse le vestibule rapidement, ayant hâte de trouver la solitude de sa chambre. Mais la porte du petit salon s'ouvre. Sa mère paraît, l'air étrange, les yeux effarés comme quelqu'un qui vient de s'éveiller en sursaut, après un cauchemar.

— Entre Michelle ! Il faut que je te parle !

La jeune fille réprime un frémissement. Elle a compris. On vient de prévenir sa mère. Mon Dieu !... il va falloir soutenir un nouvel assaut ! En aura-t-elle la force ! Sans que rien décèle sa mortelle appréhension, elle obéit à l'injonction de Mme Favral qui ferme la porte, d'une poussée furibonde. Puis, les bras croisés dans les vastes manches de sa robe d'intérieur froufroulante, Berthe, tragique et indignée, revient vers sa fille.

— Eh bien ! il s'en passe de jolies !... Et sous notre propre toit, sans que nous nous en doutions !... C'est à n'y pas croire !... Tu ne te défies guère de ce que Mme Luty m'a confessé !

— Peut-être que si, maman ! réplique Michelle avec un pâle sourire, les yeux fixes et impénétrables.

— Tu le sais !... Mais c'est infâme ! s'écrie Mme Favral éclatant, c'est odieux, abominable !... Un véritable abus de confiance... Quel petit monstre de perfidie et d'astuce nous avons réchauffé à notre foyer !

Outrée de son aveuglement et par la

pensée d'avoir été dupe, Berthe va, vient, piétine, les yeux brouillés de larmes de dépit !...

— Comme elle a bien caché son jeu, la petite coquine !... Et avec quels airs de candeur !... Nous tromper ainsi tous ! Récompenser les services que nous lui avons rendus, par une si noire ingratitude !...

— Oh ! maman ! J'affirme que Monette n'a point agi avec une hypocrisie calculée et ne songe point à être ingrate ! prononce doucement Michelle.

— Ah ! c'est trop fort ! Tu la défends. Elle la défend ! — répète Mme Favral, en levant vers le plafond, ses bras stupéfaits. Tu es par trop ange, ma petite chérie... Tu...

Elle regarde sa fille en se mordant les lèvres, puis soudain balbutie, la voix brisée d'un sanglot, en attirant Michelle contre sa poitrine :

— Tous nos rêves dissipés... notre vie dévoyée... Oh ! ma pauvre mignonne !

La jeune fille fléchit sous cette étreinte maternelle. Ce serait si bon de se laisser aller, d'épancher librement le chagrin qui gonfle son cœur, de s'engourdir, comme un enfant malade, sous la tiédeur des caresses ! Mais un éclair de raison lui montre les conséquences d'un aveu, l'affliction de tout son entourage si la vérité était connue, et la colère qui poursuivrait les auteurs de sa souffrance... Puisque le mal est irrémédiable à quoi bon en tourmenter ceux qui l'aiment ! D'ailleurs, sa pudeur et sa fierté intime se révoltent, dans la crainte des consolations qu'il faudrait subir... Non, personne ne profanera le mystère de sa douleur.

Elle se raidit plus fort, et déconcerte sa mère, comme elle a déconcerté le commandant, par le calme de ses manières, son ton modéré, le bon sens de ses argu-

ments. Berthe qui dans le feu du courroux, a juré d'abord de ne plus revoir Simone, revient sur sa décision, obligée de céder aux représentations de Michelle. Comment, en effet, la malignité publique, interpréterait-elle un changement de conduite à l'égard de Monette ? Il faut éviter de donner lieu à des suppositions outrageantes pour Mlle Lysard, ou humiliantes pour ses hôtes...

Bravement, Michelle conclut, sans que sa voix chaude et grave ait une défaillance :

— Agir ainsi ce serait m'exposer, moi, aux commentaires les plus blessants ! Il me serait odieux de m'entendre attribuer des sentiments de dépit et de jalousie qui me sont étrangers. Et est-il juste aussi de blâmer Robert et Monette ? (Dieu qu'il lui en coûte d'unir ces deux noms !) Qu'y a-t-il de surprenant à leur amour, et de répréhensible à leur mariage ? Simone est un peu jeune, mais l'expérience et les conseils la formeront. Beaucoup de femmes entrent en ménage avec une dot plus minime que la sienne. Et Robert sera heureux puisqu'il aura la femme de son choix.

Berthe écoute pétrifiée. Ce langage conciliant et positif témoigne d'une telle tranquillité d'esprit qu'il faudrait admettre, chez la jeune fille, une rare possession d'elle-même pour simuler un calme parfait. Les conjectures de Mme Favral s'en vont à la dérive. Il faut bien le reconnaître ; elle s'est trompée... avec tout le monde, du reste... Michelle n'aimait pas davantage Robert que Robert ne l'aimait... Décidément, après un certain âge on n'entend plus rien aux caprices de l'amour... Berthe le constate avec un soupir de regret.

— C'est égal ! murmure-t-elle, avec un autre soupir, eût été si gentil !... Ton

oncle eût été si content !... Enfin, puisque ça ne vous a pas convenu, il n'y faut plus songer !

Mais puisqu'on n'y doit plus songer, la principale objection contre le mariage en cause disparaît. Et toujours irritée contre la fourberie de Monette, Mme Favral finit par accepter, comme possible, ce qui lui paraissait tout à l'heure exorbitant et odieux...

Allant au devant de la douleur avec un courage surhumain, Michelle continue le rôle qu'elle s'est imposé, et donne le change aux plus subtils. La première, elle rassure Monette, tremblante devant ces regards courroucés ou hostiles ! Elle l'embrasse, la félicite chaleureusement, tend la main à Robert qui semble à la torture et, les yeux limpides, la voix assurée, lui adresse des souhaits de bonheur.

— Toujours amis ! n'est-ce pas ? murmure-t-il, en retenant une seconde les doigts longs qui serrent franchement les siens.

— Certainement, toujours ! répond-elle sans trembler, le rassurant de son sourire paisible.

Et il est soulagé d'un poids oppressant, d'une anxiété, presque d'un remords. Ces effervescences s'éteignent. Les choses vont leur train. Avec sa grâce souple et câline, Simone est bientôt venue à bout de la bouderie de Mme Favral. Berthe, persuadée que Michelle regrette fort peu Robert, ne garde pas longtemps rigueur à Mlle Lysard ; et le plaisir de choisir le trousseau, pour lequel Monette implore l'aide de sa haute compétence, dissipe les derniers nuages. Toutes deux, lancées dans un tourbillon, courent les magasins et les ateliers, chiffonnent fiévreusement, discutent pendant des heures une grave question de modes ou de lingerie. Dénudées de sens pratique, l'une et l'autre, les fantai-

sies les plus coûteuses les séduisent toujours et c'est le superflu qui leur semble le plus nécessaire.

Mme Luty et Michelle, accusées de posséder peu de goût et des idées routinières et surannées n'ont pas voix au chapitre. Il en résulte que Monette est finalement pourvue d'un trousseau de princesse, tout de dentelles et de batiste, dont l'entretien et le blanchissage seront fort onéreux, — et que ses 25,000 francs sont très fortement entamés. — Il est vrai que c'est pour la vie, objecte Mme Favral sérieusement.

Et Monette, en étalant les splendeurs de ses cartons devant ses amis et connaissances, répète d'un ton convaincu :

— Heureusement, ma tante Adélaïde m'a donné des torchons et des tabliers de cuisine: c'est ce qui m'a permis d'acheter le reste plus beau !!!

Des tabliers et des torchons en grosse toile filée, tel est, en effet, le cadeau de nocces de Mlle Adélaïde à sa nièce: Monette a-t-elle compris la leçon et l'ironie?

Et Michelle, dans la fièvre constante qui la mine, s'hallucine d'une illusion d'étrange dualité. Il lui semble qu'une autre s'est substituée à elle-même pour toutes les manifestations de la vie extérieure et parle et agit à sa place, tandis que la vraie Michelle agonise sans plainte, sans pitié, atteinte en plein coeur...

Cette sensation devient plus poignante à mesure que les semaines s'écoulent. Ces semaines, si longues à l'impatience amoureuse de Robert, paraissent éternelles à Michelle, forcée de subir journellement les mêmes combats et le même martyre, pendant que les fiancés, inconsciemment cruels, se laissent griser par l'enchantement du rêve à deux.

Puis vient l'instant redoutable et redouté de la lutte suprême...

Par une froide et brumeuse matinée de décembre, au milieu d'une assistance assez restreinte et d'un appareil plus modeste que ne l'eût souhaité la petite mariée, exquise sous ses voiles blancs, Robert Luty et Simone Lysard sont unis. Des chuchotements voltigent discrètement, derrière les manchons et les mains gantées, pendant que Michelle, remplissant les fonctions de première demoiselle d'honneur, passe de rang en rang pour la quête. Mais la contenance de la jeune fille est si calme et son sourire si naturel que les commentaires de ceux qui soupçonnaient les projets du commandant, ou qui avaient reçu quelque confiance étourdie de Mme Favral, s'arrêtent avec respect.

— La mariée est gentille, mais la demoiselle d'honneur est vraiment belle! dit quelqu'un qui regarde défilier le cortège.

En effet, les yeux de Michelle, peut-être un peu allumés de fièvre, n'ont jamais eu tant de profondeur et tant d'éclat, et l'élégance de sa toilette rose fait valoir les lignes sveltes de sa taille et la dignité de sa démarche. Que pense-t-elle pendant qu'elle marche à pas lents, suivant la cadence majestueuse donnée par l'orgue, et que son pied effleure la longue traîne de satin blanc de celle qui s'appuie, souriante, au bras de Robert?

Enfin, la lourde corvée est accomplie; le déjeuner est terminé, les invités, peu nombreux, se sont retirés et les jeunes époux partis à Paris pour le voyage de rigueur. Michelle est enfin seule... seule, dans sa chambre, affaissée dans le fauteuil où, depuis trois longs mois, elle a passé tant d'heures somnolentes et lourdes, dans l'anéantissement de corps et d'âme qui succède à des efforts surhumains!... Tout est donc terminé... enfin... Sans qu'elle ait trahi sa douleur...

Au prix de quelles fatigues, mon Dieu !

Va-t-elle enfin soulager la tension terrible de tout son être et trouver l'amer bienfait des larmes ?... Non ses yeux restent secs, et sa pensée fiévreuse travaille sans relâche dans sa tête brûlante... La vie finie, le bonheur perdu !... Tant de fois, elle s'est forcée à regarder cela en face, à supporter la vue de son épreuve...

Elle se croyait forte désormais, et voici qu'elle reste accablée, comme au premier jour... C'est cette cérémonie de ce matin qui a brisé son courage...

— Pourvu qu'il soit heureux, mon Dieu ! Oh ! cela ce serait trop...

Mais que faire de cette vie encore si longue !... A quoi emploiera-t-elle sa puissance de dévouement et son activité ? Toutes les forces mises en elles par le Créateur resteront-elles donc inutiles et son existence devra-t-elle s'émietter, jour par jour, dans la morne oisiveté du cœur ?...

— Il me reste "eux," pense-t-elle, en songeant à sa mère et au commandant.

Des voix légères d'enfants qui jouent dans les jardins voisins montent jusqu'à sa fenêtre, et elle presse nerveusement ses mains jointes, l'âme traversée d'un regret comme d'un coup de poignard...

Le visage tourné vers la croisée qui s'assombrit déjà aux approches du soir, elle n'entend pas le coup léger frappé à sa porte... Après quelques secondes d'hésitation, on entre... Et tout à coup devant elle, elle aperçoit Mme Luty, venue pour prendre congé. Les grands yeux fixes de Michelle, où brûle la flamme sombre des hallucinations, rencontrent ceux de la mère de Robert, aux paupières tuméfiées par les larmes. Sans dire un mot, Mme Luty ouvre ses bras, presse éperdument sur son cœur celle qu'elle désirait pour sa fille. Avec la clairvoyance que donne la souveraine bonté, elle a seule deviné les

tortures héroïquement supportées par Michelle. La jeune fille ne résiste plus ; sa tête se laisse aller sur l'épaule de la vieille dame et avec un sanglot rauque presque sauvage, ses larmes jaillissent enfin...

— Ma fille, ma vraie, ma chère fille ! murmure Mme Luty en la serrant plus fort... Pleure en paix, va ! Personne ne le saura !

— Il faut que Robert et Simone viennent dîner ici, le soir de leur retour ! Nous irons, avec vous, les chercher à la gare ! déclare Mme Favral avec entrain, dès que le retour du jeune ménage est annoncé.

La mère de Robert, incertaine, consulte, à la dérobée, la grave figure brune, inclinée sur une broderie. Michelle, devant ce regard, relève les yeux vers Mme Luty.

— Acceptez pour eux, chère Madame, dit doucement la jeune fille, pour appuyer l'invitation maternelle et rassurant, d'un faible sourire, l'inquiétude de la vieille dame.

Les natures fières et braves résistent à la dépression du désespoir. L'irrévocabilité même du fait accompli comporte un apaisement. Michelle, au lieu de s'épuiser en regrets inutiles devant le naufrage de ses rêves, a continué la vie, si décolorée qu'elle soit. Avec fermeté, elle s'habitue à envisager les exigences multiples et les obligations pénibles que lui crée la situation. Elle sait qu'il lui sera impossible d'éviter le contact presque journalier des jeunes époux, dans l'intimité familiale. Eh bien ! elle s'accoutumera au spectacle de leur félicité, qu'elle souhaite pleine et complète ! Son âme haute et pure est inaccessible aux mesquines jalousies.

— Avant tout, je veux me souvenir

qu'il fut pour moi le meilleur des frères se dit-elle, lorsqu'elle sent que Robert occupe toujours son cœur et sa pensée, et qu'elle ne peut l'en proscrire. Qu'il soit aussi heureux qu'il le mérite !... Et alors, peut-être y aura-t-il encore quelque joie pour moi !...

Atteignant ainsi la sérénité par l'abnégation absolue, Michelle accueillit les voyageurs avec la bienveillance affable qui est naturelle, et qui s'exprime cordialement en peu de paroles.

Les arrivants ont, tous deux, l'air un peu ahuris de gens qui retomberaient sur la terre après une envolée vers d'autres planètes. Pendant onze jours, ils ont mené une vie tourbillonnante, follement agitée qui ravit Monette. Robert eût, sans doute, souhaité plus de recueillement à l'aurore de son amour, et volontiers se fût conformé à l'avis de sa mère qui lui conseillait de demeurer tranquillement chez lui, plutôt que de gaspiller ses souvenirs et son argent par les grands chemins. Mais Monette tenait tant à ce voyage de Paris !... Comment résister aux vœux de la chérie !... Pourra-t-il jamais la remercier assez de la joie immense qu'elle lui donne, en devenant sienne ?

Il veut que les premiers jours de leur existence commune laissent à la bien-aimée l'éblouissement d'un rêve enchanté. Et pendant cette courte fugue au pays féérique du caprice, la sévère raison demeure consignée à la porte. Les nouveaux époux se sont conduits avec la gaie imprévoyance de deux écoliers en congé.

— Oh ! Robert ! s'écriait Monette, tombant en arrêt devant les vitrines, la ravissante bague de turquoise ! Le délicieux éventail !... Et ce peigne idéal ! Quel joli souvenir ce serait d'une si bonne journée !

Et les souvenirs s'empilèrent tant et si

bien, sur le divan de la chambre d'hôtel et dans l'armoire à glace qu'il devint nécessaire d'acheter une autre malle pour les contenir. Monette va d'instinct vers les fanfreluches superflues, papillotantes et coûteuses. Ses mains frêles sont habiles à semer l'or. Robert Luty puisait dans sa réserve, sans consentir à calculer. D'ailleurs comment serait-il sage pour deux ? Il n'a lui-même que vingt-trois ans. Sa jeunesse, jusque-là austère et laborieuse, remplie de préoccupations d'avenir et de devoir absorbants, s'est éveillée d'un coup dans l'allégresse de l'amour.

Monette s'est donc amusée royalement, jouissant à cœur-joie de toutes les distractions variées que lui offrait la capitale. Robert, lui aussi, aime ce Paris où, pendant plusieurs années, il a goûté les ivresses profondes d'un travail cérébral intensif. Il lui semble, en y arrivant, se plonger dans un puissant rayonnement intellectuel. Mais, aux quartiers fashionables, il préfère le pittoresque des vieilles rues et des quais, les nobles monuments, les antiques églises ou les masures vétustes dont les pierres racontent le passé. Il s'est fait une fête de revenir, avec sa compagne, dans les pas des flâneries d'autrefois, et d'initier Monette à ses enthousiasmes esthétiques.

Simone, qui gratte la mandoline, effleure le piano, et gouache des fleurs décalquées sur soie, se pique de goûts artistiques. Mais Robert ne tarda pas à se convaincre que Notre-Dame, Saint-Séverin, les galeries de Cluny et le Salon Carré accablaient sa pauvre petite épouse d'un incommensurable ennui qu'elle n'osait avouer. La perspective des grands boulevards, aveuglants d'électricité et grouillants de cohue, parut évidemment bien plus séduisante à Monette que l'architecture de la place des Vosges ou le paysa-

ge de la Seine, vu du pont des Saints-Pères. Et le Musée du Louvre enflamma beaucoup moins sa curiosité que les Grands Magasins tout proches.

Dans l'enivrement même de ces premiers jours, ç'a été une légère déception pour Robert, de sentir sa compagne indifférente aux impressions qui le font vibrer.

Au théâtre, et dans les musées, comme il l'a constaté, les sentiments et les idées d'un ordre élevé échappent quelque peu à la compréhension de Monette. Le ballet de "Henri VIII" l'a beaucoup plus captivée que les sévères beautés de la partition, et au Français, elle n'échappe au danger de bâiller, pendant la tragédie d'Andromaque, qu'en s'amusant à étudier les toilettes brillantes de la salle.

Les choses légères, fringantes, mous-seuses seules l'attirent et la retiennent. Mais que peut-on exiger d'une sylphide, éclore dans la rosée, sinon de briller et de sourire ?

— C'est une éducation à refaire. Pauvre petite Monette, elle est si jeune ! se dit Robert, en regardant avec une tendre indulgence, la jolie tête coiffée d'or frisant qui, partout où elle apparaît, devient vite le point de mire de tous les regards masculins.

Ces petits succès charment la vanité de la jeune femme. Imprudente et puérile, croyant se faire valoir, elle signale à l'ironie de son mari, ses muets et béats adorateurs. Et Robert, énervé par une sourde impatience, fronce les sourcils. Il lui semble que ces oeillades volent à Monette quelque chose d'elle-même. Et surtout il la voudrait moins sensible à ces admirations banales, moins occupée de les provoquer.

— Enfantillages ! Enfantillages ! se répète, de plus belle Luty, pour s'encou-

rager à la mansuétude. Tout cela Passera !...

Ces nuages éphémères n'ont pas moins laissé, sur le front du jeune homme, la trace de leur passage. Avec la perspicacité de l'affection vraie, Michelle saisit cette ombre vague. Elle connaît si bien, dans les moindres nuances, les variations de physionomie de son ami !

— Mon Dieu ! pense-t-elle, le cœur serré, a-t-il trouvé la satisfaction désirée ! Saura-t-elle le comprendre ?...

Elle observe alors Monette qui exulte et bavarde, grisée par ses souvenirs. En d'autres circonstances, Michelle sourirait de l'air d'assurance et du petit ton supérieur, adoptés par la jeune madame Luty, pour affirmer sa dignité de matrone. Toute la soirée, Simone vante les délices de Paris, dont sa pensée est encore remplie à l'heure actuelle. Elle avoue avoir pleuré lorsque le fameux panorama de la capitale s'est effacé à l'horizon.

— Oh ! ce cher, aimable et gai Paris ! s'écrie-t-elle avec élan. Comme on s'y sent joyeux ! Comme on y respire à l'aise ! Qu'ils sont heureux, ceux qui peuvent y vivre toujours ! toujours !...

— Oui... et qui peuvent y vivre toujours de la même manière que vous avez vécu cette semaine, sans doute ! repart le commandant, avec sa franchise intraitable. Mais pour continuer le train que vous nous racontez-là, ma petite madame, il vous faudrait quelque vingt ou trente mille francs de revenus... qui vous manquent...

La fraîche bouche en cerise s'allonge dans une moue à ce coup de boutoir. Et un instant, Monette garde une attitude boudeuse et offensée qui contriste Robert. Une appréhension, indéfinie jusqu'ici, se précise dans l'esprit du jeune homme. La grise réalité ne semblera-t-elle pas bien

morose à la petite fée, si irrésistiblement entraînée vers la joie et la clarté ? Comment s'accommodera-t-elle de l'ordinaire de l'existence, et des exigences vulgaires d'une situation médiocre ?

Cette préoccupation s'implante si bien dans son cerveau que, le soir, lorsqu'ils se retrouvent seuls et prennent possession de leur appartement, Robert risque une petite homélie d'inauguration. Il parle de la "poésie du foyer et des douceurs de la vie intime, et des avantages de la simplicité," et de la destinée qui les attend tous deux, d'autant plus prospère qu'elle sera plus modeste et plus cachée. Monette écoute, avec la mine inquiète d'une enfant qu'on gronde, cette exhortation caressante où les mots d'amour mêlent leur miel à l'amertume de la sagesse... Peut-on voir s'assombrir le charmant petit minois sans chercher à le rasséréner ?... Il ne reste bientôt plus que des paroles de miel sur les lèvres de Robert...

Cependant, la leçon, quoiqu'incomplète, paraît avoir porté quelque fruit. Monette semble, les jours suivants, prendre au sérieux son emploi de maîtresse de maison et manifeste des intentions d'organisation d'ordre et d'économie, qui surprennent agréablement le cercle de famille. Jamais on ne vit plus gentille ménagère, la robe retroussée, les manches relevées sur ses jolis bras, engoncée jusqu'au cou dans un vaste tablier et trottant menu à travers l'appartement. Le rangement du trousseau brodé enrubanné, fleurant bon l'iris et la violette, l'agencement des bibelots innombrables qui peuplent le salon et la chambre à coucher, offrent à la jeune femme une récréation, au début.

Mais le gouvernement d'un ménage, si modeste qu'il soit, nécessite des efforts quotidiens et réguliers dont la nature primésautière et frivole de Monette est in-

capable. Ainsi par exemple, n'est-il pas ennuyeux de lutter sans cesse, contre cette poussière qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de chasser une fois pour toutes, et qui s'opiniâtre à revenir ?... Monette se lasse vite de recommencer chaque jour la même chose, et abandonne bientôt les soins qu'elle prétendait exercer à la femme qui vient, le matin, expédier la grosse besogne.

Simone annonce qu'elle se rattrapera sur la cuisine, et elle se plonge dans l'étude ardue d'un gros livre qui contient toute la quintessence de l'art du bien-manger. Mais quelque méchant esprit, logé sans doute dans les fourneaux s'amuse à décourager la bonne volonté de l'apprentie cordon bleu par des mésaventures continuelles. Un jour, c'est un pot contenant des haricots qui pélate au feu, parce qu'on omit d'y mettre de l'eau : une autre fois, le plat où doivent frîre des oeufs suit ce déplorable exemple, et se fend, par le simple raison que Simone négligea de l'oindre de beurre, au réalable. Et les recettes du gros livre sont énoncées en termes si embrouillés qu'en essayant de les suivre à la lettre, l'infortunée Monette n'obtient encore que des mixtures immangeables.

— Il faudrait une bonne ! conclut Monette en secouant la tête d'un air désenchanté. Je ne suis vraiment pas assez forte pour ces travaux-là. Quand nous serons un peu plus riches, nous en aurons une, — une vraie ! n'est-ce pas, Robert ?

— Oui, ma chérie... Mais on est si bien ainsi, sans étrangère entre nous, objecte Robert, tout en absorbant mélancoliquement la charcuterie sempiternelle, à laquelle le condamne l'incapacité de sa cuisinière en chef...

Au fond il se sent coupable d'obliger sa petite fée à ces soins grossiers. Il souff-

fre, d'un vrai remords et d'une humiliation cuisante, en voyant ces doigts menus en contact avec le gaillon des casseroles. De temps en temps, pour distraire sa femme, il l'emmène dîner dans un restaurant ou dans quelque auberge de la banlieue. Et Monette se déride : c'est si amusant de quitter son chez soi, de se croire en voyage !...

Mais l'addition, généralement, ramène chez Robert un essaim de réflexions, et il gémit en se représentant la platitude de leur bourse actuelle, l'exiguïté de leur budget, et en considérant combien est problématique et lointaine une amélioration dans leur position.

Enfin, à la rentrée de Pâques, un heureux concours de hasards assure, au jeune professeur, le cours de littérature dans une des principales institutions de la ville. Et Monette jouit de la profonde satisfaction de voir ouvrir désormais sa porte par une jeune personne, en tablier blanc, qui apprend aux visiteurs si Madame est visible ou non. Mais si le tablier blanc demeure, la figure change fréquemment, — les jeunes personnes en question se fatiguent vite de dresser, chaque soir, leur lit de sangle, dans le carré noir, décoré du nom d'antichambre, où se conservent pieusement les exhalaisons de la cuisine voisine, et d'obéir aux ordres contradictoires d'une maîtresse qui ne "s'entend à rien". Dans les bureaux de placement, après deux ou trois essais, la maison Luty ne tarde pas à être réputée pour une boîte, et toutes les variétés de servantes inacceptables défilent chez Monette, suscitant des orages domestiques qui énervent Robert.

Sans qu'il s'en rende bien compte, sa vive flambée de bonheur s'obscurcit déjà, dans ces tracasseries mesquines. Luty est obsédé par l'idée fixe de gagner de l'ar-

gent, beaucoup d'argent, pour rendre l'existence plus douce à sa chère Simone. Il craint tant de lui voir perdre un peu de la fraîcheur de sa grâce, de la fleur de son sourire, dans le nostalgique ennui ! Il quête les leçons et les répétitions, mais si son gain s'accroît, son temps, en revanche est bientôt accaparé complètement. Il en passe la majeure partie au dehors, privé de plus en plus de la chère présence.

Et Monette s'ennuie, s'ennuie à périr pendant ces longues heures de solitude. Elle n'a jamais appris à supporter l'isolement et la vie sédentaire et retirée, à laquelle l'oblige son grand deuil, lui pèse fort. Elle aime le dehors, les visites, les flâneries sur les promenades ou dans les magasins : une journée passée sans concert, sans réunion amusante, sans entreprise joyeuse, lui paraît une journée inutilement vécue.

Dans cette mortelle langueur, la jeune femme se rejette vers Mme Favral, dont une similitude de goûts la rapproche malgré la différence des âges... Berthe, près de Monette, laisse éclater librement la frivolité de sa nature, tempérée d'ordinaire par l'influence de Michelle. Mme Favral compatit du fond du coeur aux soucis de sa petite amie, aux prises avec la marâtre réalité, et, de toute sa bonté délicate, elle essaie de mitiger les sévérités du sort. Excursions en voiture, lunch chez le pâtissier, petits cadeaux présentés avec mille détours ingénieux. Monette accepte tout sans sourciller, depuis les glaces à la fraise jusqu'aux ombrelles et aux breloques d'or. Et Robert, gêné par les générosités multiples de Mme Favral, finit par exprimer ses scrupules.

— Laisse donc ! fait Simone, haussant les épaules. Mme Favral est trop contente que je lui donne mon temps. (Le temps

de Monette, quelle précieuse valeur!) Je l'amuse davantage que sa fille, va !.. Tu sais qu'elle devient assommante comme la pluie, Michelle ! continue la jeune dame, cédant à la poussée d'une jalousie indéfinissable qui, depuis quelque temps, la porte à dénigrer son amie. Tout à fait une vieille fille! Elle ne joue plus que du classique, ne lit que des bouquins sérieux, passe son temps à coudre et à tricoter des choses horribles, pour le dispensaire, et ne consent guère à sortir qu'avec notre oncle, pour faire des lieues dans la campagne, ou entrer dans des galetas... Je ne m'étonnerais pas qu'elle se fit bonne soeur !

— Ah ? dit seulement Robert, le front obscurci et la voix sèche. Et après un temps, il ajoute : — Rien d'étonnant à cela, en effet ! Michelle est capable de tous les dévouements.

Déçue par l'insuccès de ses petites méchancetés, Monette hausse de nouveau les épaules, pince les lèvres et continue de profiter des libéralités de Mme Favral. Mais un coup de foudre la prive soudain de sa tutélaire protectrice. Un rhumatisme malencontreux terrasse Berthe et l'oblige à s'aliter. La jeune Mme Luty voit là une perfidie de la destinée, à son adresse, et lève, plus que jamais, les bras au ciel avec des bâillements désespérés.— Dans le premier éclat de son émotion, elle s'était juré de consacrer tout son loisir à Mme Favral, mais les gémissements de la pauvre malade, sous les étreintes de la douleur, l'impressionnent trop péniblement, et elle fuit bientôt le chevet du lit de souffrances. A quoi recourir désormais ? Les collègues de son mari possèdent des femmes tellement pot-au-feu, ou si mal mises !

Si Monette regardait autour d'elle, bien des choses réclament ses soins qui occupe-

raient son temps, et la sauveraient de la torpeur où elle s'enlise. Elle aime mieux rester étendue sur le divan de son salon, dans une nonchalance d'odalisque, les cheveux noués en natte, les pieds dans des mules, la taille à l'aise dans un peignoir vague. Comme beaucoup de coquettes, elle ne prend goût à s'habiller que pour le dehors, et trouve superflu de se mettre en frais de toilette pour son mari seulement. Elle passe ainsi de longues heures, feuilletant des romans, loués au cabinet de lecture voisin, qu'elle fourre sous les coussins du canapé lorsque Robert arrive. Car Monette, très femme, considère comme péché véniel de dissimuler quelque chose à son époux.

La tête pleine de songes malsains, évoqués par les fictions de livres mal choisis, elle rêve, se perd dans ses chimères favorites, arrange l'avenir suivant ses souhaits. Car enfin, ce n'est pas si drôle que ça la vie en ménage, et s'il ne restait la suprême consolation de l'espoir, il y aurait de quoi se décourager! Tant de jours pareils, ternes et vides !

Avec un peu plus de fortune seulement, comme tout serait mieux ! Sans doute plus tard, la situation changera. Simone escompte déjà ce désiré "plus tard", suppose les chances favorables, les successions en expectative. Il y a Mlle Adélaïde, sa tante, dont elle se trouve la seule héritière directe... Le commandant qui doit partager sa fortune entre Robert et Michelle.

— Au fait, Michelle est d'une parenté plus éloignée, et si riche déjà, remarque Monette, envieuse et irritée. Puis encore, le petit patrimoine de Mme Luty, bien maigre assurément, — mais enfin les ruisseaux font les rivières !... Seulement, ces futurs morts, à l'heure actuelle, sont des vivants fort bien portants, — et mani-

festent des tendances à une longévité remarquable, — suivant la malicieuse coutume des gens à héritage.

En attendant, pour supporter le présent ennuyeux, Monette sourit à la perspective des vacances. Elle ne doute pas que Mme Favral ne la fasse inviter aux Bruyères... Quel soulagement de changer de place, de se mêler à l'animation de la plage, de jouir de l'hospitalité large et confortable du chalet ! — Et dans le kaléidoscope de sa mémoire, des souvenirs repassent, pâle-mêle : Noirmoutier... les ânes... le bateau... et ce pauvre Rocquier ! S'est-il marié ? Sera-t-il là cette année ?

Un coup de sonnette interrompt les visions dont elle amuse son spleen. Monette se redresse, jette un coup d'œil sur sa tenue négligée, sur son salon en désordre. Justement, la bonne l'a plantée là, la veille. On sonne une seconde fois, la jeune femme se décide à ouvrir. Michelle entre, l'air abattu.

— Es-tu malade ? demande Mlle Favral, s'étonnant, malgré sa préoccupation, que Monette soit encore en saut-de-lit, à quatre heures de l'après-midi.

— Oui... non... c'est-à-dire... je suis très fatiguée... j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui... fait Monette embarrassée.

Michelle, involontairement, cherche des yeux le grand travail annoncé et remarque seulement, sur un fauteuil, des chemises d'homme que la lingère apporta huit jours auparavant et qui sont restées là, depuis lors, exposées à la poussière, et aux familiarités froissantes de l'angora favori de Simone.

Monette saisit la pensée secrète de son amie et s'irrite :

— Je voudrais bien t'y voir ! fait-elle agressive. Comment te passerais-tu de bonne, toi qui as deux domestiques.

— Remarque que je ne t'ai rien dit ! observe doucement Michelle, qui évite tout sujet de conflit avec Simone.

— Non ! mais je devine que tu rumines une mercuriale, Mlle La Raison ! poursuit la jeune femme, s'emballant tout à fait. Tu ne peux te rendre compte de ce qu'un ménage donne de tracasseries ! Ta correction est choquée... et tu me trouves désordonnée... alors que je succombe à la fatigue... conclut-elle plaintivement..

— Je n'ai pas l'intention que tu me prêtes ! explique Michelle, et je sais que tu aimes trop ton mari pour ne pas le satisfaire de ton mieux en lui donnant tout le bien-être possible !

Monette a toujours pensé, au contraire, que c'est Robert qui doit la combler d'attentions, mais elle se garde d'entamer une controverse à ce sujet.

— Ma mère désirerait te faire ses adieux, reprend son amie. — Nous partons demain soir...

— Pour Pornic ? fait vivement Monette, déjà envolée dans de riants espoirs...

— Pour Dax ! répond Michelle avec tristesse. Le docteur recommande le traitement à ma mère. Mais comment supportera-t-elle ce long voyage ?...

Et toute à ses anxiétés, elle explique le régime spécial que suivent, là-bas, les rhumatisants, les effets salutaires des bains de boue. Mais Monette, interdite devant ses songes écroulés, ne l'écoute guère.

— Alors vous n'irez aux Bruyères qu'ensuite ? demanda-t-elle, au premier joint, entêtée dans son espérance.

— Nous ne retournerons pas à Pornic, cette année, réplique Mlle Favral, rougissant subitement aux souvenirs pénibles réveillés par ce nom. De Dax, nous irons à Lourdes, puis à Biarritz et peut-être à Pau où nous passerons l'hiver.

— A Biarritz ! à Pau ! s'exclame Mo-

nette, la voix aigre. Tu en as de la chance !

— Trouves-tu ! dit Michelle, avec un sourire de triste ironie.

Consternée par la déroute de ses projets, Simone tourmente nerveusement les rubans de sa ceinture et se mord les lèvres pour s'empêcher de pleurer de désappointement. Robert arrive... La vue de Michelle le fait imperceptiblement reculer, et il fait un geste instinctif pour dérober derrière sa serviette, un petit paquet qu'il tient dans sa main. Puis bravement, avec un sourire un peu contraint, il prend son parti.

— J'apporte le dîner ! dit-il avec gaieté. Je suis ce soir, préposé aux provisions.

Michelle, à la forme et à la nature du papier qui enveloppe le susdit paquet, a deviné que le jeune homme s'est arrêté à la charcuterie d'à côté. En même temps lui est entrée douloureusement dans les yeux l'image de celui qu'elle appelait son Robert, autrefois, dans le secret de ses songeries de jeune fille... La cravate de travers, le plastron de la chemise chiffonné, avec des boutonnières éraillées et un col pelucheux, un veston qui commence à rougir aux coutures, un chapeau dont la forme et la couleur laissent à désirer, tout dénonce, dans la mise du professeur, la négligence de sa jeune femme... Sa tenue manque de cette correction soignée qui impose, au premier abord, le respect.

Une sourde angoisse étreint le cœur de Michelle. Est-ce là tout le souci que prend Monette de la dignité de son mari?... Quel attristant retour vers le passé, en voyant ainsi amoindri, exposé à l'ironie publique, celui pour qui elle voulait toutes les joies du foyer, toutes les satisfactions de l'ambition, tout le contentement que donne le travail intelligent, libre et créateur !

Hâtivement, elle prend congé du jeune ménage, poursuivie par les questions affectueuses de Robert sur la maladie de Mme Favral. Et elle emporte avec elle une vision apitoyante qui, bien des fois, viendra la hanter, pendant ses songeries silencieuses, sous le ciel lointain.

Mademoiselle Michelle Favral.
Villa du Gave Pau.

— Votre correspondance, Mademoiselle, annonce la femme de chambre, en pénétrant dans le petit belvédère où la jeune fille s'établit, aux rares instants où elle consent à quitter sa chère malade.

Berthe somnole encore, le commandant, qui a rejoint ses nièces en Béarn, vient de monter vers la ville, chargé de commissions pour le cabinet de lecture et le marchand de musique. Mlle Favral a gagné sa place favorite. De là, elle domine un vaste et splendide paysage. Une large éclaircie, entre les ramures des parcs voisins, lui permet d'apercevoir une grande partie de la vallée, les escarpements boisés qui la limitent et, tout au fond du lointain, étincelantes dans la lumière matinale, les cimes neigeuses des Pyrénées.

Les montagnes exercent une fascination sur Michelle. La contemplation des hauts sommets évoque des idées d'infini et de paix sublime qui élèvent la pensée et reposent le cœur.

Concentrée dans l'accomplissement d'un devoir austère, soutenue par sa fière énergie et par la force de sa foi, Mlle Favral se croit maintenant fermée aux puériles agitations et aux vains désirs. A l'appel de la bonne, elle tend une main indifférente, sans quitter des yeux le magnifi-

que horizon. Cependant, la secousse d'une émotion tout humaine la fait soudain vibrer, lorsqu'elle reconnaît l'écriture de la coquette enveloppe qu'elle vient de saisir. Et ses doigts tremblent en rompant le cachet d'argent.

Rennes, le 15 février 19..

"Je ne veux pas calculer depuis combien de temps je te dois une réponse, ma bonne chère !... Car je serais si épouvantée par l'étendue de mes torts que je n'oserais plus continuer d'écrire ! Assure-moi donc indulgence plénière, ainsi que Mme Favral, pour me donner le courage de poursuivre... Et embrassez tout de suite votre Monette comme gage de pardon..."

"Les jours passent tellement vite ! Je n'ai pas le loisir d'apprendre leur date ! Et cet hiver me semble n'avoir duré que trois semaines, tant il a été rempli. Mon deuil prenant fin, j'ai pu m'acquitter de mes visites, et profiter enfin des invitations qui m'étaient adressées, — très nombreuses, ces derniers mois."

"Vous absentes, j'étais menacée de mourir de solitude et d'ennui. Heureusement la Providence m'a prise en pitié et m'a fait la grâce d'entrer en relations, pendant notre séjour d'une quinzaine à Dinard, avec la plus aimable femme qu'on puisse voir. Mme Franc-Duquet habite justement Rennes sept mois de l'année. Son mari étant marin, elle s'ennuierait beaucoup, mais comme elle est très riche et qu'elle aime le monde, elle trouve mille moyens de se distraire, et de s'entourer d'une société très agréable. Elle fréquente beaucoup d'artistes, étant cousine du célèbre Frédéric Wals, le peintre qui sait donner tant de suavité aux physionomies féminines."

"La soeur de Mme Franc-Duquet, Mme Hamard, est aussi très élégante et très gaie, — on peut dire bon garçon. Son mari, un peu sans façon peut-être, mais excellent, gagne beaucoup d'argent dans le commerce des grains. Il aime à réunir ses amis dans des festins dignes de Gargantua. Nous y dînons, en moyenne, quatre ou cinq fois par mois, et cela nous change agréablement de l'ordinaire de la maison — car les bonnes sont toujours la plaie de notre existence ! Je voudrais bien vivre à l'hôtel, cela aplanirait bien des choses et supprimerait bien des motifs de désunion !

"Enfin, glissons sur ces petites tracasseries ménagères... Quoi qu'il en soit, nous avons passé un hiver tout à fait charmant. Je suis sûre que nous ne sommes pas restés deux soirs, par semaine, en tête-à-tête, tant ont été nombreux les dîners, les sauteries et les soirées de théâtre. Ces dames ont une loge et nous invitent très souvent. Et justement la troupe d'opéra-comique et l'orchestre se trouvent excellents, cette saison, par extraordinaire..."

"A Carnaval, on a dansé chez Mme Hamard ; Mme Franc-Duquet donne plutôt des comédies et des tableaux vivants, très artistiques. La dernière fois, je figurais Titania couronnant de fleurs l'âme Bottom. Yolande Duquet, dans son enthousiasme, a déclaré que l'on représenterait de nouveau cette scène, lorsque son cousin, Frédéric Wals, viendra à Rennes. Elle prétend qu'il y prendrait une idée de tableau pour le salon et qu'il voudra sûrement me portraiturer, à cause de la nuance de mes cheveux et de la ligne de mon profil. Mais son amitié pour moi l'abuse et je n'ose pas espérer une telle aubaine ! Songe donc, ma chère, mon portrait par Frédéric Wals !... le grand

Wals devant qui ont posé la tzarine et Sarah Bernardt ! Quel rêve !”

Michelle tourne les yeux vers les lointaines montagnes, et soupire. Ce papotage étourdi, cette inconscience d'égoïsme, comme c'est bien là toute Monette. Mais de cette lettre si triomphale et si joyeuse, Mlle Favral dégage des choses attristantes ! A côté de Simone, grisée de ses petites victoires, empressée au plaisir et affolée de coquetterie, elle entrevoit Robert, entraîné dans un monde de parvenus et de futiles snobinettes, énérvé par les difficultés domestiques, surmené par les veillées continues et travaillant sans répit, sans relâche, pour faire face à ce surcroît de dépenses...

Navrée de pitié et de chagrin, Michelle tourne le feuillet et poursuit. Simone, au verso, cesse, pour un instant de parler de son cher elle-même, réfléchissant qu'il est temps de songer un peu à Mme Favral.

“Que ta chère petite maman ne me fasse pas querelle et ne m'accuse pas d'oubli ! Ces aimables amies ne sauraient la détrôner de la place qu'elle occupe dans mon coeur. Quelle joie de la revoir bientôt, alerte comme autrefois ! Je ne vous pardonnerai votre longue absence que si tu ramènes Mme Favral complètement guérie !

“Assure à ta charmante et excellente mère que j'ai grand soif de la voir. Ah ! si j'avais des ailes ! Je les ouvrerais bien vite pour vous rejoindre ! Mais vous n'avez guère le loisir de regretter la pauvre Monette dans ces beaux pays aux noms éblouissants : Biarritz ! Pau... Heureuse toi, que je voudrais être à ta place ! D'abord pour avoir le plaisir de soigner ta chère Mme Favral !”

Les lèvres de Michelle se plissent dans un sourire amer. A sa place !... Monette

souhaite être à sa place !... Pauvre papillon, incapable de concevoir les rudes réalités !...

“Ne vous attardez pas trop cependant en Béarn, chères voyageuses. Car le printemps breton amènera une surprise chez nous. Et je serais heureuse que vous fussiez présentes.

“Je vous avoue que j'eusse attendu cette surprise quelques années de plus, avec la plus grande philosophie. Car, si c'est une fille, songez qu'à ce compte, je puis être aïeule à trente-sept ans. Il y a de quoi frémir ! Aussi, dans la crainte de devenir trop tôt une personne obligée à la gravité, je m'amuse présentement de toutes mes forces.”

Michelle, très pâle, laisse tomber le papier sur ses genoux et ferme à demi les yeux. Ses artères battent avec violence et l'assourdissent. Quoi ! c'est avec cette légèreté déplorable que Monette reçoit le don sans prix de la maternité !... Un enfant !... Les bras de la jeune fille s'ouvrent instinctivement comme pour accueillir le doux fardeau. Un regret immense, désespérant, monte du fond de son âme et l'envahit... Et, plus attirant et plus désolant que jamais, passe le mirage du bonheur spolié... Ah ! la vie harmonieuse, toute de tendresse et d'action, gravitant autour du foyer, où se pressent des têtes blondes ou brunes, d'inégale hauteur !...

Elle se lève avec une sensation de froid qui la pénètre tout à coup... Le trot et les grelots d'un cheval retentissent sur la route. Par dessus la grille basse, un regard d'homme et un salut respectueux parviennent à la jeune fille, visible pour le conducteur du “tonneau”, un riche viculteur voisin, propriétaire de la “Villa du Gave.” M. Charles Mauriot, parfaitement distingué et sympathique, vit avec

ses soeurs, et s'occupe d'observations scientifiques, tout en surveillant l'exploitation de ses importantes propriétés. En toute occasion de rencontre, il laisse paraître discrètement l'admiration que lui inspire Mlle Favral. Cette admiration ne demande qu'un encouragement tacite pour se déclarer. Mais Michelle ne veut rien voir. Tout ce qui pouvait fleurir dans son existence a été dévasté. Et son coeur reste à jamais muré sur son douloureux secret d'amour.

Au milieu même de ce remous des chagrins amers et des nouvelles tristesses, le sentiment de sollicitude filiale subsiste chez Mlle Favral et la ramène bientôt vers la chambre de sa mère. Berthe vient de s'éveiller, et tourne vers l'arrivante ses yeux languissants.

— Des lettres, petite mère ! dit Michelle, prenant un ton gai, et embrassant le front que les souffrances récentes viennent de ravager... Il y en a une de Rennes... Cette petite paresseuse de Monette s'est enfin décidée à ouvrir son encrier.

Et conservant cette intonation enjouée, elle relit pour distraire sa malade, l'épître dans laquelle Simone narre victorieusement ses plaisirs et ses succès. Berthe écoute ces phrases joyeuses, sonnantes comme des fanfares de jeunesse, et contemple fixement le beau profil calme de la li-seuse, assise au pied du lit où elle se voit clouée. Et quand Michelle en arrive à ce souhait étonnant ; — Que je voudrais être à ta place !... Mme Favral hoche la tête avec une expression de mélancolie et de doute. Elle a peine à se figurer Monette, cette affamée de plaisir, dans les fonctions de garde-malade que Michelle exerce avec tant de vigilance et d'abnégation. Combien de journées, la jeune fille a-t-elle passées dans cette chambre, sans désirer sortir, me jouissant du beau soleil que par

le rai d'or qui barre le pancher !

Mme Favral peut-elle se rappeler maintenant sans remords, qu'elle désira une Simone pour sa fille ? Son coeur se gonfle d'un soudain désir d'effusion.

— Ma chérie ! murmure-t-elle, en étendant sa main, tordue par le mal invincible.

Michelle baise doucement ces pauvres doigts déformés, et la sereine lumière de son regard baigne la malade d'effluves caressants. Elles restent ainsi, tranquilles, heureuses... Jamais elles ne se sont senties plus proches, plus unies. Du fond de l'épreuve surgit parfois la consolation.

❧

Sur une terrasse de café, devant la gare, un dimanche, en attendant l'heure du train de Paris, Robert, Luty et Marcel Raucourt, causent en fumant dans le débridé qu'amènent une vieille amitié, un bock et un bon cigare... Marcel parle, et Robert écoute, avec une certaine déférence et une involontaire envie, cet ancien condisciple de Normale, rencontré par hasard, la veille. Raucourt est un homme heureux : tout lui réussit. Il fait les étapes doubles, et est aujourd'hui professeur dans un des lycées les plus importants de Paris ; de plus, il est parvenu, avec une promptitude extraordinaire, à se faire connaître et apprécier comme écrivain. et son dernier ouvrage vient d'être couronné par l'Académie. Mais il n'a pas le triomphe insolent et expose avec la plus grande simplicité à son camarade, les causes qui, selon lui, ont favorisé sa réussite... Confidemment penché vers Robert, il lui parle de sa femme, à qui il reporte le plus grand honneur de son succès, et sa voix se voile en prononçant les mots qui montent de son coeur.

— Vois-tu, mon cher, un homme est ce que sa femme le fait... C'est une vérité incontestable... Sans ma chère Marguerite, sans le tact infini avec lequel elle sait me ménager le temps favorable, le calme d'esprit nécessaire au travail, je n'aurais jamais eu l'énergie de poursuivre un ouvrage de longue haleine. Son amabilité et son intelligence nous ont valu les relations les plus utiles et les plus flatteuses... Et si tu savais avec quel intérêt elle s'associe à l'oeuvre entreprise, dont elle suit le développement depuis le premier germe, à laquelle elle apporte sa part de fraîches idées et de fines observations... Je ne rougis pas d'avouer sa collaboration : ce n'est que justice... Et nos esprits, d'ailleurs, sont si bien fondus que nous ne savons plus où commence le "toi", où s'arrête le "moi..." Elle est mon meilleur ami en même temps que ma femme...

Marcel se tait brusquement et se remet à fumer, emporté bien loin par la pensée. Robert reste silencieux, troublé par un malaise indéfinissable.

— Et toi ? demanda tout à coup Raucourt dans un subit réveil, tu étais un gentil poète autrefois... beaucoup plus imaginaire que moi... Le fameux ouvrage sur la poésie bretonne au moyen âge, dont tu parlais sans cesse (car tu es un Breton convaincu), quand verra-t-il le jour ?

— Jamais, sans doute ! articule brièvement Robert en jetant son cigare ; je n'ai pas le temps de travailler...

Marcel n'insiste pas. Psychologue pénétrant, l'impression ressentie la veille, devant l'intérieur où son ami l'a reçu, et la jeune femme papillonnante et étourdie qui s'appelle Mme Robert Luty, lui est soudain revenue.. et il se reproche d'imprudentes confidences qui peuvent être,

pour son vieux camarade, le point de départ d'un pénible rapprochement.

Un silence s'établit encore. Heureusement, le train siffle : voici l'heure du départ, et c'est avec un secret soulagement que les deux amis se séparèrent, ne trouvant plus rien à se dire...

Pendant que Marcel file à toute vapeur vers son heureux home, Robert remonte l'avenue avec lenteur pour rentrer chez lui. Il n'a pas vu Monette depuis le matin, car Marcel l'a emmené déjeuner au restaurant, en garçons.

Il fait un vrai temps de dimanche : une foule bariolée se hâte vers la gare, pressée de quitter la ville, de jouir du plein air par ce beau jour de mai. Des groupes circulent dans la lumière dorée : des familles d'ouvriers, la mère poussant la petite voiture où trône bébé en robe blanche, le panier aux provisions à ses pieds, le père traînant deux ou trois miches accrochés à ses mains : tout ce monde, heureux, épanoui, reviendra ce soir les pieds las, les bras chargés de lilas sauvage et d'aubépine, la tête grisée de grand soleil et de liberté.

Robert, au milieu de ce courant de joie populaire, est triste, infiniment triste, sans pouvoir pénétrer la cause de sa tristesse. Il se sent plus misérable que ces braves gens aux plaisirs simples, à la vie presque toute matérielle.

La rencontre de cet ami de jeunesse, les parfums légers que lui souffle au visage l'air de ce matin de printemps ont réveillé quelque chose d'assoupi en lui : du passé, des visions lui reviennent avec leurs fraîches impressions... Il se retrouve tel qu'il était quelques années auparavant, avec ses ambitions, ses aspirations, ses espérances, ses sentiments d'alors... Il se rappelle les salubres ivresses de l'étude, des soirs passés près de la lampe, les for-

tes jouissances du travail intellectuel, du recueillement de la pensée... Qu'il y a longtemps qu'il n'a goûté ces bonheurs-là. Que voulait-il être ?... Et qu'est-il resté ?... Le vide, le factice de l'existence décousue, frivole, en dehors, qu'il mène depuis son mariage, se découvre soudain à lui...

Certes, il a travaillé pendant ces quatre années, beaucoup, encore, toujours, comme un manoeuvre du professorat vendant son temps, heure par heure, à Mlle Y... ou à M. X..., si bien pris dans l'engrenage qu'il ne lui reste pas un instant qu'il puisse employer à son gré. Et quand il rentre chez lui, l'esprit fourbu, l'imagination terrassée, au lieu de se détendre corps et âme dans le repos du coin du feu, il endosse l'habit noir pour accompagner sa femme dans le monde.

Et peut-il garder au moins l'espoir consolant que ce labeur forcené lui garantira plus d'aisance et plus de loisir dans l'avenir ? Hélas ! non. L'argent se dissipe en fumée et, chaque mois, les dépenses l'emportent sur les recettes... C'est un gaspillage, un gâchage, un coulage que rien n'arrête ! Et qui donc montre tant d'imprévoyance, d'insouciance prodigalité ?

Il est arrivé sur le quai... Il s'accoude sur le parapet de granit et reste là, les yeux fixés, tourmentant nerveusement sa barbe blonde.

— Mon meilleur ami en même temps que ma femme !...

Ces paroles de Raucourt le poursuivent, bourdonnent douloureusement à ses oreilles... Cette similitude de goûts et de pensées est-elle possible ? Cet idéal du bonheur domestique existe donc comme réalité ?... Comme on doit se sentir fort et joyeux, si parfaitement unis !... Et en pensant à Mme Raucourt, pourquoi s'i-

magine-t-il que cet ange du Loyer doit avoir des yeux noirs, doux et calmes, un teint mat, une bouche un peu grande, sévèrement arquée au repos, mais si facilement entr'ouverte par le sourire ?... Est-ce seulement dans ses songes ou dans le passé que lui est apparue une figure semblable ?

— Son meilleur ami ! — Monette est-elle cela pour lui ? — Il la revoit telle qu'elle était au bal, cette dernière semaine, éblouissante dans des flots de gaze blanche lamée d'argent, ses lèvres rouges souriant sur ses dents blanches, ses yeux étincelants de l'animation du plaisir, ses cheveux envolés en mousse d'or, si ravie de se savoir jolie. Certes, elle est exquise à voir et à entendre, mais toute cette grâce séduisante s'éteint vite dans la monotonie de la vie intime.

Il ne faut pas que Monette s'ennuie. C'est un oiseau qui chantera toute la journée sa claire ritournelle, pourvu qu'on lui donne de la joie et du soleil. La maternité même ne l'a pas mûrie, Elle aime sa petite Odette à sa façon, fière de promener un si délicieux enfant au Thabor, dans un fouillis de dentelles et de broderies. Mais, au fond du coeur, elle trouve ses anciennes poupées supérieures à ce bébé vivant ; elles ne criaient que lorsque leur ressort était monté et n'étaient pas astreintes à certaines habitudes inciviles, qui choquent la délicatesse de Monette.

Avec quelle désinvolture gracieuse, elle s'est déchargée des devoirs maternels sur Mme Luty !

— Tenez, grand'mère, Odette veut aller à vous ! C'est vous qu'elle préfère à tout le monde !

Et la vieille dame, qui ne demande qu'à le croire, accepte, les yeux fermés, cette assertion, heureuse de jouir en avare des

caresses et des premiers sourires de la mi-gnonne.

— Non, le temps n'exercera pas sur elle son action salutaire ! Elle est et restera une enfant, absorbante, capricieuse et mobile. Jusqu'au bout de la vie, sous les cheveux blancs et sous les rides, elle gardera la sensiblerie puérile, l'ardeur au plaisir, l'égoïsme inconscient de la première jeunesse. — Comme les enfants encore, elle se laisse vivre, chérir, aduler, et croit que tout cela est dû, sans qu'elle ait rien à rendre en échange... Jamais elle n'essaye de pénétrer ce qui se passe dans le cœur ou dans la tête de son mari, estimant qu'il doit se trouver très heureux de l'aimer, étrangère aux goûts, aux idées, aux projets de Robert, indifférente à tout ce qui n'est pas gain immédiat, pouvant se transformer en amusement ou en babioles.

— Hé ! cher ami, vous regardez passer les poissons ! crie-t-on dans l'oreille de Robert, en même temps qu'on lui assène une tape sur l'épaule.

Luty tressaille, se retourne, se trouve en face de M. Hamard, le mari d'une des meilleures amies de Simone. Cette jeune femme sans enfant, libre de son temps et de son argent, ne ferait pas une promenade, par une emplette, pas une visite, sans emmener la gentille Mme Luty, dont elle a la légèreté d'humeur et les goûts frivoles. Et cette compagnie permanente d'une femme plus riche, plus âgée qu'elle et de plus fort audacieuse, n'a pas été sans exercer une pernicieuse influence sur Monette.

Robert et M. Hamard échangent une poignée de mains ; ce dernier est un gros réjoui, facétieux, habillé de clair de la tête aux pieds. Il fatigue quelque temps Luty de ses plaisanteries de caserne et le

rebat prisonnier par un bouton de sa jaquette...

— Cher ! dit-il enfin, changeant de ton, mais riant toujours, je pars pour Vichy dans une quinzaine... Le foie... la rate, il paraît que ça va mal par là... Ce n'est pas drôle, allez !... Seulement, vous savez, l'argent est le nerf de la guerre... et encore plus des voyages...

— En effet ! approuve Robert ennuyé, essayant de s'esquiver.

— C'est vous dire... que... hum ! hum ! je vous serais reconnaissant... de... hum ! si, sans vous déranger... vous vouliez bien me rembourser avant mon départ... la petite somme... vous savez bien ?

— Quelle petite somme ? interroge Robert, étourdi, une sueur d'anxiété au front.

— Vous vous rappelez ?... les 600 francs prêtés par ma femme à Mme Luty, à l'entrée de l'hiver...

Un nuage passe devant les yeux de Robert : il se raidit et répond froidement :

— En effet ! je me souviens maintenant... Je vous demande pardon de cette négligence... vous aurez cela mardi...

— Hum ! hum ! cher... vous savez... ne vous tourmentez pas ! fait M. Hamard d'un ton léger, mais fort satisfait au fond.

— Mardi ! comptez-y ! réplique brièvement Luty parvenu à dégager son bouton, et prenant congé du fâcheux en mettant prudemment entre eux une distance respectable.

Il s'éloigne à pas rapides, la tête haute, les yeux allumés : une colère intime le soulève. Cette scène humiliante résume si bien ses moroses méditations de tout à l'heure... De nouveau, le pénible parallèle s'établit dans son esprit, et il mâchonne, entre les dents, avec une amère ironie, des lambeaux de confidences de Raucourt.

— L'harmonie dans l'ordre... le calme favorable au travail... Des phrases! Des phrases!... La voilà, la réalité!...

Il tourne le coin de sa rue; le marchand de vins fins et de liqueurs, qui flâne devant sa porte, lève sa calotte brodée en l'apercevant.

— Pardon, excuse, monsieur! fait-il en étendant la main pour inviter Luty à s'arrêter, je suis content de vous voir seul pour vous rappeler la petite note... J'ai une traite, ces jours-ci, et je ne serais pas fâché...

— Mais il doit y avoir peu de chose?

— Oui, monsieur!... mais le petit compte remonte au mois de septembre dernier..., et cet hiver, si vous vous souvenez, je vous ai fourni des rafraîchissements pour trois soirées...

— Vous devez faire erreur! insiste Robert, certain d'avoir recommandé à sa femme de payer cette facture deux mois auparavant.

— Je vous assure que non monsieur Luty. Vous n'avez qu'à consulter le petit compte que j'ai remis à Mme Luty! fait le marchand, toussant derrière sa main pour dissimuler un sourire narquois, que Robert devine et qui lui fait monter le sang au visage...

— Je vous solderai demain moi-même! dit le jeune homme avec hauteur en s'éloignant.

Pas assez vite pour qu'il n'entende la voix aigre de la femme sortir de l'arrière-magasin.

— Dame! il a tort de se fâcher! Si sa femme se mettait moins de velours sur le dos. "elle planterait moins de rosiers" par toute la ville, ça n'en serait que mieux!

Il accélère sa course, sans oser rien voir autour de lui, poursuivi par la crainte d'être arrêté par quelque nouvelle récla-

mation... Oh! l'humiliation de ces dettes criardes que Monette sème si insoucieusement autour d'elle!... Ce n'est pas la première fois qu'il la ressent, mais jamais elle ne lui fut si odieuse!...

Il enfle son couloir, grimpe en courant son escalier... L'appartement est désert; la bonne, sortie en congé de dimanche; Monette et Odette envolées il ne sait où... Sur la table de la chambre à coucher, s'étale une grande feuille de papier sur laquelle Simone a tracé en immenses caractères:

"Je pars au Concours hippique avec Mme Hamard qui est venue me chercher! J'ai envoyé Odette chez ta mère; je vous y rejoindrai pour dîner..."

"Monette."

Les sièges encombrés de vêtements jetés à la volée, les armoires, restées béantes, attestent la toilette faite en hâte; le soleil filtre à travers les persiennes closes, éclairant sommairement la d'bandade de l'appartement, le désordre des meubles ouverts... Robert tombe dans un fauteuil, la colère qu'il ne peut décharger se fond en douleur, et il pleure comme un enfant.

Seul! comme il se sent seul! Et l'avenir sera pis encore, car les années ne feront qu'accentuer la différence de leurs caractères, de leurs habitudes d'esprit, de leur éducation! Les représentations de son mari, les avis discrets de Mme Luty, sont impuissants à la changer!... Jamais elle ne comprendra les devoirs d'une femme, d'une mère! Et à quoi bon la tourmenter, lui en faire reproche! Elle est ainsi faite, et ne peut transformer sa nature...

Mais cet argent qu'il a promis avec

tant d'assurance, il faut se le procurer ! Quelle angoisse enserre son coeur en songeant qu'il doit encore recourir aux maigres économies de sa mère, comme il l'a fait déjà, dans d'autres crises que celle-ci, causées encore par des tiraillements d'argent, des embarras pécuniaires qui résultent de l'incurie de sa femme !... Il sait qu'il peut s'adresser là, en toute sécurité, sans crainte de refus, mais chaque fois, il a emporté, en même temps que l'argent donné par Mme Luty, sans hésitation et sans reproche, la sensation honteuse de commettre une mauvaise action.

Et le faut pourtant... mais ce sera la dernière fois... Il y est résolu... Cette leçon sera profitable et décisive... Monette est une enfant, soit ! Mais les enfants n'agissent pas sans contrôle !... Et désormais, ce sera lui qui régira les dépenses. Relevé par cette décision, il s'achemine vers la maison de sa mère.

— Mme Luty n'est pas chez elle, monsieur Robert ! lui dit une voisine, bonne vieille dont la figure ronde se montre à la fenêtre du rez-de-chaussée, entre une cage à serins et un pot de basilic. Mlle Favral l'a rencontrée, et l'a invitée à passer l'après-midi chez elle, pour que Mlle Odette puisse jouer dans le jardin, et voir les bêtes...

Robert remercie, et prend la direction du boulevard retiré où demeurent Berthe et Michelle, arrivées d'Hyères depuis six semaines seulement.

Involontairement, son pas se ralentit... Le découragement s'est glissé en lui, accablant ses facultés, l'abreuve d'amertume. Il revoit des coins de rue, des vieux pignons décrépits, des murs surmontés de panaches de verdure, qui, par l'affinité secrète des choses et des idées, remuent ses souvenirs. Il y a déjà des années, qu'il parcourait ces quartiers tranquilles,

dans l'exaltation de son amour pour Monette, au temps où il "faisait sa cour."

Folie du coeur, flambée de jeunesse, tendresse emportée de l'âme qui s'en va sans raison vers le premier objet rencontré au tournant du chemin, combien vos effets sont violents, délicieux, mais souvent fugitifs !... Aujourd'hui Monette lui est chère encore, mais il est surtout lié à elle par la chaîne puissante des souvenirs... Et son coeur éprouve comme un vide...

Il était si jeune ! Pourquoi ceux qui l'aimaient se sont-ils laissé fléchir si facilement ?... On eût dû résister plus longtemps, s'efforcer de combattre son penchant... Mais le sentiment de la justice se réveille en lui aussitôt, et il se rend compte qu'aucun raisonnement n'eût pu l'arrêter, ni le vaincre... Hélas ! l'expérience des autres ne nous sert à rien ! C'est à nos propres dépens qu'il nous faut payer chèrement les leçons de la vie.

XII

— Papa ! papa ! erie la voix frêle d'Odette à l'apparition de Robert dans le jardin.

— Courons attraper papa ! propose Michelle qui lui tient la main.

Et Odette, déjà excitée par le jeu que l'arrivée de Luty vient d'interrompre, court tête baissée, levant si haut ses petits petons qu'elle s'embarrasse dans sa longue robe, et trébuche à chaque pas. Elle se jette dans les jambes de son père, suffoque de rire, son adorable petit menton en l'air, son grand chapeau glissé dans le dos.

— Ma mignonne chérie ! murmure passionnément Robert, en l'enlevant dans ses bras.

Il l'embrasse avec des précautions infi-

nies, dans la crainte de meurtrir cette peau tendre et fine, et la tient un instant en l'air, contre son visage, afin de cacher à Michelle, debout devant lui, le brouillard qui voile ses prunelles.

Mais Odette bientôt, gigotte énergiquement. Elle veut être remise à terre, et une fois là, prend, d'une main, sa grande amie, de l'autre, son papa... Dans son bégalement d'oiseau, elle essaie de décrire à Luty les merveilles qu'elle a vues, les pigeons, les lapins blancs, les poules dorées... Elle a tant de hâte de les lui montrer qu'elle ne laisse pas à Robert le temps de dire autre chose qu'un rapide bonjour à Mme Favral, étendue dans son fauteuil sous des châles devant la fenêtre ouverte, au bas de laquelle est assise Mme Luty, sur un siège de jardin. Il peut cependant remarquer la sérénité qui épanouit le visage de sa mère dans ce milieu ami ; — il ne lui a pas vu cette expression de contentement paisible depuis longtemps.

Odette est trop électrisée pour consentir à la sieste elle trouve charmant de se promener dans un jardin où l'on peut cueillir des fleurs sans encombre. Elle offre à Michelle, avec des mines précieuses, convaincue de la beauté de son cadeau, une fleur de pissenlit, poussée sur la pelouse et écrasée entre ses petits doigts. Mais ce qui la ravit surtout, ce sont les lapins et leur voracité fantastique ; elle reste devant eux, comme extasiée, regardant avec intérêt les mandibules infatigables qui rongent si vite une grande feuille de chou.

Puis ce sont des jeux sans fin avec Michelle. Celle-ci imagine, un instant, de rabattre vivement sa manche courte et ample, et cache soudain son bras et sa main,

— Plus de main !

Odette, d'abord interdite, comprend vite le stratagème.

Ses petits yeux pétillent de malice, sa bouche rose s'entr'ouvre... Avec de laborieux efforts, elle attire sa manche ballonnée, et elle aussi, après une persévérante étude, parvient à la glisser sur son bras potelé, jusqu'au bout de ses doigts à fossettes. C'est un triomphe !... tout de suite, il faut aller montrer cela aux mamans, et la friponne ballance sa manche comme si elle était vide, avec des cris dolents qui font rire tout le monde.

— A pus de mainmain !

La bonne après-midi ! Quelle délicieuse halte ! Robert, depuis si longtemps, a été sevré des joies pénétrantes de l'intimité, et c'est dans une maison étrangère qu'il peut les savourer et se détendre en une atmosphère calme !... Il s'étonne de voir Michelle, cette "vieille fille", comme la qualifie Monette, si naturellement, si rélicieusement maternelle ! Du banc où il cause devant la fenêtre de Mme Favral, il la regarde agenouillée sur le sable, jouant avec la mignonne et se prêtant aux mille fantaisies d'Odette. Et avec un soudain battement de cœur, il s'aperçoit que ce visage tranquille et doux, ressemble, trait pour trait, à la figure qu'il a vue flotter dans son rêve, pendant ses songeries au bord de l'eau.

Le commandant arrive.

Les relations de l'oncle et du neveu sont restées froides : quoiqu'il ait promis à Michelle, M. Martens ne peut vaincre son antipathie pour Simone dont la conduite étourdie justifie toutes ses préventions. Mais après l'incertitude du premier moment, les efforts de Michelle et de Berthe, et encore mieux les hardiesses de Mlle Odette, fascinée par le ruban rouge du grand-oncle, arrivent à rompre la glace. Le cercle cordial d'autrefois est refor-

né, et peu à peu, M. Martens, amadoué par la jeune personne qui a escaladé ses genoux pour voir de plus près la rosette, dépouille son air rébarbatif, et parle à son neveu du même ton que jadis.

Mais Mme Luty s'avise de penser qu'il est l'heure de se retirer. Robert se lève en silence, une oppression lui écrase le coeur. Finie, la courte trêve !

— Pourquoi ne dîneriez-vous pas tous ici ce soir ? demande subitement Michel.

Berthe approuve : quelle excellente idée ! Mme Luty résiste faiblement ; ses enfants dînent chez elle chaque dimanche, Monette doit aller les rejoindre en sortant du Concours hippique.

Ce nom jette un peu de malaise ! Ils se suffisaient si bien que l'absence de la jeune femme ne causait pas de vide.

— Qu'à cela ne tienne ! réplique vivement Mlle Favral nous allons l'envoyer prévenir...

Elle sonne, donne ses ordres, n'écoute aucune objection : c'est chose arrêtée. Une heure après, Monette arrive, vêtue de soie mauve, pimpante, froufroulante, adorablement coiffée, un peu grisée par tout l'encens respiré, cet après-midi-là, dans la réunion select où elle a été fort remarquée. Légèrement troublée d'abord, car elle a conscience d'avoir beaucoup négligé Mme Favral depuis que celle-ci est impotente, elle a bientôt repris son aisance, sa verve, sa confiance dans la puissance de son charme insinuant, irrésistible, pense-t-elle. Elle s'attribue l'honneur de l'attitude pacifique du commandant, et serait fort étonnée si elle savait que le vieux grognard, comme elle l'appelle, pense fort peu à elle, entièrement subjugué par sa turbulente voisine.

Odette, que sa mère a exilée loin d'elle, de peur des taches, trône sur la chaise haute, relique de l'enfance de Michelle,

entre Mlle Favral et M. Martens et patauge dans leurs assiettes et dans leurs verres avec un sans-gêne admirable.

Et l'obligation de soustraire couteaux et fourchettes aux entreprises de la jeune demoiselle occupe suffisamment le commandant pour qu'il ne prête qu'une oreille distraite au bavardage irréflecti de Simone.

Robert regarde l'intimité croissante de son oncle et de sa mignonne, la bonté pleine de tact avec laquelle Berthe et Michelle parlent à Monette, l'air heureux de Mme Luty, et le calme rentre dans son âme... La puissante chaleur des affections familiales, le pénètre et le réconforte... Sa confiance renaît, et aussi son courage, sa foi dans l'avenir... Monette est si jeune... C'est là qu'est le mal, mais c'est là aussi l'espoir !... Elle finira par entendre raison... Avec beaucoup de patience et de fermeté, il parviendra à fixer cet esprit léger... Et lui travaillera... il travaillera pour que sa fille soit un jour fière de son père... C'est un devoir d'ailleurs d'exercer ses aptitudes, de développer ses facultés... Il fermera sa maison aux importuns, et ils vivront là, tranquilles, heureux, tous les trois...

— Viens-tu fumer un cigare dans le jardin ? demanda le commandant à son neveu, pendant que les dames passent au salon et installent, sur un large fauteuil, Odette qui est subitement tombée endormie, le nez sur la nappe.

Ils vont et reviennent, côte à côte, dans les étroites allées où s'allonge l'ombre des massifs : la lune apparaît au-dessus des arbres, comme un rond d'argent, les étoiles s'allument par milliers dans le bleu profond du ciel, et le parfum des lilas et des jacinthes flotte dans l'air attiédi.

Et Robert, dans l'émotion intense que lui donne cette réconciliation tacite, cette bonne entente inespérée poussé par l'élan

de sa nature expansive et affectueuse, dans un besoin d'effusion, se confie à ce vieux parent qui fut autrefois pour lui le plus sage des Mentors. Il lui dévoile tout : sa situation embarrassée, les imprudences commises, l'entraînement forcé du tourbillon où ils ont vécu jusqu'ici, Monette et lui, comme deux étourneaux. Il atténue la part de responsabilité de Simone, alléguant sa jeunesse, son inexpérience, pour se charger plutôt lui-même, s'accusant d'imprévoyance, de prodigalité, quand il est surtout coupable de faiblesse, et cela, son oncle le sait bien... Il lui jure que ces fautes sont les dernières ; il apprend au commandant les humiliations subies ce jour-là, qui ont déterminé chez lui une véritable évolution morale. A partir de cet instant, il va réformer radicalement leur genre de vie, un peu trop dissipé, et prendre en main l'administration des finances jusqu'à ce que son petit intendant ait appris à compter...

Le commandant écoute en silence, étouffe le blâme qui lui vient aux lèvres dans sa mésestime pour Monette, se garde de décourager les espérances de Robert qui lui semblent un peu utopiques. Mais la franchise du jeune homme le touche, et son cœur, un peu rude, est d'ailleurs admirablement préparé à l'indulgence par le souvenir d'Odette, qui en est devenue reine et maîtresse, sans coup férir. Robert lui fait pitié. Il tendra la main à son neveu pour le sortir de ce mauvais pas.

— Je ne ferai pas de sermon, mon garçon... Ta situation est assez pénible, déjà, mais tout n'est que demi-mal, si ces désagrémentes te servent de leçon... Viens me trouver demain, avec le total de tes dettes... Nous arrangerons cela pour cette fois... Exécute tes résolutions sans broncher... Tout dépendra de ta fermeté et de ta prudence... Seulement, fait-il en passant la main sur le bras du jeune hom-

me, pour arrêter ses remerciements, ne te fourre plus dans un pareil guépier... Car je n'aurais plus confiance dans tes promesses, et je t'abandonnerais à ton malheureux sort...

Robert en fait le serment avec une chaleureuse conviction. Il a hâte de commencer sur l'heure la tâche projetée, avec l'appréhension de la crise inévitable, de l'explication pénible qui est nécessaire entre sa femme et lui... Il lui tarde d'avoir franchi cette passe douloureuse, d'en avoir fini avec ces désagréables préliminaires, et le soir même, dès qu'ils sont rentrés chez eux, il entame, avec l'ardeur d'un néophyte, la conférence qui doit amener la conversion de Monette aux idées sérieuses.

Il s'installe devant la table, une feuille de papier devant lui, réfléchit un instant. Procédera-t-il par douceur ou frappera-t-il un grand coup ?

Monette, debout devant sa glace, ne se doute guère de l'attaque qui se prépare ; elle promène nonchalamment un peigne d'écaillé dans les ondes soyeuses de ses cheveux, et sourit aux yeux brillants qui étincellent dans son miroir.

— Simone, dit soudain Robert, la voix grave, j'ai rencontré tantôt M. Hamard.

— Eh bien ! répond-elle distraitement dans un bâillement, sans doute, il t'a appris que j'allais à l'Hippique avec sa femme.

— Non ! il était préoccupé d'autres idées... Il m'a demandé de lui rembourser, aussitôt que possible, l'argent que sa femme t'a prêté, paraît-il...

Monette tressaille : elle continue de se peigner, mais sa main tremble, et elle se garde bien de se retourner.

— De plus, continue Luty, du même ton posé, le liquoriste m'a réclamé une facture que je croyais acquittée... J'ai promis de payer tout dans deux jours au plus

tard... et je n'en ai pas le premier sou.

Le peigne s'est échappé des mains de Monette.

— Ne peux-tu les faire patienter jusqu'à la fin du mois ! balbutie-t-elle, jusqu'à l'échéance de ton traitement...

— Et que restera-t-il pour les dépenses courantes, pour le boucher, le boulanger, et une infinité d'autres... sans compter les nombreuses dettes arriérées... ta couturière et ta modiste... et les sommes à mettre de côté pour le loyer et la servante ?

— Mais nous n'avons pas besoin d'acquiescer tout à la fois... essaie-t-elle de répondre. Ils peuvent attendre un peu...

— Attendre quoi ? interrompt Robert un peu ironique... Qu'une étoile tombe du ciel dans la chambre pour en monnayer les morceaux ?... Non, Monette, ce système est déplorable ; c'est la gêne continuelle, les humiliations incessantes... Je suis décidé à ne plus le subir... Voistu, nous avons vécu jusqu'ici comme deux enfants, sans songer au lendemain... Nous avons mené un train au-dessus de notre position. — Nos responsabilités ont grandi avec la naissance d'Odette. Il est temps de réformer notre genre d'existence, et d'établir notre budget de manière, non seulement à faire face aux dépenses, mais encore à réaliser des économies.

— Sur tes appointements ! s'écrie Monette sursautant, osant enfin regarder son mari, dans l'ébahissement que lui cause une assertion aussi extravagante... Économiser sur tes appointements ! Mais, mon pauvre ami, c'est insensé, impossible !...

— Tout est toujours possible ! réplique Luty avec force. Comment font alors les femmes de mes collègues ? Je pourrais t'en citer qui arrivent à faire figure, à posséder un salon et des toilettes présentables, et un intérieur confortable, avec

des ressources beaucoup moindres...

— Comment s'y prennent-elles donc ? dit Monette piquée... Peut-être sont-elles sorcières ? Tu devrais t'enquérir de leur recette...

— C'est bien simple ! riposte Robert, poussé à bout par l'accent persifleur et le mouvement d'épaules méprisant de Simone... C'est bien moins le gain du mari qui cause l'aisance d'un ménage que la savante économie de la femme et son savoir-faire... Je ne connais pas tous leurs secrets, mais je puis affirmer que celles-là ne se commandent pas trois robes nouvelles par saison chez la couturière la plus en renom pour l'habileté de ses confections et la cherté de ses factures ; je puis assurer qu'elles ne portent pas des chapeaux de quatre-vingt francs, qu'elles n'ont pas de compte ouvert chez le pâtisier et ne louent pas des plantes et des fleurs de serre pour leur jour de réception... Ce sont des femmes "pot-au-feu", ce qui ne les empêche pas d'être charmantes ; elles ont une machine à coudre, surveillent elles-mêmes la cuisine et tâchent de procurer du bien-être à leur mari.

Monette est devenue extraordinairement pâle ; ce qui la frappe le plus au vif, c'est l'allusion à ses goûts luxueux ! Cette attaque sacrilège la jette réellement hors d'elle-même.

— C'est trop fort ! s'écrie-t-elle, les yeux agrandis par la colère. Ah ! Robert, cela dépasse les limites. Tu oses me reprocher ma toilette ! Mais je n'ai que le simple nécessaire ! Faut-il donc sortir en jupe de coton et en camisole, comme une bonne ?

— Je n'exige rien de semblable. Il y a un juste milieu en tout ! répond Luty qui s'efforce de reprendre le ton calme qu'il veut donner à la délibération. Du reste, cela se modifiera tout naturellement. Sortant moins, tu auras moins d'occa-

sions de t'habiller, moins d'habitudes dispendieuses.

— Sortir moins ! répète Monette atterrée laissant tomber ses bras d'un air consterné. Prétends-tu donc m'enfermer ! Veux-tu que je meure d'ennui ici, pendant que tu me laisses seule ?...

— Tu sais bien que mon travail exige ces absences !... Mais n'as-tu pas la meilleure des distractions dans ton Odetta ?...

Robert a le tort d'avoir trop raison. Monette, cherchant en vain un argument, s'emporte :

— Ainsi ! s'écrie-t-elle tragiquement, tu as l'intention de me séquestrer, de me réduire à une véritable réclusion, de me priver de tout plaisir ! Est-ce là ce que tu m'avais promis en m'épousant ? Folle que j'ai été de t'écouter et de te croire ! Et de repousser pour toi la fortune et le cœur d'un homme qui eût remué ciel et terre pour me satisfaire ! Ah ! il m'aimait vraiment, celui-là !...

Robert est resté comme pétrifié par cette sortie : il demeure un instant immobile, sans voix, les lèvres blêmes, les yeux terribles...

— Le regrettes-tu ? dit-il enfin rudement, tandis que son cœur bat à grands coups. Qu'à cela ne tienne... Le mariage aujourd'hui n'est plus une chaîne indissoluble... Si tu te trouves malheureuse, reprends ta liberté...

Il chancelle, près de suffoquer en achevant ces mots inouïs... Est-il possible que deux êtres qui se sont tendrement aimés en viennent là... à échanger des paroles plus cruelles que des coups de couteau ?...

Monette épouvantée, comprend qu'elle a été trop loin... Saisie par l'âpreté de la voix de Robert, elle éclate en sanglots sans fin.

— Oh ! Robert ! Robert ! crie-t-elle

avec un vrai désespoir, tu ne m'aimes plus !...

Elle se jette à ses genoux, l'entoure de ses bras, s'humilie dans le repentir et dans la douleur avec des larmes intarissables.

Peut-il tenir rigueur ? N'a-t-elle pas agi avec la cruauté inconsciente, irresponsable des enfants ! Il lui pardonne, pénétré d'une profonde pitié pour eux deux, que la méchanceté de la vie a dressés en face l'un de l'autre, comme deux ennemis... Il lui pardonne... Mais pourra-t-il oublier ?...

XIII

— Est-ce tout ? a demandé Robert, le crayon en l'air, avant de clore la longue liste de dettes mesquines, misérables, qui, accumulées, forment néanmoins un total imposant, et que Monette vaincue, avouée, une à une, au hasard du souvenir, les pleurs aux yeux, le rouge aux joues.

— Est-ce bien tout ? répète Luty, qui a dû se contenir pendant cette confession, pour étouffer les reproches qui lui montent aux lèvres.

Elle baisse davantage la tête en balbutiant :

— C'est bien tout !

A l'énoncé du total, elle tressaille ; jamais elle n'eût supposé que toutes ces dettes pussent donner un si gros chiffre ! Jusqu'ici, avec l'heureux optimisme et l'inéroyable aveuglement des prodigues, elle allait à l'aventure, gaspillant sans compter, acquittant les créanciers les moins endurants, négligeant les autres ou les payant de promesses, s'imaginant de bonne foi que le mois suivant lui fournirait un surcroît de ressources !

— Cherche bien ! reprend Robert en pesant ses mots. Songe que pour cette fois, mon oncle a l'immense bonté de

nous tirer d'embarras, mais pour rien au monde, je ne voudrais récidiver une telle démarche... qui serait inutile d'ailleurs. Il m'en a prévenu... A nous de nous débrouiller désormais comme nous le pourrions !... C'est vraiment bien tout ?

— C'est tout ! murmure-t-elle en sanglotant, les mains sur les yeux, écrasée de honte à l'idée que cette liste, témoignage de son désordre, va passer sous les yeux du commandant...

Il prend pitié de son désarroi, et lui met un baiser sur le front avant de partir, en essayant de la reconforter par quelques encouragements... N'est-ce pas un soulagement pour elle comme pour lui, de liquider enfin cet arriéré, de mettre de l'ordre et de la clarté dans leur vie ?

Elle verra comme ils seront heureux, tous trois, tranquillement, dans une existence plus tranquille, plus fermée, mieux à eux... Et il s'en va, plein de confiance lui-même en l'avenir, la croyant calmée, tandis que la porte à peine refermée, Monette, s'abandonne à un violent désespoir.

... Eh bien ! non ce n'était pas tout ! Au moment décisif, lâche comme toujours devant l'effort, elle n'a pas eu le courage d'une entière franchise... Elle a reculé devant la dure nécessité de s'accuser de la plus stupéfiante, de la plus énorme, de la plus inconcevable des folies ! Point n'était besoin, pourtant, de fouiller bien loin dans sa mémoire pour y retrouver le souvenir de celle-là, car sans cesse il est présent à son esprit, le fatiguant d'une obsession.

Comment avouer, qu'entraînée, un jour, par Mme Hamard, qui désirait une broche, chez une marchande de bijoux d'occasion, elle n'a pu résister à la fascination des pierreries, pauvre alouette prise au miroir ? Cette vieille femme aux yeux de chouette, — peut-être recéleuse, à coup sûr usurière, — avec quel art diabolique,

elle a su exploiter l'attrance que les diamants exerçaient sur Monette ! Elle accrochait les brillants aux oreilles de la jeune femme comme par jeu, s'extasiait sur les feux irisés qui éclairaient si merveilleusement la peau laiteuse, la petite oreille rose, entourée de frisons d'or ! Et ce bracelet ancien, incrusté de turquoises et de perles, comme il soulignait bien l'élégance fine du poignet ! Non, vrai ! Ces bijoux étaient trop bien à cette place, elle n'aurait jamais le cœur de les enlever à la jolie petite dame !... D'ailleurs, elle les abandonnait à un bon marché vraiment dérisoire, en raison de la valeur intrinsèque de ces beaux bijoux... et toutes les facilités de paiement seraient offertes, les échéances échelonnées à longs intervalles...

Mme Luty paierait ainsi sans s'en apercevoir... C'était une occasion unique qu'il ne fallait pas laisser échapper... Et Monette éblouie, flattée, à succombé à la tentation du vieux serpent aux jupes crasseuses... Le cœur battant à la fois d'anxiété et de ravissement, elle a emporté les éarrings comme une proie...

Ils sont là, cachés derrière une pile de linge, au fond d'une armoire que Robert n'ouvre jamais... Elle lui fera cet aveu plus tard, quand ils seront complètement payés... En choisissant un moment favorable... Par exemple, l'époque où elle hêritera de sa tante Adélaïde... Peut-être même pourra-t-elle dire que c'étaient là des bijoux de famille, retrouvés dans la succession... Robert le croira-t-il ? Enfin, elle arrangera une fable plausible... D'ici là, elle doit se contenter de les porter en cachette de son mari, quand elle sort seule avec ses amies... Le soir du Concours Hippique, elle les avait laissés chez Mme Hamard, avant de rejoindre Robert.

Souvent, il lui est arrivé, la clef tournée, les volets clos, d'allumer des bougies

en plein jour, pour le bonheur de se faire belle, de se contempler dans la glace où se reflètent les chatouillements magiques des pierres ; elle reste là, comme perdue en extase, se souriant, s'amusant à voir jaillir des étincelles phosphorescentes au moindre mouvement de sa tête.. Et c'est pour ce plaisir clandestin, troublé par la crainte d'un retour inopiné de son mari, qu'elle sacrifie depuis des mois le bien-être de sa maison, qu'elle amoncelle ses créanciers, qu'elle entasse mensonges sur mensonges !

Comment fera-t-elle, maintenant que Robert, surveillant lui-même l'administration de leur petit budget, est décidé à payer tout au comptant, pour solder la prochaine échéance et celles qui suivront ? Elle sent bien que la vieille orfraie, qui lui inspire d'ailleurs une peur horrible mêlée de répugnance, se montrera aussi inflexible pour le paiement qu'elle fut accommodante et obséquieuse pour décider l'achat... Et sa cervelle d'oiseau, tourmentée par cette idée fixe, cherche jour et nuit, désespérément, jusque dans le sommeil... Parce qu'elle a manqué d'énergie pour être loyale, elle est condamnée à vivre désormais dans des transes humiliantes, affolantes, continuelles, à traîner sans répit son écrasant fardeau ! Elle en vient aux expédients les plus misérables. Elle tombe dans la dépendance de sa servante, en fait sa confidente, l'envoie au Mont-de-pitié, porter en dépôt des pièces de son trousseau, une partie de son argenterie, quelques bijoux de sa mère, et s'abaisse même jusqu'à emprunter à cette fille les derniers gages que vient de lui payer Robert...

Marie-Jeanne qui, l'oreille à la porte, écoutait, avec une profonde jouissance, l'explication orageuse du jeune ménage, le fameux soir de l'Hippique, est maintenant, grâce à la faiblesse de Monette, la

véritable maîtresse de la maison. Elle conduit tout comme il lui plaît, traite Mme Luty d'égal à égal avec une familiarité toute prête à l'arrogance. Robert finit par s'étonner de la patience de sa femme.

— Comment peux-tu tolérer l'insolence de cette fille ? dit-il un jour à Monette.

Celle-ci se lance dans un chaleureux éloge de Marie-Jeanne, lui découvre des qualités, si bien cachées que Luty ne les eût jamais soupçonnées.

— Je la croyais simplement un peu plus sage un peu plus bavarde que ses devancières, dit-il en épluchant des noix fraîches pour Odette...

Monette se récrie ! — Et Marie-Jeanne est surtout si absolument dévouée à la petite ! conclut-elle victorieusement, certaine d'avoir frappé le grand coup décisif.

En effet, Robert n'objecte plus rien...

Il jouit d'ailleurs, en ce moment, du contentement d'esprit qui prédispose à l'indulgence. — Son horizon s'est élargi : à la rentrée, la chaire de rhétorique lui a été donnée ; il peut désormais choisir sa besogne, se ménager du temps, et il emploie ses loisirs à préparer un ouvrage de critique sur quelques auteurs contemporains. D'autre part, une Société artistique, soutenue par l'élite lettrée et mondaine de la ville, a demandé au jeune professeur, dont on apprécie fort la parole claire et élégante, d'ouvrir la série de soirées, organisées cet hiver-là, dans un but de bienfaisance, par une conférence sur un sujet breton, et Robert est fort préoccupé par la pensée d'affronter cet auditoire d'élite.

Tant de projets, tant de travaux intéressants l'absorbent, l'enlèvent au-dessus des mesquineries journalières. Monette sort moins, et a restreint ses relations — comme il le désirait. — Rien d'éton-

nant à ce que, mal faite à ce nouveau genre de vie elle se montre parfois boudeuse, cassante, un peu revêche. — Il feint de ne pas voir les airs de victime qu'elle prend souvent. — Ces enfantillages passeront. — Il veut croire que tout va bien.

Monette ne rit plus, ne chante plus ; ses joues pâlissent, ses yeux se creusent. Une seule idée l'occupe ; l'amgoisse de la prochaine échéance, et les moyens d'y faire face. Une seule espérance la relève ; la ferme persuasion qu'une brusque pirouette de la fortune va transformer sa vie, y jeter des flots d'or, la sortir de l'obscurité où elle s'étirole. Plus que jamais, elle suppute mentalement les héritages qui doivent lui échoir, et se sent très capable de danser d'un pas léger, chaussée des souliers des morts qu'elle attend. Elle rêve tout haut au bienheureux temps où elle rentrera en possession de la succession de M. Martens et de la tante Adélaïde : à son sens, tous deux sont des avares, des gens routiniers, menant petite vie, possédant plus qu'ils ne le paraissent, et l'on découvrira des piles d'écus dans des cachettes à leur décès. Elle éblouit Marie-Jeanne, sa confidente en titre, par le tableau fastueux de son opulence future, si bien que la bonne ne se fait point scrupule d'encherir le beurre de trois sous par livre sur le carnet de comptes où elle devance résolument l'application de la réforme de l'orthographe.

— "Un poulaît" 4 fr. 50. (Il ne m'en coûte que trois, mais puisque Madame sera millionnaire !...)

En tournant et en retournant, au long des journées, ses pensées sur le même pivot, Monette conçut l'inspiration d'un rapprochement avec sa tante ; Odette fournirait un excellent trait d'union, et le cœur pétrifié de la vieille fille serait

certainement touché par les grâces de la mignonne.

— Dans l'intérêt de notre fille, explique-t-elle à Robert, ne serait-il pas convenable de la présenter à sa grand'tante ?

Elle appuya cette proposition d'arguments si raisonnables, que Robert, agréablement étonné de l'entendre s'exprimer avec tant de bon sens, se rangea à son avis.

Monette et Odette débarquèrent donc à Dol, un beau matin d'octobre. On désigna à la jeune femme une vieille et disgracieuse maison, grise et lézardée, aux étages surplombant le rez-de-chaussée, comme étant l'habitation de Mlle Lysard, et Simone eut un frisson en pénétrant dans l'humide demeure où elle avait failli être emprisonnée, telle qu'une brillante princesse, captive d'une méchante fée.

...Faut-il avouer qu'elle ne pleura point de noire douleur, en trouvant sa tante dans le même état de vétusté que la maison ? N'est-ce pas la meilleure surprise qui peut être réservée à un futur légataire ?... Mlle Adélaïde était absolument délabrée, étonnamment décatie. Elle s'était déboîté une hanche, en tombant sur le verglas, à la sortie de la messe, un matin de l'hiver dernier ; de plus, ses yeux étaient aveuglés par la cataracte, et elle refusait de se laisser opérer. Elle ne quittait plus son grand fauteuil à oreilles, placé près de la fenêtre de son jardin. Néanmoins, son esprit avait gardé toute sa lucidité, toute sa vigueur, et un mince sourire distendit un peu ses lèvres quand sa nièce se nomma, et lui demanda d'oublier les petits nuages qui s'étaient malencontreusement élevés entre elles, jadis.

Monette mit dans sa voix, unique moyen de séduction qui pût désormais émouvoir l'infirme, ses notes les plus câlines, les plus harmonieuses. Mlle Adélaïde sou-

riaient toujours, et se contentait d'incliner la tête placidement, de temps à autre. Simone enhardie par cet accueil, lui posa Odette sur les genoux. Quel dommage que sa tante ne pût voir comme sa fille était jolie, avec sa petite figure, toute rose, au fond de sa grande capote blanche ! L'aveugle fit courir ses doigts osseux sur les traits mignons de la petite qui, interdite par cette grande figure muette, avait trop peur pour oser pleurer. Elle palpa les cheveux légers, les étoffes moelleuses, les dentelles, et demanda si Odette ressemblait à sa mère...

— Oui, répondit Monette, elle a les yeux de son père, mais elle a ma bouche et mes cheveux...

Mlle Adélaïde sourit encore et tournant son nez pointu du côté de Simone, elle lui dit de sa voix — toujours aigre, mais pacifique maintenant, — en ouvrant les narines pour mieux humer :

— Comme tu sens bon ! J'ai cru que c'était mon pot d'oeillets qu'on avait changé de place !

Elle attira la jeune femme par un pan de sa robe et les longs doigts maigres se promènèrent sur toute la personne de Monette, effleurant le visage, la coiffure, maniant la dentelle, les broderies de jais du collet de velours, froissant la soie de la jupe et l'indéfinissable sourire entr'ouvrit de nouveau les lèvres sèches...

— Tu as toujours bon goût !... Ton mari gagne donc bien de l'argent ?

— Hélas ! non, malheureusement, tante soupira douloureusement Monette. Mais sa position nous oblige à un certain décorum. C'est la misère dorée, la plus pénible de toute !

Et, toute pleine de son sujet, elle parla d'abondance, fit une peinture apitoyante de la situation, de leurs continuels tiraillements d'argent... Mlle Adélaïde souriait toujours et hochait la tête pour mon-

trer qu'elle suivait le discours. Monette, encouragée, entra dans de plus grandes confidences, se plaignit un peu de Robert, osa même risquer une demande d'emprunt. Mais la vieille fille s'affaissa au fond de son fauteuil, comme exténuée, les yeux clos, la voix toute petite... Impossible d'obliger en ce moment ses chers enfants ! Sa maladie occasionnait tant de frais !

Monette n'insista pas : il ne fallait rien compromettre en forçant l'avarice de Mlle Adélaïde dans ses derniers retranchements... Elle en serait quitte pour attendre, — pas longtemps selon toute probabilité. Elle observait en même temps, avec satisfaction, que la simplicité de vie de sa tante n'excluait pas le confortable. Un bon feu brûlait dans la cheminée ; une servante, d'aspect florissant, mijotait sans discontinuer des potages légers des bouillies exquises, des laits-de-poule délicats, pour soutenir la débilité de la vieille fille. L'appartement était garni de ces beaux meubles bretons, hors de prix aujourd'hui ; des vieilles faïences chargeaient le vaisselier et la jeune femme calcula que ces hors-d'oeuvre de la succession représentaient, par eux-mêmes, une valeur respectable. Ces remarques justifiaient ses prévisions.

Certainement, Mlle Lysard dissimulait son état réel de fortune. Aussi, Monette quitta-t-elle Dol, ravie au fond de l'âme, enchantée de sa diplomatie, sûre de la victoire à brève échéance.

Ce dernier pronostic se justifia : Mlle Adélaïde passa de vie à trépas six semaines après... léguant comme souvenir à sa nièce une vieille horloge à musique, presque aphone, qui avait amusé Odette ! Tout le reste de son patrimoine, argent, meubles et immeubles, avait été placé en viager, afin d'augmenter ses revenus un

peu courts et se rendre la vieillesse plus douce.

— Je ne porterai pas son deuil ! préférera rageusement Monette en piétinant sa robe noire.

XIV

Le comité des Amis de la Bretagne vient enfin de fixer une date pour l'inauguration des soirées auxquelles la conférence de Robert Luty doit servir de prélude. Et Monette éclate en récriminations, et fulmine contre sa malchance, les mains crispées dans ses épais cheveux dorés. L'anniversaire de mariage de Mme Franc-Duquet, sa grande amie, tombe malencontreusement ce même jour, Mme Franc-Duquet jouissant de la rare présence de son époux, en congé pour six semaines, a décidé de commémorer le souvenir de leur union par une réception brillante.

Tout coïncide pour accabler de regrets l'infortunée Mme Luty. En effet, dans la huitaine précédant la fête, une nouvelle sensationnelle se propage : Frédéric Wals, l'illustre peintre, appelé en Bretagne par le prince de Méhon, et cédant aux invitations dont sa parente ne cesse de le harceler, annonce qu'il s'arrêtera vingt-quatre heures à Rennes chez ses cousins, afin de compléter la réunion de famille. Mme Franc-Duquet, glorieuse et follement jubilante, multiplie les invitations, amplifie ses préparatifs, combine des arrangements ingénieux et grandioses pour rehausser l'éclat de la fête, et étourdit Monette de ses instances impérieuses.

— Allons, petite belle, voilà l'occasion de réincarner la délicieuse Titania qui hante mes rêves !... Vous charmerez Wals, je vous le prédis !... Je parie tout ce qu'il vous plaira !...

— Avec cette figure-là ! fait plaintivement Simone, en montrant ses traits fati-

gués. Une grippe violente vient, en effet, de la retenir quinze jours à la chambre.

— Bah ! qu'est-ce que cela !... Encore un peu de repos, quelques sorties, et cette jolie petite frimousse reprendra sa fraîcheur... Donc j'inscris Titania au programme... Attendez... Quelque chose qui serait très bien aussi... Hébé, la déesse de la jeunesse, versant du nectar ou de l'ambrosie (Je ne sais plus lequel des deux était liquidé !) au Maître des Dieux, monsieur Jupiter... J'ai vu chez Carin, le sculpteur, une amphore qui ferait à merveille dans le tableau... Et vous seriez mignonne à croquer avec des sandales, une tunique et des bandelettes grecques.

Les cils de Monette battent comme des ailes d'oiseau : ses marines frémissent d'émoi :

— Je me demanderais pas mieux, balbutie-t-elle, hésitante... Mais... Mais ce soir-là, malheureusement, Robert fait une conférence pour les Amis de Bretagne, et alors...

— Eh bien ? repart tranquillement Mme Franc-Duquet, ce cher Luty ne peut-il conférer sans vous ?... A-t-il besoin de vos services comme souffleur ?

— Non, mais il serait peut-être convenable...

— Peuh !... ma chère, vous n'allez pas, j'imagine, vous priver d'un bal en l'honneur de ces Bretons bretonnants qui ne vous en sauront aucun gré !... D'ailleurs, cette conférence inaugure une série, n'est-ce pas ? Vous retrouverez plus tard le plaisir d'entendre votre mari... Nous nous rendrons tous en bloc là-bas, la prochaine fois qu'il y discourra... Et nous formerons une claque puissante et enthousiaste... Dites-le à Luty pour qu'il nous pardonne de lui enlever un peu de son public... et sa jolie femme... Il reviendra vous rejoindre chez nous... Adieu Titania la blonde... J'ai mille affaires...

Le programme sera un petit chef-d'oeuvre... Hubert nous a poché une aquarelle exquise... Au revoir ! au revoir !

Et l'évaporée se sauve, agitée par les mille riens dont s'amuse son oisiveté, tandis que Simone reste en proie aux perplexités les plus violentes.

Sans doute, il lui plairait assez de participer au succès de son mari, et d'attirer l'attention du public comme femme de l'orateur... Mais, d'un autre côté, la danse, les tableaux vivants, que de séductions suggestives auxquelles se joint l'espoir de tenter le pinceau magique de Frédéric Walls, — ce capricieux qui refuse parfois de travailler pour les grands de la terre afin de suivre l'impulsion de sa fantaisie. Monette, en une vision d'apothéose, aperçoit sa propre image, idéalisée dans un portrait qui en immortaliserait la grâce... Et toute velléité de raison s'anéantit, dans une flambée de vanité.

Un instant cependant, redoutant le mécontentement de son mari, elle oscille encore, cherchant à concilier les deux circonstances... Mais elle doit en reconnaître l'impossibilité... La conférence prolongée par des récitatifs et des intermèdes musicaux, ne se terminera vraisemblablement pas avant onze heures. Et comme Monette n'y peut assister en robe de bal, il lui faudra revenir à la maison pour changer de toilette. Non, c'est impossible... Matériellement impossible... Et puisqu'il est nécessaire de choisir, les incertitudes de la jeune femme se résolvent vite. Entre deux plaisirs, sacrifions le moindre. La satisfaction que lui vaudraient les applaudissements décernés à Robert, peut-elle se comparer à l'ivresse de se faire jolie, de briller, de recevoir des adulations et des hommages ?

Son parti ainsi arrêté au fond d'elle-même. Monette tremble cependant d'une anxiété involontaire, lorsqu'elle expose à

son mari, d'un air ingénu, les difficultés de la situation.

— Mme Franc-Duquet me veut rien rien entendre... Elle s'est toujours montré si gentille, si obligeante pour moi, que vraiment... Je ne sais comment faire... Juges-tu indispensable, mon ami, que je t'accompagne là-bas ?

Robert lui jette un rapide et pénétrant regard, puis baisse les yeux. Son visage reste impassible ; il ne laisse rien soupçonner de son intime froissement, car il est blessé au coeur par l'indifférence que sa femme témoigne, en toute occasion, à ce qui l'intéresse, lui !... Mais il ne lui reproche rien... A quoi bon ? Ne faut-il pas qu'il s'habitue à cet isolement moral, le pire des abandons ?

Calme, il explique ses objections, d'ordre tout positif.

— Cela serait-il convenable, un mois après le décès de sa tante ?

— Ne nous a-t-elle pas prouvé que nous ne lui étions rien !

— Ton rhume est à peine fini ; tu as encore la fièvre.

— Je serai tout à fait guérie... répond-elle avec impatience... Ce sont toutes tes raisons qui me donnent la fièvre... Et, ajoute-t-elle, les lèvres frémissantes, les yeux humides comme un enfant qui convoite un jouet, c'est mon premier bal de l'hiver...

— Mais il sera imprudent de mettre une robe décolletée. Puis, je ne serai pas libre de bonne heure.

— Les Hamard me conduiront... Je n'ai que la rue à traverser pour être chez eux... Tu viendras me rejoindre quand tu le pourras.

Ses réponses sont brèves, promptes, acerbes... Il comprend qu'elle a la tête montée, qu'ils sont tout près d'une de ces scènes tragi-comiques, coutumières aux femmes nerveuses et aux ménages mal

assortis. Et il a horreur de ces drames à domicile...

— Ecoute-moi, Monette, lui dit-il d'un ton conciliant, ne crois pas que je veuille te priver d'une distraction... Mais Odette, qu'en feras-tu ? Ma mère est atteinte elle-même de la grippe, et nous ne pouvons lui donner la fillette, comme nous le faisons habituellement quand nous sortons le soir.

— Marie-Jeanne ne suffit-elle pas à veiller Odette ? réplique Monette avec humeur. A quoi sert d'avoir une bonne alors ?

— Une bonne (et surtout telle que celle-ci), ne peut avoir la vigilance d'une mère, répond Luty avec fermeté. Je n'aurais aucune sécurité d'esprit en laissant Odette à la garde de cette fille. Je suis presque certain qu'elle se grise. L'anti-chambre où elle couche conserve une vague odeur de rhum...

Mais Simone a de bonnes raisons pour fermer les yeux sur les faiblesses de Marie-Jeanne qu'elle tremble toujours de mécontenter. Elle la défend donc énergiquement, mais son plaidoyer chaleureux n'arrive pas à convaincre Luty, opiniâtre dans sa méfiance. De guerre lasse, Monette propose un moyen terme. La mère Pierrette, une vieille femme digne de confiance, employée fréquemment par la mère du professeur, consentirait sans doute à veiller près d'Odette, cette nuit-là. Robert accède à la convention.

Mais la journée de Pierrette se trouvant retenue celle-ci ne pourra venir qu'ensuite, vers huit heures et demie du soir.

— Il sera encore temps pour toi de rejoindre les Hamard, observe Robert. Je te recommande instamment, toutefois de ne pas partir avant l'arrivée de Pierrette. En aucun cas, n'abandonne Odette à Marie-Jeanne.

...Une journée de novembre est vite

passée, mais que les heures du soir paraissent longues, depuis l'instant où l'on allume les lampes ! Le dîner à peu près silencieux s'est achevé ; Robert vient de sortir, élégant dans son habit noir, emportant sa serviette bourrée de livres et de notes ; Monette, allongée dans un fauteuil, fait tourner ses bagues, l'œil sur la pendule dont l'aiguille semble immobile. Odette jase, toute seule, et passe des images en revue, à plat ventre sur le parquet.

— Huit heures ? pense Mme Luty, énermée par l'ennui de l'attente... Huit heures seulement ! Que faire pour passer le temps.

Quelle meilleure distraction peut-elle trouver que de commencer ses préparatifs pour le bal ! Artistement, d'un adroit coup de main, elle arrange ses cheveux bouffants, qui n'ont jamais besoin de l'aide profane du coiffeur, et y place un diadème de violettes de Parme naturelles. Puis elle chausse les bas de soie, les souliers de satin ; elle attache les jupons brodés, la jupe de gaze, et Marie-Jeanne lace étroitement le corsage de taffetas, recouvert d'une nuageuse envolée rose.

— Oh ! maman ! belle maman Monette ! crie Odette éblouie.

Elle tend ses petits bras, elle veut saisir à pleines mains la jolie "lolobe" qui l'enthousiasme, mais d'un recul rapide, Simone se dégage, avec la terreur d'être chiffonnée.

— Elle est insupportable ! Il faut qu'elle touche à tout ! Couchez-là ! dit-elle à Marie-Jeanne.

Odette, entraînée par la main rude de la petite bonne, jette des clameurs déchirantes, qui n'ont d'autre effet que d'accélérer le déshabillage et le coucher, deux opérations qu'elle redoute et que Marie-Jeanne exécute avec plus de dextérité que de sollicitude.

— Je ne veux pas me "poucher"! sanglote la petite avec frénésie. Je veux maman ! Maman !

Mais maman, debout devant la glace, reste sourde à ces appels désespérés, sérieusement occupée à épingler des bouquets de violettes dans les plis vaporeux de la gaze rose.

Cette tâche délicate accomplie, non sans maintes retouches, elle examine avec satisfaction la diaphane et claire image encadrée dans le miroir.

Elle soupire : elle considère avec dédain les modestes perles que lui offrit Robert comme bijoux de mariage. Quel dommage de ne pouvoir rehausser sa gracieuse toilette par l'éclatante parure qui la compléterait si bien !... Si elle l'essayait !... Pour voir l'effet seulement ! Elle l'ôterait ensuite...

Avec des mains pieuses, comme si elle maniait un reliquaire sacré, elle entr'ouvre l'écrin où ses diamants reposent, étincelants comme deux escarboucles, sur leur lit de velours bleu ! Elle les suspend à ses oreilles, se contemple, fascinée !... Dieu puissant ! quel supplice de Tantale !... Ces gouttes de lumière cristalline illumineraient si royalement la beauté blonde de Titania !... Et il faut renoncer au bonheur de se montrer dans cette gloire.

— Sainte Vierge ! que Madame est donc belle, avec ses boucles d'oreille ! s'exclame à demi-voix Marie-Jeanne extasiée au seuil de la chambre. Comment ! vous voulez les ôter ! C'est moi qui les garderais à votre place... Si quelqu'un vous questionne on répond qu'elles sont fausses, ou qu'on vous les a prêtées, voilà tout !

Au fait, pourquoi pas ? Monette, comme les êtres faibles, cède facilement aux influences vulgaires. Ses mains, déjà por-

tées à ses oreilles pour en détacher les diamants, retombent. La jeune femme accepte la suggestion du grossier mensonge et complète sa parure, en attachant le bracelet sur le fin gant de Suède, enroulé jusqu'à l'épaule.

L'horloge de l'église voisine sonnait neuf heures... Quoi, déjà... Et la mère Pierrette ne paraît pas !... Et il lui faut attendre la venue de cette stupide vieille, par ordre de son mari ! Mon Dieu ! que Robert est ridicule avec ses exigences ! La jeune femme énervée, va, vient, piétine sur le tapis, s'irrite, puis entrebâille la fenêtre du salon, et avec l'air froid, entre une frêle ritournelle de valse, très lointaine. Le bal commence déjà... On s'amuse là-bas, pendant qu'elle s'ennuie ici... Et Monette trépignant d'impatience, revient vers la chambre, où tout est devenu calme.

La tiédeur des draps a eu raison des révoltes d'Odette : après de longs gémissements, l'enfant vient de s'endormir, malgré elle, deux larmes figées au bord des cils. Marie-Jeanne, un tricot à la main, sommeille près de la couchette.

Un coup de sonnette tire tout-à-coup la servante de sa torpeur. La mère Pierrette, enfin !... Monette, ranimée, saisit son éventail pendant que la bonne court ouvrir. De courts pourparlers s'échangent à la porte ; puis Marie-Jeanne se retourne vers sa maîtresse et lui fait part de la communication : Pierrette prise d'une violente crise d'asthme, a été obligée de se coucher en rentrant chez elle.

C'en est trop ! Mme Luty se sent vaciller ; puis elle reste comme pétrifiée, ouvrant des yeux désespérés dans le vide... Que faire ?...

Soudain, elle tressaille et tend l'oreille vers la rue. Un roulement de voiture retentit sur le pavé et s'interrompt bientôt.

— Le landau qui va chercher M. et Mme Hamard, bégaie-t-elle, éperdue, des sanglots dans la gorge.

— Eh bien ! vous voilà toute prête, justement ! Vous ne les ferez pas attendre ! réplique tranquillement Marie-Jeanne en revenant s'asseoir.

— Mais... Mais... J'avais promis d'attendre Pierrette... Et elle ne vient pas... balbutie Simone en se tordant les mains d'angoisse. Alors je ne sais plus... Je ne sais pas...

Elle est prête d'éclater en larmes. La servante hausse les épaules.

— Ah ! Madame, que vous êtes tout de même bonne de vous tourmenter comme ça... Que craignez-vous puisque je suis là !... Qu'aurait-elle fait de plus que moi, cette vieille sotte !... C'est encore des idées à Monsieur... Allez, allez, et amusez-vous pour oublier les mauvais moments... Votre fille dormira du même somme encore quand vous rentrerez... Ces moucherons-là, une fois partis, la maison croulerait sans les réveiller... Allez donc ! Vos amis vont partir sans vous.

Monette demeure une seconde incertaine. Odette reste toujours tranquille. Les chevaux piaffent dans la rue et agitent leurs grelots.

Brusquement, la jeune femme se décide. Elle ne risque qu'une remontrance après tout.

— Veillez-la bien ! se contente-t-elle de dire en s'enveloppant de sa mante. Nous rentrerons de bonne heure.

Et, encapuchonnée de dentelles, légère comme un sylphe, un fredon aux lèvres, elle descend l'escalier et se glisse dans la rue.

— Allons ! dit Marie-Jeanne en bâillant, cherchons du renfort pour me tenir éveillée.

Elle ouvre sa malle, en tire une bouteil-

le, la vide soigneusement avec un gourmand claquement de lèvres.

— F-i, fi, n-i, ni, soupire-t-elle avec regret. Allons, houp ! courons remplir la gourde à la fontaine avant que l'enfant se réveille.

Sans même fermer la porte du palier, elle descend quatre à quatre au cabaret de la ruelle voisine, pour y faire remplir sa bouteille d'eau-de-vie.

Mais là, il y a grand bruit, joyeux tapage, toute une bande de pays et payses qui s'offrent mutuellement des tournées de café et des bolées de cidre. Marie-Jeanne est accueillie par des acclamations assourdissantes ; on commande du "flip" en son honneur !

("Flip" — Mélange de cidre chaud et d'eau-de-vie.)

Comment résisterait-elle ? Chacun a son péché mignon : Marie-Jeanne a un faible pour le flip, comme sa maîtresse pour la danse..

Et l'heure s'enfuit, sans qu'elle s'en rende compte.

Dans la chambre, vaguement éclairée par la lueur flottante de la veilleuse, Odette dort toujours, dans l'ombre des rideaux. Sa petite respiration rythme le silence, alternant avec le tic-tac de la pendule. Mais, de temps à autre, un gros soupir soulève sa poitrine ; un tressaillement parcourt le corps mignon, pelotonné sous la couverture, fait sursauter avec un brusque hoquet, la tête blonde, enfouie dans l'oreiller.

Le gros chagrin de la fillette la poursuit, même dans son sommeil. Des cauchemars l'agitent, ses sourcils se froncent : la sueur perle sur son front ; sa bouche s'entr'ouvre pour crier, ses petits poings se serrent. Un sanglot l'a endormie, un sanglot la réveille.

— Maman, maman !

Elle jette de grands cris, se débat contre les visages fantastiques qui l'ont poursuivie en rêve, pleure à chaudes larmes, appelle encore.

Mais personne ne vient la consoler ou la gronder, border la couverture qui s'est écartée. Personne dans la buée lumineuse, projetée en cercle par la lampe. Et au delà, c'est le noir, l'inconnu, l'amas de ténèbres, où ses yeux, gros de sommeil et de pleurs, n'osent fouiller de peur d'y voir grouiller des choses épouvantables, des monstres cornus, peut-être l'ogre qui mange les petits enfants, dont Marie-Jeanne lui parlait encore aujourd'hui.

— Maman ! maman ! papa ! mon papa ! crie-t-elle de toutes ses forces.

Puis le son de sa propre voix l'effraye : elle n'ose plus rien dire, reste un grand moment immobile, enfoncée sous sa couverture.

Où sont-ils donc tous ? pourquoi ne vient-on pas ? Ils savent bien qu'Odette a peur du noir, toute seule, après les mauvais rêves !... Si l'ogre allait l'emporter avec son lit !...

Elle veut sortir de là, aller trouver maman qui ne l'entend pas. Avec des efforts inouïs, elle se hisse sur le bord de sa couchette petit à petit, et tout à coup, d'un bloc dégringole sur le parquet, entraînant couverture, oreiller et traversin.

Une bosse au front, elle se relève péniblement, trébuchant dans sa longue chemise de nuit avec laquelle il est si amusant, les bons soirs où papa est là, de faire robe à queue devant la glace !... Elle s'aventure dans le salon, se heurte aux meubles, de plus en plus effrayée par le vide, le silence.

Le bec de gaz allumé en face de la maison, rend la fenêtre claire. Guidée par un confus instinct, Odette va par là... Dehors, c'est moins effrayant : c'est la rue,

les passants, les lumières.

La petite main tâtonnante ouvre la porte-fenêtre que Monette avait entre-bâillée pour entendre la musique du bal, et qu'elle avait ensuite poussée sans la refermer.

Une petite forme blanche s'accroupit dans un coin du balcon, cramponnée aux barreaux, et une voix grêle, secouée de sanglots, crie sans arrêt, dans la nuit glaciale, ce lamentable appel : Maman ! mon papa ! mon pa... apa !...

Derrière elle, le rideau du lit déplacé par sa chute, a volé au-dessus de la lampe...

XV

Les petits yeux du commandant Martens pétillent, sous la broussaille des sourcils épais, comme deux perles noires : il ne perd ni un mot, ni un geste de son neveu, et exulte de joie et d'orgueil devant le succès très flatteur du jeune conférencier.

Près de lui, Michelle, les yeux mi-clos, sent une joie pure inonder son âme à chaque bruit d'applaudissement.

C'est son frère qu'on fête ainsi ! Son frère par l'esprit et par le cœur, sauvé de l'inertie, engagé dans la voie rêvée, où il trouvera les jouissances élevées, complètes du travail, — qui peut tenir lieu de tout autre bonheur !...

— Pourquoi ne parlez-vous pas simplement de l'Ame bretonne ! lui a-t-elle dit, un soir qu'il lui confiait ses perplexités sur le choix d'un sujet, et passait en revue les innombrables héros armoricains.

Et Robert a suivi cette inspiration. L'Ame bretonne ! et tous les écrivains qui l'ont révélée, qui en ont dit la foi, la candeur enfantine, la grandeur stoïque, l'attachement à la sévère partie de grandit, la résignation sans murmure aux du-

retés de la destinée, tel est l'heureux sujet avec lequel le professeur a su captiver l'attention de son auditoire.

Soutenu par la présence des amis qui l'empêchent de ressentir avec autant d'amertume la défection de sa femme, encouragée par l'accueil sympathique du public, Robert s'étonne lui-même de sa verve, de sa facilité d'élocution.

Dès les premiers mots, on a été conquis.

— Empoignant, ma chère ! très original, et quel lecteur !

Luty, en effet, lit merveilleusement, avec une diction impeccable et, servi par une voix chaude et pénétrante, il rend, avec une intense compréhension des moindres nuances, les amples périodes de Chateaubriand, la douceur de Brizeux, le charme de Loti, la rude et simple cadence des chansons si colorées de Yann Nibor ou de Botrel.

L'intérêt des auditeurs se passionne de plus en plus, jusqu'à la vive et brillante péroraison qui clôt dignement la conférence.

Des applaudissements nourris, chaleureux, remercient le jeune orateur du plaisir qu'il a causé. — et le commandant dont l'effervescente émotion ne se contient plus, se lève pour sortir, suivi de Michelle ! Que lui importe le concert qui va suivre ! — Aux yeux ou plutôt aux oreilles de M. Martens, aucune pianiste ne peut valoir sa nièce.

Et il a hâte de féliciter Robert !

Celui-ci les rejoint au vestiaire, après s'être débarrassé, tant bien que mal, des journalistes qui lui réclamaient des notes. Ils ne peuvent échanger que des paroles insignifiantes, se sentant un peu grisés tous trois.

Quand les sensations sont trop fortes, les mots n'ont plus de valeur que par les notes de la voix.

— Montez en voiture avec nous, propose Michelle. Ou faut-il vous conduire ? Chez les Franc-Duquet, ou chez vous ?

— Je préfère passer chez moi afin d'y déposer mon portefeuille et m'assurer que tout va bien ! répond Robert.

Dans le noir, le courage leur est revenu pour causer ; les louanges des siens stimulent le jeune homme ; il leur dit ses projets, un peu de ses ambitions, dans l'effusion qu'amène l'exaltation intime.

Mais ils parviennent vite au tournant de la rue où demeure Robert, et Luty s'étonne de voir des gens stationnant sur les trottoirs, les yeux en l'air, d'autres accoudés à des fenêtres dont le cadre illuminé découpent leurs contours grotesques d'ombres chinoises.

Le fiacre ralentit son allure, ne marche bientôt plus qu'au pas, malgré les jurons répétés du cocher.

Un rassemblement compact barre la chaussée : il en monte un bourdonnement de houle. Que s'est-il donc passé d'extraordinaire ?

— Qu'y a-t-il ? demande Michelle, vaguement inquiète, baissant la glace et interrogeant au hasard dans le groupe voisin.

— Ah ! madame ! fait une grosse mère en caraco, si ce n'est pas une pitié ! Y a-t-il des parents indignes. Laisser à l'abandon un pauvre bébé, qui a mis le feu !

Le feu ! Robert a bondi hors de la voiture, le coeur étreint par une appréhension épouvantable. C'est devant sa maison que cette foule stationne ! Odet ! Mon Dieu ! serait-il possible !

Il grimpe l'escalier, haletant, bousculant tout le monde avec une force irrésistible...

— Laissez-moi passer !... Je suis le père...

Toutes les portes sont béantes chez lui ;

une épaisse fumée remplit le salon, des flaques d'eau clapotent sous le pied, au milieu du tapis souillé, noirci ; dans la chambre, à côté, les pompiers achèvent de noyer les tentures carbonisées.

— Plus rien à craindre, monsieur !... C'est fini ! dit le commissaire. Et dans un style de fait-divers, il explique l'accident, le danger conjuré, grâce à l'intervention énergique de deux courageux citoyens, des voisins, qui, par la fenêtre de la cour, ont aperçu les flammes, et ont pu pénétrer à temps au foyer même de l'incendie, la porte de l'appartement étant restée ouverte.

Robert n'entend rien, l'esprit tendu vers une seule question qu'il peut à peine balbutier :

— L'enfant ?

Et il reste, haletant d'horreur, dans l'attente de la réponse.

— Votre fille est en sûreté chez la voisine, s'empresse de dire le commissaire. Le feu ne l'a pas atteinte. On l'a trouvée sur le balcon, inanimée, transie de froid et de peur...

Et il guide le professeur vers l'appartement d'en face, sur l'autre côté du carré.

Michelle est déjà là, au milieu des femmes apitoyées, le petit corps raidi sur ses genoux, et elle le frictionne vigoureusement pour y ramener la vie, pendant que le commandant, agenouillé près d'elle, branlant d'émotion, soutient de ses deux mains tremblantes, la tête mignonne qu'il contemple fixement, avec désespoir, en murmurant tout bas des paroles confuses.

Robert n'ose dire : Vivra-t-elle ? mais ses yeux affreusement dilatés parlent pour lui... Et personne ne trouve un mot pour le rassurer...

Il reste là, immobile, accablé par son impuissance, sentant son cœur prêt à éclater devant ce groupe de douleur, puis,

tout à coup, avec un grondement, il s'élançe hors de la pièce, hors de la maison.

... Monette danse ! Elle n'entend rien autre chose que la voix entraînante et langoureuse des violons, elle ne voit rien que sa ravissante image, renvoyée par les grandes glaces ! Elle rit, elle s'évente, ses yeux brillent, ses diamants étincellent, ses fleurs meurent en jetant leur parfum léger, elle se sait charmante, un poème vivant ! elle est heureuse ! Frédéric Wals la trouve exquise !

Par quelle fantaisie ridicule Mme Franc-Duquet l'arrête-t-elle, dans le tourbillon vertigineux de la valse, et pourquoi cette figure bouleversée, ces yeux effarés ?

— Chère, venez tout de suite, dit à voix basse la maîtresse de la maison, votre mari vous attend dans l'antichambre !

— Pourquoi n'entre-t-il pas ? Vraiment ! Robert ose-t-il venir me faire une scène jusqu'ici. — Mais c'est la tyrannie la plus grotesque ! Monette fronçe ses fins sourcils, rejette la tête en arrière d'un air de défi, redresse sa petite taille, et part résolument, en serrant son éventail comme une arme.

— Que signifie ? commence-t-elle, le ton haut, le front altier... Mais elle s'arrête, saisie, sans force pour continuer. Elle n'a jamais vu à Robert ce regard dur et terrible, flamboyant dans cette face tragique, et elle recule involontairement de deux pas...

— Tu danses ? lui dit-il d'une voix sifflante qui, peut à peine sortir de sa gorge serrée. Le feu est chez toi. Ta fille se meurt peut-être... Retournes-tu danser ?...

Les genoux de Monette fléchissent, ses yeux s'agrandissent, elle ne trouve pas un mot pour le questionner... Le valet de chambre lui jette sa mante sur les épaules, et elle suit machinalement son mari, avec l'horrible oppression d'un cauchemar écrasant.

Robert marche à grands pas : elle court presque derrière lui. La maison est tout près ; la foule se disperse ; quelques voisins seulement groupés à la porte commentent encore l'événement, interrogent les pompiers qui partent...

— Voilà la mère ! dit une femme à demi-voix.

— Joli retour de bal ! ricane un ouvrier.

Monette baisse la tête ; son cœur saute dans sa poitrine ; il lui semble mourir à chaque pas, ses tempes sont serrées dans un étau de fer... Quelle scène d'épouvante va-t-elle trouver là-haut ! Odette ! Sa jolie, sa petite Odette ! Cela est-il possible ?... Comment se fait-il !.. Marie-Jeanne l'a donc laissée seule !.. Quoi ?... Pour deux heures de bal, des conséquences si atroces !.. Et elle se rappelle ces paroles de Robert :

“Une servante ne peut avoir la vigilance d'une mère...”

Pourquoi la bonne se serait-elle crue obligée à plus de sollicitude que la mère elle-même ?

Sur le seuil de la pièce où entre Robert, elle s'arrête, n'osant aller plus loin, prise d'une peur horrible ! Sa fille ! elle ne voit qu'elle d'abord, ce petit corps blanc et nu... Elle va s'élaner ! mais elle reconnaît Michelle, elle rencontre le regard presque haineux du commandant, et chancelante, elle se cramponne au chambranle de la porte...

Dans un autre coin, le commissaire procède à un sommaire interrogatoire de Marie-Jeanne qui vient de rentrer seulement, ahurie par la surprise, le tumulte et l'alcool... Madame était au bal ; elle est sortie un quart d'heure seulement, le temps de descendre et de remonter ; avec son opiniâtreté de Bretonne, accrue par l'ivresse, elle ne veut pas avouer autre chose...

— Madame pourra vous dire, larmoiante-elle, en apercevant Monette, que j'avais toute sa confiance...

— L'entendez-vous ! s'écrie Robert en saisissant sa femme par le poignet, regardez, admirez le digne objet qui se vante de posséder votre confiance ! Et c'est à cette brute que vous abandonnez votre fille !

Marie-Jeanne, outrée, s'exaspère du silence de sa maîtresse...

— Vrai ! s'écrie-t-elle sur un diapason aigu, rendez donc des services aux bourgeois !... C'est comme ça que vous me défendez, madame, après tout ce que j'ai fait pour vous ! Me rendrez-vous au moins l'argent que je vous ai prêté !...

— Quoi ! fait Robert avec un dégoût indicible en regardant sa femme accablée, vous en êtes là... Emprunter de l'argent à votre servante !... Et c'est pour cela sans doute que vous fermez les yeux sur sa conduite !...

Monette, tête basse, terrifiée, ne répond rien. Elle est au milieu même de l'orage, la foudre va la frapper, elle n'a pas la pensée ou la force de se débattre !

— Moi qui vous cachais avec tant de soin ! poursuit Marie-Jeanne de sa voix avinée, avec de grands gestes dramatiques. En ai-je fait des tours au Mont-de-Pitié ! Monsieur en a-t-il jamais rien su ? Et tout cela pour que vous puissiez conserver vos diamants !,

— Des diamants ! répète sourdement Robert, avec stupeur, et remarquant, pour la première fois, d'un rapide regard, les brillants de Monette, des diamants ! Comment se fait-il !...

Et il fait deux pas vers sa femme, les prunelles allumées d'un éclat terrible. Puis à ce transport de fureur succède un accablement soudain, et il tombe dans un fauteuil, le visage caché dans ses mains, pendant que la servante, triomphante de

l'effet produit, raconte avec force détails l'achat des bijoux, les expédients de Madame pour les paiements, et l'impatience qu'elle avait, ce soir-là, d'aller au bal pour montrer ses belles boucles d'oreille.

Monette, écrasée de honte, se courbe en deux sous les yeux curieux ou accusateurs tournés vers elle... La foudre a jailli ; elle voudrait s'étendre à terre, ne plus rien entendre, reposer sa tête qui éclate sous la compression affreuse des tempes...

— Et c'est pour cela ! s'écrie Robert, suffoquant de douleur, pour exhiber votre parure, que vous l'avez laissée !... Et il désigne, d'un geste navré, la chérie qui gémit faiblement dans les bras de Michelle !

Simone ne voit plus la scène qu'à travers un voile rouge ; tout à coup, comme entourée de vapeurs fantastiques, se dresse tout près d'elle, une grande figure, rigide et menaçante...

— Mauvaise épouse ! mauvaise mère ! gronde une voix sourde et rauque, une voix de prophétie et d'imprécations. Tu as porté malheur à tout ce qui t'approchait... Maudit soit le jour où tu es entrée, malgré moi, dans ma famille, pour nous désoler tous !

Monette porte vivement les mains à sa tête avec un geste de folie, et tombe en arrière, en jetant un cri déchirant...

XIV

La vie d'Odette est en danger : on craint une congestion pulmonaire. Et cette angoisse poignante, entrée dans le cœur de sa mère, la poursuit dans le délire de la fièvre cérébrale, qui s'est déclarée après la violente commotion de l'émouvante nuit.

Il était impossible de soigner deux malades dans l'appartement dévasté par l'in-

cendie. Michelle a spontanément offert l'hospitalité de sa maison tranquille et spacieuse, où Simone et Odette trouveront le calme et le confortable, indispensables à leur état...

Affolé, Robert va du berceau où gémit l'enfant que veille Mlle Favral, avec un zèle infatigable, au lit où se débat la jeune femme, dans les plus violents transports, torturée par des visions terrifiantes qui lui arrachent des cris étranglés, et la font se dresser, dans des sursauts emportés, les bras tendus, les yeux fous, la sueur au front... Et toujours, c'est sa fille qui lui apparaît, dans ces hallucinations sinistres, roulant dans l'abîme, courrant au milieu des flammes, guettée et saisie par la Mort...

Sans arrêt, sa voix chevrotante surnaturelle, remplit le logis de cet appel prolongé et navrant : Odette ! Odette !...

C'est comme une éclosion subite de tous les sentiments maternels, assoupis jusque là dans cette nature tardive. Sa fille est son unique préoccupation ; quelque fois cependant sa voix s'assourdit, elle répète alors, avec un accent de terreur inexprimable, les paroles du commandant, qui se sont enfoncées en traits de feu dans son esprit ! Mauvaise épouse, mauvaise mère !... Elle frissonne, elle cache son visage, puis elle murmure plus bas encore, comme timide : Robert ! Robert ! es-tu là ?..

Il lui répond : elle n'entend pas sa voix ! Elle ne reconnaît aucune des figures anxieuses, penchées sur elle, aucun de ceux qui maintiennent ses mouvements désordonnés, les élans impétueux qui la jettent hors de son lit, quand elle croit distinguer la voix d'Odette ! Aucune parole rassurante ne peut calmer son alarme, arriver à son oreille pour lui dire que sa fille est enfin sauvée ! Et elle reste agitée par des trances affreuses.

Un jour, après une crise d'une violence extrême, elle tombe, si faible qu'il lui semble n'avoir plus de corps. Ses yeux s'ouvrent étonnés, mais clairvoyants, font rapidement le tour de la chambre, effleurent au passage les visages groupés autour de son lit, puis presque aussitôt ses longs cils s'abaissent sur sa joue livide : elle semble tomber dans l'insensibilité.

Ils restent indécis, déconcertés... Les a-t-elle reconnus ? Ils ont bien cru pourtant discerner l'étincelle de la raison réveillée dans son regard.. Et ils épient le visage émacié, enfoui au creux des oreillers blancs ; ils parlent d'Odette, hors maintenant de tout péril, et qui reprend ses forces avec la merveilleuse puissance vitale des enfants... Ils s'imaginent voir les paupières battre légèrement, un nuage rosé monter une seconde au haut des joues ; mais elle demeure engourdie, immobile dans sa rigidité de statue sépulcrale...

Et pourtant, elle a entendu ; un calme délicieux a pénétré dans son âme avec l'assurance du salut de sa chérie... Mais elle n'ose se risquer à demander à la voir. Ne serait-ce pas exorbitant qu'elle eût une telle audace ?... Avec la perception des choses intérieures et la conscience d'elle-même à surgir, en elle, un sentiment de honte qui l'accable... Et elle craint de relever les yeux... Ces figures, qu'elle a vues si souvent, dans l'égarément de la fièvre, grimaçantes de colère et de mépris, la menacer et la maudire elle les a aperçues, tout à l'heure, étrangement attendries de compassion et d'angoisse, dans des attitudes de sollicitude et de vigilance... Mme Luty, Michelle, Robert !...

Serait-il vrai ? Ils lui ont pardonné parce qu'elle était très malade.. Mais maintenant ! Elle a peur... peur de voir ces yeux de pitié se durcir subitement en rencontrant son regard... Et elle voudrait

toujours rester ainsi, dans cette paix et dans cette immobilité échappant aux reproches, n'entendant autour d'elle que ces paroles douces qu'on dit aux malades et aux enfants...

Encore ces mots terribles qui viennent marteler son cerveau fatigué !... Et ils ont entendu cela ! Comment pourra-t-elle jamais recouvrer assez de force d'âme pour les regarder en face ?...

— Mauvaise femme ! mauvaise mère !

Elle n'a pas fait le mal volontairement, pourtant !... Oh ! ces nuages qui s'éclaircissent ! Cette étrange lumière intérieure ! Sa raison redevenant lucide !... Non, elle n'a pas agi méchamment, mais elle a été au-dessous de ses devoirs en voulant se soustraire aux responsabilités réparties à tous, en ne voulant envisager que l'agrément et la joie des choses, sans jamais rien sacrifier d'elle-même. Elle n'a pas su comprendre la vie, le vrai bonheur, le vrai amour !... Papillonne, pauvre papillonne !

... Robert est resté seul dans la chambre, assis dans un fauteuil, au pied du lit. Peu à peu, le calme environnant le gagne ; la fatigue l'écrase. Depuis plusieurs nuits, il n'a pas dormi, tenu en éveil par l'inquiétude et par cette voix de cauchemar qui lui donnait la chair de poule.. Sa tête se renverse sur le dossier, sa respiration se régularise et s'élève : il dort. Alors Monette entr'ouvre les paupières, le regarde et rêve...

Elle revoit le passé... l'ensoleillement de leur amour, ce jeune mari, beau, intelligent, si bon et si épris... Et elle se demande comment elle le paya de sa tendresse ! Ne resta-t-elle pas toujours égoïste, absorbée dans le culte d'elle-même de cette beauté fragile qui vient de sombrer dans la maladie et pour laquelle elle croyait que tout bonheur humain lui était dû !

Près d'elle, Robert n'a pas été heureux !

Et soudain un tressaillement douloureux la parcourt tout entière, à une pensée subite... Mon Dieu ! chacun des actes de sa vie si courte doit-il donc se dresser devant elle à cette heure, attestant son ingratitude inconsciente, sa coupable légèreté ?

Michelle !... Ce nom lui transperce le coeur ! Combien immenses furent ses torts envers celle-là, l'amie presque maternelle de son adolescence et de sa petite jeunesse, qui s'est toujours trouvée près d'elle, à chaque épreuve, comme un génie bienfaisant !... Comment l'a-t-elle récompensée de son dévouement et de sa protection ? En lui volant le coeur de l'homme qui l'aimait, qui lui était destiné !... Car elle doit s'en faire le dur aveu : oui, avec son intuition féminine, pénétrante, elle avait soupçonné le secret de Mlle Favral !... Mais n'éprouva-t-elle pas une perverse vanité, tout au fond d'elle-même, de l'avoir emporté, elle, étrangère, nouvelle venue dans la vie du jeune homme, sur une sainte amitié sanctionnée par tant d'années ?

Et cette trahison, Michelle en témoigna-t-elle jamais du ressentiment ? Ne se montra-t-elle pas quand même bonne, accueillante, généreuse comme par le passé ? N'essaya-t-elle pas d'apaiser tous les siens. Ce fut Monette qui, par caprice, par mauvais vouloir, distendit leurs relations !.. Et Michelle l'écrase vraiment par sa magnanimité, car c'est elle qui a sauvé la chère et fragile petite vie, compromise par la négligence de la mère !

Deux grosses larmes coulent, brûlantes, de ses yeux fermés maintenant. Pour tous, — le vieil homme sévère avait raison, — pour tous, elle s'est montrée néfaste !.. Et tous lui ont rendu le bien pour le mal. Jamais plus, non, jamais, ne lui reviendront le courage et la force de leur parler comme autrefois, de rentrer dans le train ordinaire de la vie ? C'est dur de

vivre !... Et elle éprouve un besoin immense, impérieux, de grand repos !..

Mourir ! c'est peut-être cela... Et cette chose qui lui paraissait de loin si noire, si effrayante, lui semble très douce maintenant qu'elle approche... Elle ressent la volupté sereine du lent anéantissement.. Mourir ! mais c'est là ce qu'il faudrait.. Peut-être lui pardonnerait-on, si elle mourait, tout le mal qu'elle a causé !.. Oh ! s'ils pouvaient conserver d'elle un bon souvenir.. qui reléguât dans l'ombre tous les autres !..

...Robert s'est éveillé dans un soubresaut... Il tourne vers elle ses yeux encore troubles et tressaille, puis reste immobile, le souffle suspendu... Il vient de se heurter au regard de Monette, un regard tel qu'il ne lui en a jamais vu, où se montre l'âme... Elle lève sa petite main pâle, avec un immense effort, et dit tout bas :

— Robert... pardon...

Sa voix a une infinie douceur, une touchante humilité ; le jeune homme suffoqué colle ses lèvres à cette pauvre main transparente, et fond en larmes...

— Robert, tu ne penseras pas à moi avec rancune... Tu te diras : C'était une pauvre enfant... très sotté, très frivole... Mais elle eût vécu autrement... après... s'il lui avait été donné un peu de temps encore...

— Mais Monette... tu es sauvée... et nous oublierons tout cela pour vivre heureux...

Elle tourne la tête de droite à gauche lentement : non, elle ne veut plus de la vie... elle désire mourir ainsi, dans la douceur attendrie du pardon... Puis elle sent que la grande lumière intérieure se voile, que le fil de ses pensées va encore se rompre, qu'elles vont se disperser, emportées dans un vent de folie... Une crise approche, sans doute, la dernière... Il ne faut plus perdre une minute...

— Odette, murmure-t-elle les yeux déjà brouillés... Je voudrais l'embrasser... avant...

Robert s'élançe, appelle... On accourt. Michelle apporte la mignonne, enveloppée de châles, encore pâlotte, mais les yeux rieurs...-

Monette ouvre péniblement ses paupières pesantes, laisse son regard attaché sur sa fille, longuement, avidement, comme si elle voulait emporter d'image chérie par delà la tombe.

De grosses larmes de pitié inondent les joues de Mlle Favral pendant qu'elle soutient Odette, impressionnée par la lividité du visage décharné, dans lequel elle ne retrouve rien de sa jolie maman. Monette, en tâtonnant, cherche la main de son amie, l'attire vers elle et balbutie :

— Embrasse-moi... pardonne...

De toute son âme, Michelle pose ses lèvres sur le front décoloré, dépouillé de sa royale couronne blonde, et toutes les souffrances, toutes les révoltes qui ont souvené déchiré son cœur, en secret, s'apaisent dans ce baiser donné à la mourante. Un sourire très doux éclaire la blanche figure de Simone ; elle élève la main de Michelle jusqu'à la tête bouclée d'Odette, regarde Robert, incliné sur le lit, secoué de sanglots, puis reporte ses prunelles ternies vers son amie et murmure, la voix plus haute, avec l'autorité auguste de la mort :

— Garde-les !... Tout sera bien !...

Elle avance les lèvres vers le crucifix que lui présente Mme Luty, balbutie dans un souffle : Seigneur, pitié !...

Et tous les bruits de la terre s'éteignent pour elle.

EPILOGUE

L'infini du ciel, embrasé par le couchant, se reflète dans l'immensité mouvante de la mer. Des flammes dansent à

la crête des vagues ; les flaques de sable mouillé où Odette patauge, jambes nues et jupes troussées, s'irisent de reflets roses.

Michelle et Mme Luty, de la plage où elles restent assises, contre la dune où flotte un vague parfum d'oeillets sauvages, surveillent les ébats de la fillette. Toutes deux sont vêtues de noir, mais le deuil de la jeune fille surpasse en sévérité celui de la vieille dame.

Michelle, hélas ! est doublement orpheline. Mme Favral et le commandant ne sont plus.

Sa tâche de dévouement est achevée. Et désespérée, Michelle se laisse aller au jour le jour, sans pensée et sans espoir.

Elle vient de passer ce morne été dans ce coin perdu du Morbihan, et comme la santé d'Odette réclamait la vie au plein air, Mlle Favral a offert l'hospitalité à Mme Luty et à sa petite-fille. Mais, dans quelques jours, les vacances toucheront à leur terme : Robert, actuellement chargé d'une mission en Sicile, viendra réclamer sa fille et sa mère et tous partiront pour Paris, car le jeune professeur, après de brillants succès littéraires, a obtenu sa nomination dans un lycée de la capitale. Et Michelle Favral se retrouvera seule.

Est-ce à cela qu'elle songe, maintenant que la causerie intermittente a complètement cessé ? Sa broderie sur les genoux, le regard rêveusement tendu vers l'horizon, la jeune fille froisse machinalement une poignée de sable dans sa main — et, inconsciemment, sa poitrine se gonfle d'un soupir.

Mme Luty, qui l'observe par-dessus ses lunettes, ne peut s'empêcher de gémir tout bas à l'unisson. Les aiguilles à tricot de la bonne dame s'agitent fébrilement, et ses idées se heurtent dans sa tête. A diverses reprises, elle ouvre la bouche avec l'intention de parler de ce qui lui tient au

coeur, mais, tout aussitôt, elle se mord les lèvres et ne dit mot, chagrine et découragée.

Une année et demie s'est écoulée... et personne n'a rappelé ce qui fut le voeu suprême de la petite morte... ce qui serait la dernière joie, attendue en ce monde, par la grand'mère d'Odette.

Depuis deux mois qu'elle habite chez Mlle Favral, la vieille dame n'a pas encore eu le courage d'effleurer ce sujet brûlant. Confusément, avec l'intuition de la vraie tendresse, elle comprend ce qui se passe chez Robert et chez Michelle, retenus l'un, par la conscience amère de ses torts passés, l'autre par sa dignité de femme.

Tous deux restent impénétrables, et, avec la fierté ombrageuse dont ils sont pourvus, ce silence peut s'éterniser toute une existence.

Et comment intervenir?... Un mot maladroit, l'initiative d'un zèle trop ardent, risquerait de les écarter irrémédiablement l'un de l'autre...

Et puis, n'est-ce pas folie d'espérer?... Certes, Michelle possède une nature généreuse, capable de tous les héroïsmes, mais comment trouver l'audace de lui dire : "Acceptez de devenir la femme de celui qui vous causa un cruel mécompte dont s'attrista toute votre jeunesse ! Remplacez près de cette enfant la mère qui fut pour vous une amie si perfide !..." Non ! c'est impossible ! La miséricorde humaine a des bornes... Michelle a pu pardonner, mais non oublier...

Et Mme Luty, navrée, retombe dans la désolation de son impuissance.

"...C'est impossible !..." Voilà ce que conclut mentalement l'homme arrêté sur le chemin surplombant la grève, et qui considère les silhouettes s'enlevant en contours noirs sur le fond empourpré du ciel.

La voix de Mlle Favral s'élève pour ap-

peler Odette. On arrive à la mi-septembre et la brise fraîchit aussitôt que le soleil baisse. Michelle jette un châle sur les épaules mignonnes.

Le regard de Robert s'attendrit d'une émotion pendant que la jeune fille s'acquiesce de ces soins maternels, avec des gestes doux et des mots qui sont des caresses... La vue de l'Océan renouvelle en lui de frais souvenirs d'adolescence et de jeunesse, et il y retrouve sans cesse mêlée l'image de Michelle. Il se rappelle les entretiens fraternels où se fondaient jadis leurs pensées, leurs aspirations, leurs projets...

Avec un intense regret, il évoque le passé irrévocable !... Quelle folie le fit dévier de la voie nettement tracée devant lui, et dont le parcours eût été si facile et si riant avec une telle compagne à ses côtés ?...

Il lui a fallu le brisement des déceptions pour apprécier à sa valeur le trésor, un instant mis à portée de sa main, et dont il se détourna insouciamment.

Et c'est à elle... à elle qu'il irait dire maintenant : "Michelle, ma mère désire une fille suivant son coeur ; Odette vous aime. Vous êtes seule... Une place est vide à notre foyer... occupez-la !..." Non ! Jamais il ne l'oserait...

Cette proposition insensée, la jeune fille ne pourrait l'accepter que dans l'entraînement du seul sentiment qui rend faciles tous les pardons...

Et, malheureusement, — Robert en est convaincu, — Michelle ne l'aima jamais d'amour.

Tenant chacune une menotte de la mignonne, les deux femmes quittent la grève, remontent le sentier déjà assombri.

Michelle, la première, aperçoit Robert. D'une voix un peu assourdie, mais calme, elle avertit Mme Luty :

— Votre fils !...

— Papa ! crie joyeusement Odette, s'élançant comme un petit tourbillon.

— Robert ! Je ne t'attendais que dans trois jours ! s'exclame la vieille dame tout émue.

Et ce sont des baisers, des interjections, des questions qui se croisent, traversées par le rire heureux de la fillette.

Encore une fois, Michelle s'arrête. Mais Robert se dégage, s'avance vers elle, la main tendue :

— Me pardonnez-vous cette surprise de mauvais goût ? demande-t-il d'un accent enjoué, ou détonne une note forcée.

— Pouvez vous dire pareille chose devant le bonheur évident qui vous accreille ! réplique-t-elle de sa voix grave, en désignant Odette.

Puis, de nouveau, elle s'efface pour laisser place aux effusions familiales pendant le reste du chemin. Dès l'arrivée au logis, elle donne des ordres pour l'installation du nouvel hôte ; mais devant la multiplicité des combinaisons, Robert intervient :

— Ne bouleversez pas votre maison tout entière pour un voyageur qui n'a qu'une nuit ou deux à passer sous votre toit... Mère continue-t-il en se tournant vers Mme Luty, serez-vous en mesure de terminer vos apprêts de départ pour après-demain, au plus tard ?...

— Quoi ! sitôt ? s'écrie la vieille dame bouleversée...

Michelle ne dit rien, mais ses yeux se voilent et sa main s'appuie pesamment sur le guéridon devant lequel elle reste debout...

Robert explique les nécessités de l'aménagement, de la prise de possession de sa situation nouvelle... Puis, on s'assied à table ; les récits du touriste et le babil enfantin d'Odette alimentent la conversation, mais — ainsi qu'il arrive fréquemment — les esprits sont préoccupés d'un

sujet tout autre que celui dont traite l'entretien général.

La mélancolie de la séparation prochaine plane sur eux... Le bruissement de la mer toute voisine reporte leur pensée vers ce temps où ils se voyaient réunis, au grand complet, dans le chalet de Gourmalon...

Maintenant, les chaînons du cercle sont rompus la famille dispersée, et Mme Luty, hantée par des réminiscences tristes et l'appréhension de l'avenir, comprime à grand'peine une violente envie de pleurer.

Odette, pour mieux écouter son papa, qui, nerveux, cause avec une surexcitation inusitée, s'est hissée sur les genoux de Michelle. C'est là que le sommeil la terrasse tout à coup.

Comme un oiseau qui s'arrange dans son nid, elle se pelotonne gentiment, renverse sa tête dans le flot d'or de ses cheveux, répandus sur l'épaule de sa grande amie, et s'endort là, paisible, lèvres entrouvertes, paupières closes, sans autre mouvement que le rythme léger de sa respiration.

— Je vais aller préparer le petit lit ! murmure Mme Luty s'esquivant avec une prestesse merveilleuse ?

Mais (est-ce à dessein ?) la bonne dame est loin d'apporter la même célérité à l'affaire qui a motivé son départ de la salle à manger où son fils et Mlle Favral sont restés en tête-à-tête.

Michelle demeure immobile, craignant de troubler le sommeil angélique de l'innocente qui dort dans ses bras.

Une angoisse indéfinissable pénètre tout son être, sous le regard dont elle se sent enveloppée. Robert, lui aussi est étreint par une anxiété violente... Ils touchent à un moment décisif qui jamais ne se représentera.. Il doit, il veut en profiter.

Puis une irritante et douloureuse curio-

sité possède le jeune homme, pendant qu'il contemple ce front intelligent et fier, ces paupières baissées, frangées de cils noirs qui jettent leur ombre sur la joue pâle.

Que se passe-t-il, que s'est-il passé sous cette sérénité imposante ? L'attrait du mystère suscite en lui un passionné désir de savoir... de savoir à tout prix... Il forcera ce coeur fermé à s'ouvrir, sous le choc de la souffrance.

— Je vous demande pardon de vous l'enlever si vite ! dit-il en caressant les cheveux d'Odette... Mais il est urgent vraiment que je rentre au plus tôt.. Seulement, il lui sera dur de s'habituer à de nouveaux visages... Je suis certain qu'elle vous réclamera longtemps...

Les épaules de Michelle fléchissent, mais elle garde encore ce silence qui exaspère Robert.

Désespérément, il se lance sur ce terrain devant lequel il hésite depuis des mois.

— Ma chère Michelle, reprend-il d'un ton grave, vous êtes femme de bon sens et de bon conseil, et il n'est personne dont le jugement m'inspire autant de confiance.. Aussi c'est à vous que je viens m'ouvrir tout d'abord... dans la conjecture délicate qui se présente. Car ma vie va subir une évolution importante.. Sans doute, vous avez déjà deviné ce qui coûte toujours à avouer... Je songe à me remarier.

Les longues paupières ont brusquement palpité ; les lèvres de Michelle se sont serrées avec un léger frémissement, les bras repliés autour du petit corps ont un tremblement aussitôt réprimé.

Mais Odette a remué, et sa gardienne se raidit dans sa pose rigide.

— La chose ne lui est donc pas indifférente ! se dit Robert qui épie avec inquié-

tude ces signes indéniables d'émotion. Il reprend tout haut :

— Me donnerez-vous tort ?...

Elle fait un violent effort pour retrouver la voix et dit brièvement :

— Cela dépend... Est-ce... est-ce votre inclination personnelle.. ou l'intérêt d'Odette qui a guidé votre choix ?...

— L'un et l'autre ! fait-il dans une subite montée d'émotion.

Car il n'en doute pas.. déjà elle a triomphé d'elle-même et s'est dégagée de toute préoccupation égoïste. ,

— Prenez garde alors de vous illusionner ! dit-elle lentement... L'affection ne raisonne pas... et vous ne pouvez trop peser les conséquences d'un acte où l'avenir de votre enfant est en jeu...

C'est à elle que vous devez songer avant toute chose... en étudiant le caractère.. de votre future femme.

Sa voix tombe sur ces mots. Tremblant, il se rapproche.

— Celle vers qui j'ose élever mes vœux est l'ange même du dévouement, poursuit-il avec une ardeur contenue, et je ne puis donner à mon Odette une mère plus tendre et plus vigilante... Mais j'ai peur justement de la grandeur même de sa générosité... Je la sais capable de toutes les abnégations... et je crains de ne la devoir qu'à un élan de sa pitié.. envers la petite orpheline... peut-être aussi envers son ancien camarade, dont, mieux que personne, elle a connu l'erreur et le désenchantement... Et cela ne peut me suffire... Tant d'abnégation m'écraserait.

Elle ferme les yeux... Son souffle s'arrête.

— Et je l'aime reprend Robert, me calculant plus les mots, perdant toute possession de lui-même... Je lui apporte un coeur épuré par l'épreuve, et rempli de l'amour fort et durable qui est le seul vrai... Oh ! Michelle ! si vous saviez de-

puis combien de temps vous dominez mon âme, à mon insu même !

Avidement, il se penche vers elle, la suppliant du regard...

Enfin, les chaudes prunelles veloutées se lèvent vers lui, laissant lire le chaste secret d'une vie douloureuse... Michel-le lui tend la main au-dessus de l'enfant qui sourit à un rêve.

— Acceptez-la sans crainte ! dit-elle simplement. Je vous ai toujours aimé.

— F I N —

AUTRES PAYS, AUTRES MOEURS

En Canada et en France, une demande en mariage faite par la jeune fille au jeune homme serait considérée comme grave infraction aux lois du savoir-vivre. Divers autres pays en jugent tout différemment !

La paysanne d'Andalousie offre à l'élu de son choix un coeur de brebis assaisonné de citron. Si le jeune homme montre la moindre répugnance pour ce mets, il est indigne de devenir le mari.

En Bohême, la jeune fille envoie à celui qu'elle aime une petite pièce d'argent. S'il accepte, le jeune homme doit apporter un cadeau, et les fiançailles sont célébrées.

La Monténégrine place une bougie allumée sur le rebord de sa fenêtre ; à l'aide d'une petite glace qui forme réflecteur, elle dirige la lumière du côté de la maison de celui qu'elle veut épouser. Le jeune homme doit répondre de façon semblable s'il est consentant.

La Mexicaine ramasse un petit caillou et le jette vers l'ami. Si celui-ci s'éloigne, la demande est repoussée, si au contraire il se rapproche de la jeune fille, c'est le signal des fiançailles.

ENTRAINEMENT DES CANONNIERS DE MARINE

A l'île Whale, près de Portsmouth, l'armirauté anglaise entretient une école très importante où les marins anglais sont exercés au tir au canon. A cette institution, l'on emploie plusieurs procédés ingénieux pour apprendre aux hommes à viser le but rapidement et avec précision ; parmi ces procédés se trouve une ingénieuse cible mobile. Deux vaisseaux sont ancrés à une très grande distance l'un de l'autre. Une immense charpente d'acier va de l'un à l'autre de ces bateaux et sur cette charpente, formant route, l'on fait mouvoir plus ou moins rapidement un but mobile. C'est sur ce but mobile que les canonnières s'exercent au tir des gros canons de marine.

— 0 —

EXERCICES CURIEUX DES SOLDATS ALLEMANDS

Longtemps avant la guerre les soldats allemands ont été exercés à toutes les sortes de combats et d'attaques qui se présentent dans la présente guerre. Un de ces exercices militaires consistait à repousser une attaque dans laquelle l'ennemi était censé traverser un canal ou une rivière. A cet effet, des cibles peintes, représentant des têtes de soldats avec leurs coiffures étaient lancées dans le courant d'une rivière où elles flottaient et les soldats allemands s'exerçaient au tir sur ces têtes figurées. Cet exercice est actuellement d'un grand intérêt, car ce genre d'attaques en passant les rivières est très fréquent dans les terres basses de Belgique.

LE TRAVAIL DES PERLES

—: o: —

La taille des diamants est une opération longue et difficile. Les perles fines ne nécessitent pas tant de soins. Une fois détachées de la coquille d'huitre qui leur a donné naissance, on se contente de les percer et elles peuvent aussitôt figurer sur des colliers de grand prix.

Il y a donc, chez les joailliers en perles fines, deux catégories d'ouvriers : les perceurs et les enfileurs. Ces deux opérations sont, au reste, assez délicates. Vous savez



Un perceur de perles.

que la perle est un corps excessivement dur. Vous n'arriveriez pas à l'écraser sous votre pied. Mais, si vous cherchiez à la percer d'un trou, vous risqueriez beaucoup à la faire éclater ou, tout au moins, à la fendre.

Le système employé par les perceurs consiste à tenir la perle dans une pince et à mettre la perle en face d'une petite vrille d'acier que l'on fait tourner rapi-

dement de l'autre main, avec une sorte de petit archet.

La perle percée d'un trou peut alors être montée en bague ou en épingle de cravate, etc.

Comme les perles sont de différentes tailles, une fois qu'elles sont percées il faut les classer par grosseurs. Ce triage s'opère au moyen d'une sorte de passoire dont le fond est criblé de trous de grosseurs variées.

Une fois la "passoire" pleine de perles, il suffit de la secouer pour que chaque perle tombe dans celui des casiers qui correspond à sa dimension.

On emploie du fil de soie pour enfiler les perles. Le travail est relativement aisé lorsqu'il s'agit de perles de fortes dimensions. Il est beaucoup plus délicat avec les petites perles.

Il y a des perles, dont on fait des glands et des pompons, dont l'ouverture dépasse à peine un centième de ligne. Il faut avoir de très bons yeux pour arriver à les enfiler avec rapidité.

Par mesure de sécurité, on fait souvent un noeud après chaque perle, pour que tout le collier ne roule pas à terre au cas où le fil viendrait à se rompre.

— o —

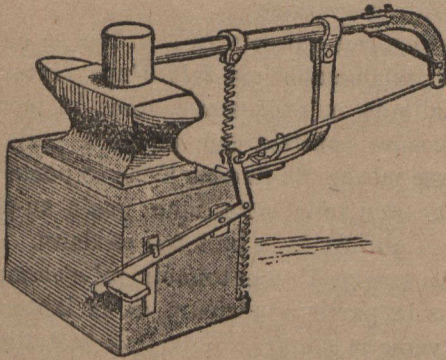
Dans le Somaliland, les enfants sont considérés comme une richesse. Les indigènes peuvent prendre jusqu'à quatre épouses. Certaines familles comptent 45 enfants. Les filles sont échangées contre des chameaux.

UN MARTEAU A PIED POUR ENCLUME

Les forgerons ont souvent besoin d'un assistant pour leurs travaux, car leurs deux mains sont parfois indispensables pour tenir la pièce chauffée sur laquelle il s'agit d'appliquer les coups de marteau.

Mais, dans bien des petites forges, chacun est à son travail et on évite autant que possible d'immobiliser un homme ou un apprenti.

C'est ce qui a donné l'idée à un ingénieux mécanicien de Ludington, aux Etats-Unis, de créer un marteau à pied dont voici la description :



Le marteau, de très forte taille, est muni d'un lourd manche de bois à l'extrémité duquel est fixée par des écrous une tige de fer dans laquelle il s'emboîte et qui se termine en arc de cercle.

Cette tige de fer est reliée par une forte tringle à un levier en forme de la lettre L, dont l'une des extrémités comprend une pédale sur laquelle s'effectuera la pression du pied au moment de la levée du marteau.

Une pièce de fer mobile et qui prend appui sur une charnière fixée au billot de l'enclume, est reliée au manche du marteau, non loin de son extrémité, et forme point d'appui et pivot. Un ressort à boudin, de grande résistance, accroît encore la force du coup appliqué par le marteau sur l'enclume, quand il retombe par son propre poids.

Comme vous pouvez le voir sur notre gravure, le levier en forme de lettre L est adapté par quelques crampons sur un des côtés du billot d'enclume.

Un système de réglage très simple permet de lever plus ou moins, à volonté, le marteau à chaque pression du pied.

ATTENTAT IGNORE

Le jour du couronnement d'Alphonse XIII, il y eut contre le souverain trois attentats. Deux sont connus, mais le troisième, bien que véridique, est resté à peu près ignoré.

Un anarchiste farceur avait trouvé le moyen de faire mettre dans la boîte à cigares du roi un cigare explosible.

Mais, il arriva que le souverain ne fuma pas lui-même ce dangereux cigare qui échut par hasard à un chambellan. Pendant que ce gentilhomme le fumait, un jet de flamme sortit soudain et lui brûla cils, sourcils et même des cheveux.

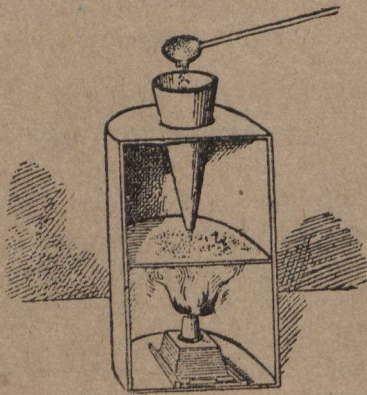
Ce fut une vraie panique à la vue de cette illumination nullement prévue. Le chambellan s'évanouit de frayeur et dut garder le lit pendant plusieurs jours.

COMMENT ON SIMULE UN INCENDIE

Nous sommes au théâtre, derrière le rideau, au milieu des machinistes. Suivons-les des yeux; ils sont gens habiles qui possèdent tous les secrets pour donner au spectateur l'illusion de la réalité.

Ils savent imiter la pluie et nous croyons la voir tomber comme si ses torrents d'eau s'abattaient sur le sol; ils imitent le tonnerre en agitant un morceau de tôle, les éclairs avec les décharge d'une pile.

Au milieu des décors tout faits de toile, de bois et de papier peint, il est plus dé-



L'appareil à incendies.

licat de simuler un grand incendie. "On ne joue pas avec le feu", vous connaissez le proverbe. Et pourtant, dans divers théâtres, on a représenté des incendies immenses avec une vérité surprenante. Encore un truc!

Des feux de bengale, placés çà et là, donnaient à l'ensemble des constructions embrasées cette couleur rougeâtre caractéristique des grandes catastrophes dues

au feu. Puis, au milieu des nuages de fumée apparaissaient des flammes d'une extraordinaire vivacité.

C'est à les produire qu'on éprouva d'abord les plus grandes difficultés.

Un petit instrument fort simple et quelques champignons résolurent le problème. Des champignons? Oui. Quelques-uns de ces cryptogames connus sous les noms vulgaires de "gueules de loup" et de mousse terrestre. On les réduit en poussière imperceptible, de couleur jaunâtre, la "poudre de lycopode". A cette poudre on ajoute un peu de magnésium et de chlorate de potasse.

L'appareil qui servira à brûler ce composé inflammable est fait d'une lanterne métallique et sans verre, dont la partie inférieure contient une lampe à huile à grosse mèche. Sa flamme lèche et porte au rouge une toile métallique posée au-dessus et qui divise la lanterne en deux.

Au moyen d'un entonnoir qui s'engorge dans la partie supérieure de la lanterne, on verse la poudre sur la toile métallique et, du coup, se produit une flamme d'un effet extraordinaire.

— o —

Depuis quelque temps le pain de guerre français, celui qui est distribué aux soldats ne comprend plus exclusivement de farine de blé, il comprend une assez forte proportion de maïs, d'orge et de tapioca. On a appelé ce pain, le pain national, et il est absolument le même dans toute la France.

UN COMBAT DE POISSONS

Vous avez sans doute aperçu, dans les musées, quelques-unes de ces curieuses scies, souvent longues d'une verge et demie qui ont appartenu à des "poissons-scies".

Tout naturaliste vous dira que ces poissons ont la forme allongée des requins, qu'ils atteignent 4 ou 5 verges de long, et que leur museau se termine en une sorte de long bec déprimé en forme de lame d'épée et armé de chaque côté d'une série de grandes épines osseuses, pointues, tranchantes et implantées comme des dents.

Tout naturaliste vous parlera aussi des "espadons" ou "poissons-épées", qui ont assez la forme des thons, et dont la mâchoire se termine par une sorte de broche dont ils se servent comme d'une arme puissante pour transpercer les plus grands animaux marins.

Il n'a pas cependant été donné à beaucoup de sauvants d'observer comment les scies et les espadons combattent. En sorte que, faute de récits circonstanciés, nous sommes assez réduits à croire que les épées et les scies de ces poissons sont des manières d'ornements tout juste faits pour amuser les amateurs de curiosités. Rien ne serait plus faux, comme vous allez le voir, par le récit du capitaine Crow, écrit il y a près d'un demi-siècle.

"Un matin calme d'été, comme notre navire passait en vue des Hébrides, nous eûmes l'occasion d'assister à un combat fort émouvant livré à une baleine par une vingtaine d'espadons et de poissons-scies.

"La baleine était un formidable cétacé

d'une vingtaine de verges. Aussitôt que son dos apparaissait au-dessus de l'eau, les espadons, sautant à plusieurs verges en l'air, s'arrangeaient de manière à retomber, leur pointe en avant, sur la baleine qu'elles perçaient comme d'un poignard, le sang jaillissant à grands flots. Pendant ce temps, les poissons-scies se ruaient sur les côtés du cétacé et décou-



Espadons contre une baleine

paient de longs lambeaux de chair, absolument comme s'ils avaient été armés d'un rasoir.

"La baleine se défendait à coups de queue et quand elle attrapait son adversaire, le rejetait comme une balle. Mais il était trop visible que la lutte était inégale. Au bout d'une heure, la malheureuse baleine avait visiblement perdu ses forces. Nous ne pûmes assister à la fin du combat, mais je ne doute pas que la baleine ait finalement été tuée."

— o —

LA GAZELLE, EMBLEME DES REGIMENTS SUD-AFRICAINS

Chaque colonie anglaise a son emblème. Les contingents de l'Afrique du Sud qui combattent pour la liberté du monde, aux côtés des alliés, ont pris pour emblème la gazelle à bourse (springbok). Le nom que porte ce genre d'antilope lui a été donné par les premiers hollandais qui sont allés s'installer dans l'Afrique du Sud.

La gazelle est un animal de formes légères et gracieuses, avec de hautes pattes fines, de grands yeux et des cornes très pointues. A la différence de beaucoup d'autres espèces d'animaux, la femelle a des cornes aussi bien que le mâle. Sauvage et très peureux, cet animal s'habitue vite à la captivité; il devient alors très familier et vit dans les maisons comme vivent les chiens dans nos pays.

La gazelle à bourse est la variété qui existe dans l'Afrique du Sud où on la rencontre depuis le cap jusqu'au Transvaal; mais c'est surtout dans la colonie allemande que vient de conquérir le général Botha qu'on la trouve fréquemment.

C'est par troupeaux immenses qu'elle émigre, suivant ses besoins, d'une contrée à l'autre, entraînant tous les animaux qui se trouvent sur le passage de la bande, chèvres, brebis et parfois même des lions tout désorientés. C'est leur instinct qui les pousse à ces migrations, et il les conduit toujours vers la région la moins éloignée où la pluie vient de tomber en abondance ce qui fait croître une nouvelle et forte végétation.

Aux Etats-Unis, dans l'Etat du Missouri, nul ne doit, sous peine d'amende, donner de pourboire aux garçons de café et de restaurant.

L'ILE DE L'ALSTER

Une amusante histoire fait en ce moment le tour de l'Allemagne.

Devant se rendre à Hambourg pour quelque cérémonie, le kaiser, toujours désireux de séduire ses moindres sujets, conta à un fonctionnaire de sa cour quel délicieux souvenir il gardait encore d'une certaine île du lac de l'Alster où, dit-il, il avait joué souvent, étant enfant. A cette nouvelle, les pères conscrits du Hambourg se sentirent extrêmement flattés, mais, embarrassés légèrement pour l'excellente raison qu'il n'existe pas une seule île dans l'Alster...

Avertir l'empereur de l'erreur due à sa mauvaise mémoire fut envisagé un instant, mais n'eût-ce pas été commettre un crime de lèse-majesté?...

On rejeta cette solution comme imprudente, et l'on se résolut à créer dans l'Alster une île artificielle. Le jour donc où le kaiser, tout souriant, fit son entrée en la ville libre, le bourgmestre ne manqua point de lui montrer du doigt "l'île où Sa Majesté allait jouer dans sa jeunesse."

—Ach so! s'écria alors l'impérial Kabetin, comme tout cela est encore frais dans ma mémoire!

Une des curiosités du Sud-Africain c'est l'arbre "éternuement". Personne ne peut le couper avec une scie sans éternuer, parce que sa sciure fine est très irritante, même en le rabotant, ceci cause quelquefois l'éternuement. Aucun ver, aucun insecte n'y touche, et il est très amer au goût, et lorsqu'on le met dans l'eau, il plonge.

LES SABOTS DE MANDRIN

On pense généralement que rien n'égale l'audace et les ruses des cambrioleurs et des bandits d'aujourd'hui. Les aventures de Mandrin, voleur de grand chemin et "capitaine général des contrebandiers", qui vivait au dix-septième siècle, sont là pour nous détromper.

En fait, leur héros est devenu un personnage historique.

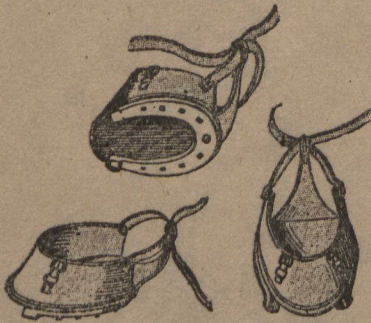
Mandrin ne commandait pas une bande, mais une véritable petite armée. Chacun de ses hommes était armé jusqu'aux dents: un mousquet, deux pistolets d'arçon (suspendus à la selle du cheval), deux

En voici une qui est digne des Indiens Apaches. Le "capitaine" portait toujours dans une sacoche ce qu'il appelait les "souliers" de son cheval. En fait, c'étaient quatre sabots de cuir dont il chaussait sa monture quand il se savait "filé".

Notre gravure vous fera saisir d'un coup d'oeil l'effet qu'il en obtenait. Ces sabots de cuir étaient munis de fers à chevaux retournés. En sorte que l'empreinte qu'ils laissaient sur le sol faisait croire, à ceux qui poursuivaient Mandrin, qu'il avait fui dans telle direction, tandis qu'au contraire, il était allé exactement dans la direction opposée.

On citerait mille exploits de ce genre. Mandrin, qui était le fils d'un petit commerçant du Dauphiné, accumula des millions et ne fut pris qu'illégalement, en territoire étranger, dans la Novalaise, qui appartenait alors au roi de Sardaigne, et où il se croyait en sûreté.

Il fut mis à mort le 26 mai 1765.



La chaussure du cheval de Mandrin

pistolets de poche, un couteau de chasse.

Leur audace n'était pas moins surprenante; un jour, Mandrin et ses brigands entrèrent à Rodez, installèrent en plein marché de la ville les marchandises qu'ils avaient volées et les vendirent à l'encan. La garnison de Rodez, terrorisée par la réputation de bravoure des contrebandiers, n'osa pas les arrêter.

Mandrin employait des ruses sans nombre pour déjouer la police.

VIEILLE COUTUME

A Rome, quand une personne absente et qu'on avait crue morte revenait dans sa patrie, on la recevait en observant certaines cérémonies. Cette personne ne rentrait pas dans sa maison par la porte, mais par le toit, comme pour exprimer que c'était le ciel qui la rendait à sa famille et à ses pénates.

L'AVALANCHE, PROJECTILE DE GUERRE

Notre curieuse illustration vous montre un moyen de défense employé par les Mirdites pour repousser une invasion ennemie.

Les Mirdites forment une des plus grandes tribus de l'Albanie centrale, au sud-ouest de la Turquie d'Europe. Ils habitent une région montagneuse très escarpée où l'on rencontre des gorges et des défilés immenses.

Montagnards à demi civilisés, loyaux dans leurs amitiés mais terribles pour leurs ennemis, ils sont constamment sous les armes et vivent dans une sorte d'état anarchique, toujours guerroyant contre d'autres tribus albanaises. En fait, les Turcs ont depuis longtemps renoncé à exercer sur eux le moindre contrôle et ils ont, pour ainsi dire, formé un état indépendant dans l'Empire ottoman.

Ils sont pourvus de carabines modernes. Mais ils ont surtout recours, pour protéger leurs places fortes, perchées comme des nids d'aigles au haut des pics élevés, à des moyens qui rappellent les procédés guerriers des hommes de la préhistoire. Au-dessus des défilés qui conduisent à Kroia, leur capitale, ils ont entassé des monceaux de pierres énormes, des quartiers de roches, seulement retenus au-dessus de l'abîme par des troncs d'arbres et des cordages, ainsi que notre dessin le fait voir.

Sitôt qu'une bande ennemie tente de franchir le défilé, les cordages sont coupés à coups de haches et l'avalanche de pierres tombe sur les assaillants d'une

hauteur de plus de 400 verges. Pour rendre leur position plus inexpugnable encore, on ne pouvait, il y a une trentaine d'années, accéder dans Kroia par aucune

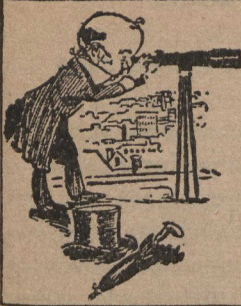


Dans les rochers de l'Albanie.

route ni par aucun sentier. Il fallait se confier à un panier que l'on hissait, de la capitale mirdite, au moyen de cordes.

— o —

Un couple seulement, sur 12,000, célèbre les noces de diamant.



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN MARS

Ce que ces personnes sont

Les personnes qui naissent en ce mois ont beaucoup de talents naturels pour le mécanisme, le théâtre et la littérature.

Elles ont aussi un penchant naturel pour l'art, spécialement l'architecture et le dessin.

Elles ont une facilité de perception extraordinaire et une mémoire ardente pour toutes les branches qui ont trait à l'intelligence.

Elles s'intéressent beaucoup aux matières religieuses et éducationnelles et font tout ce qu'elles peuvent pour ces spécialités.

Elles sont portées à être plutôt agitées et sceptiques, bien qu'elles possèdent une vitalité forte et vigoureuse.

Les hommes et les femmes nés dans ce mois ont un profond et secret amour de la nature, et sont toujours anxieux de donner ce qu'ils possèdent à ceux qui en ont besoin.

Ils sont amoureux par nature et recherchent rarement la déception ou la malhonnêteté.

Ils sont passionnés des belles choses de

la nature et de l'art, et parmi eux nous trouvons d'excellents critiques de l'art, des artistes et des écrivains.

Ils sont beaucoup magnétiques et dans leur grand désir d'aider aux autres, ils se fatiguent trop, bien souvent.

Ces personnes aiment beaucoup la responsabilité, et on peut toujours compter sur elles lorsqu'elles remplissent des places de confiance, comme celles de caissiers, comptables et teneurs de livres.

Elles sont inclinées à être trop modestes et manquent de confiance en elles-mêmes et elle réussissent mieux lorsqu'elles sont associées avec un caractère digne et ferme.

Les femmes nées en ce mois détestent toute chose grossière ou commune, et lorsqu'elles sont mariées et heureuses, elles prennent beaucoup de plaisir à embellir la maison, faisant de cette dernière un petit paradis sur terre.

Les hommes nés dans ce mois sont soigneux et méthodiques dans leurs habitudes, quoiqu'ils soient enclins à être agités et remuants.

Ces personnes sont portées à trop parler de leur propre bonté, et ont l'ennuyeuse habitude de faire trop souvent des questions inutiles.

Elles sont naturellement honnêtes et ont un esprit droit, mais elles doivent bien veiller à ne pas s'associer avec les personnes qui ont des habitudes vulgaires ou grossières.

Ces personnes ont nécessairement besoin de voyager pour vaincre leur turbulence naturelle.

Elles auront une sérieuse maladie avant leur trente-cinquième année, après laquelle elles resteront longtemps dans de plus fermes conditions, et réussiront généralement à amasser une belle part des biens de la terre.

La voie noble du succès pour ces personnes, consiste à savoir d'abord, et à faire ensuite avec l'esprit, l'âme et le corps, ce qui est nécessaire de faire.

Les grands, dans toutes les phases, de l'existence sont ceux qui deviennent maîtres d'eux-mêmes et qui remportent la victoire sur toutes les circonstances adverses.

Elles sont souvent timides et extrêmement sensibles, et devront développer leur propre estime, tout en évitant de se connaître elles-mêmes.

Les femmes nées en ce mois sont susceptibles à des accès de mélancolie et de pleurs, et c'est presque toujours des peines imaginaires qui causent leur découragement.

Elles sont prévenues de ne jamais s'abandonner à ces sortes de découragement, et elles seront étonnées de leur grande réserve de pouvoir: lorsqu'elles auront conquis de telles périodes de dépression une ou deux fois.

NEES EN MARS

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées en ce mois devront, avant tout, apprendre la valeur du silence.

Elles devront passer quelques minutes seules chaque jour, à l'abri de toute importunité, et permettre que rien ne vienne déranger ces moments de silence nécessaires à la vie.

Elles devront apprendre à réaliser que leur agitation et leur anxiété sont presque toujours la cause des peines qui affectent ces singulières mais aimables personnes.

Elles devront apprendre que l'argent, donné trop libéralement, a fait plus de vagabonds que la pauvreté, et que la meilleure chose pour les parents et les amis c'est d'avoir confiance en eux-mêmes.

Elles devront investir des choses solides ou importantes, comme par exemple l'immeuble, la production des moissons, des bestiaux, des chevaux, etc., et ne jamais s'occuper des spéculations dans la bourse, etc., etc.

Elles devront apprendre à avoir confiance en elles-mêmes et y tenir aussi fortement que le lierre, elles devront aussi apprendre à être sobres et fidèles, et faire ce qu'elles entreprennent de faire avec un réel courage et de la volonté.

Elles vivent ordinairement très vieilles et meurent avec beaucoup de richesses.

Les femmes devront aimer la société des hommes, parce que malgré qu'elles ne se sentent pas beaucoup d'attraits pour le mariage, elles feront des femmes idéales et de bonnes ménagères.

Les hommes devront prendre beaucoup de précautions avant de se marier, parce que leur bonté naturelle pourrait les égarer.

Ces personnes devront se marier avec

celles qui sont nées en septembre, octobre ou juillet; mais celles des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque leur nature spirituelle aura vaincu les plus bas instincts.

Les personnes nées en ce mois devront s'habiller avec des teintes légères et pâles, et devront accorder plus d'attention qu'elles ne le font généralement aux détails de leur toilette.

Les femmes devront porter un anneau orné d'une chrysolithe, d'une pierre de lune ou d'une pierre rose, et les hommes devront porter une épingle de cravate ornée d'une de ces pierres.

Ces personnes devront commencer leurs entreprises importantes en mai ou en juin, et préférablement le samedi.

Elles devront toujours avoir devant leurs yeux cette devise "**Vouloir c'est pouvoir.**"

Je peux et je veux faire un succès de ma vie.

Je peux et je veux vaincre mes fautes et grandir en sagesse chaque jour de ma vie.

Je peux et je veux vivre de manière à ce que tous ceux qui m'approchent soient heureux, ou qu'ils soient peinés lorsque je m'éloignerai.

Je peux et je veux faire le bien qui est en moi, à chaque heure du jour.

NEES EN MARS

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées en ce mois ne font pas assez attention à elles-mêmes, à leur santé ou à leurs possessions.

Elles ne sont pas assez prudentes dans le choix de leurs amis, souvent elles perdent de belles positions parce qu'elles ont pour amies des personnes vulgaires.

Elles ne sont pas aussi fortes qu'elles

devraient l'être pour chasser de leurs coeurs la tristesse et l'inquiétude, et celles-ci ne devraient pas réellement les décourager, parce que leurs craintes sont presque toujours sans motif.

Elles ne font pas aussi attention qu'elles devraient à tout ce qui leur appartient et souvent elles égarent ce qui appartient aux autres.

Ces personnes ne font pas assez attention à leur maison et devront cultiver la précision, faisant leur possible pour laisser les choses exactement comme elles les trouvent.

Elles n'ont pas assez d'empire sur elles-mêmes, et c'est ce qui les empêche de réussir; de plus, elles n'atteindront jamais leur plus haut but, avant d'avoir appris que les petits entretiens avec leur conscience sont pour elles d'une grande valeur.

Elles ne feront pas ce qu'elles voudront faire, avant d'avoir oublié les épreuves du passé, elle ne devront pas perdre leur temps à attendre le bonheur futur, mais elles devront faire tout leur possible pour l'instant.

Ces personnes ne sont pas portées à avoir une bonne opinion d'elles-mêmes ou de leurs talents et devront travailler à l'obtenir.

Le monde nous apprécie souvent d'après notre propre valeur, et les personnes qui sont nées en Mars ne devront jamais déprécier leurs talents ou leurs possessions.

NEES EN MARS

Ce que ces personnes ne devront pas faire

Les personnes nées en ce mois ne devront pas se reposer sur la logique ou sur la raison, mais sur leur ardente intuition, parce que l'intuition est un de leurs plus

grands talents et elle les détournera rarement du droit chemin.

Elles ne devront pas être irréfléchies dans leur discours, mais devront écouter attentivement, et ne pas faire de questions inutiles à moins qu'elles désirent réellement savoir.

Ces personnes ne devront pas permettre que le découragement ou la critique contre elle-mêmes prennent racine en elles parce que ces choses conduisent souvent à une sérieuse maladie.

Elles ne devront pas faire de projets avant d'y avoir mûrement réfléchi, mais elles devront plutôt chercher à perfectionner leurs belles et brillantes pensées ; qu'importe que le nuage soit bien épais et bien sombre, car il est pour elle doublé d'argent plus brillant que pour toute autre personne, et c'est là ce qu'elles devront toujours avoir à l'idée.

Les femmes ne devront pas être indécises et incertaines dans leurs actions, mais elles devront finir tout ce qu'elles entreprennent, sans même regarder une fois à droite ou à gauche.

Les hommes nés dans ce mois ne devront pas permettre que l'inquiétude les étreigne trop fortement.

Ils ne devront pas être trop prodiges ni faire d'excès, mais se souvenir que leur santé a besoin de beaucoup de soins, et qu'importe que ce soit bien difficile pour eux d'essayer de se débarrasser de quelques parents et amis, ils s'apercevront bientôt que c'est un travail sans chance de succès.

Ces hommes ne devront pas, dans n'importe quelle circonstance, se mêler à des choses basses et triviales, ni pour un jour ni pour une semaine.

Ils ne devront pas prendre de boissons alcooliques.

Les enfants nés en Mars

Les enfants nés dans ce mois sont ordinairement sensibles, ont bon coeur et sont excessivement impressionnables.

Ils sont, dès leur enfance, très indépendants, et n'aiment pas à dépendre des autres, ils sont de plus très généreux et aimeraient même à donner tout ce qu'ils possèdent.

Ces enfants devront avoir une éducation soignée, et il faudra leur enseigner l'honnêteté dans tous les plus petits détails, parce que leur trop grande générosité fait souvent croître la malhonnêteté.

On devrait donner à ces enfants une certaine permission régulière de couvrir leurs propres dépenses, dès leur bas âge, parce qu'il est très utile qu'ils comprennent la valeur de l'argent.

On doit leur enseigner que l'aveu de leurs fautes ou de leur désobéissance est quelque chose dont ils doivent être fiers et non pas honteux.

Ils doivent être traités avec une ferme douceur, mais ils doivent aussi être formés de manière à sentir la responsabilité de leurs travaux et de leurs études.

On doit leur enseigner dès leur bas âge, à respecter ce qui appartient à autrui, et l'on n'apportera jamais trop d'attention pour leur donner des habitudes d'ordre et de propreté.

On doit enseigner à ces enfants à penser et à résoudre les choses qui sont pour leur avantage, de bonne heure dans la vie, et leur apprendre à vivre, d'après leur propre détermination.

Ils ont ordinairement une volonté très ferme, et les parents pensent souvent que cette volonté n'est que de l'entêtement, ce qui est une bien grande et très grave erreur.

Ces enfants sont vieux avant leur âge,

et les mères doivent prendre grand soin de les habiller aussi jeunes et aussi bien que possible.

Les mères de ces enfants devront être aussi sincères et aussi honnêtes que possible envers ces petits parce que la période d'instruction est d'une importance vitale à leur bonheur futur et à leur bien-être.

Parlez avec eux, raisonnez avec eux, rendez-les secourables à la maison et soigneux pour tout ce qui leur appartient, et vous les verrez graduellement se développer comme une des plus pures, des plus charmantes et des plus belles fleurs qu'une année entière puisse offrir.

On doit enseigner à ces enfants à travailler pour les pauvres et à les assister, parce que ceci contribue à raffermir un but quelconque, ce qui a tant de valeur dans la vie.

Dès l'enfance, on doit élever ces enfants de manière à ce qu'ils soient intelligents, courageux et travailleurs, ce qui contribuera à donner à ces petites fleurs de mars un merveilleux début pour le voyage de la vie.

— o —

LE SOUS-MARIN VIVANT

Nos vaisseaux sous-marins ne sont qu'une copie bien imparfaite d'un petit être vivant qui habite l'océan. Cet animal, nommé nautilus, se trouve dans une coquille divisée en une cinquantaine de compartiments qu'il emplit d'eau ou laisse vides, selon sa fantaisie. Seulement, son instinct le guide mieux que ne peut le faire, le meilleur chef de nos équipages; et il possède un moteur qui ne lui fait jamais défaut.

— o —

LE VENTRE D'UN RÉGIMENT

Le grand air creuse l'appétit, et le ventre d'un régiment dans les tranchées englutit pas mal de victuailles. Nous avons sous les yeux le bon de la distribution quotidienne faite sur le front à un régiment d'infanterie. Il établit que nos soldats ne sont pas près de mourir de faim et que l'intendance a pour eux une sollicitude quasi maternelle. Qu'on en juge !

Pour un jour de distribution modeste, souligne l'officier d'approvisionnement, le régiment en question a reçu : Pain, 2050 rations; sucre, 200 livres (130 pour le café, 70 pour le thé); café, 100 livres; thé, 40 livres; sel, 80 livres; graisse, 120 livres; pomme de terre, 1400 livres; choux, 900 livres; oignons, 500 livres; carottes, 500 livres; navets, 200 livres; pâtes alimentaires, 100 livres; chocolat, 200 livres; viande, 2050 livres; charbon de bois, 1800 livres.

Ajoutez à cela 815 pintes de vin, 135 pintes d'eau-de-vie, l'avoine des chevaux (1340 livres), et vous aurez une idée exacte de ce qui peut être consommé par jour, en temps de guerre, dans un de nos régiments.

Si vous tenez compte qu'il a été distribué aux soldats à la même date, dans le même régiment, des chaussettes, des gants, des chemises, des ceintures de flanelle, et qu'on leur a porté jusque dans les tranchées, des poêles, des braseros et des lessiveuses, vous aboutirez à cette conclusion réconfortante que le pays veille à ce que les braves qui le défendent soient autant que possible bien traités.

— o —

L'ARBRE A COQUILLAGE

Les anciens eurent pendant longtemps une idée singulière sur l'origine des êtres animés qui peuplent la terre. Ils croyaient qu'ils avaient tous été formés dans la mer, à l'état d'ébauche grossière et qu'ils s'étaient perfectionnés dans la suite.

Un animalcule répandu dans les mers, l'anatife, nous fournit un bon exemple de cette idée bizarre et des superstitions qui en résultèrent.

A cause de la forme de ce petit coquillage, les anciens ont vu en lui un simulacre d'oiseau et ils l'ont surnommé l'"oie au coquillage", affirmant qu'il donnait naissance à cet animal mystérieux qui intrigua si fort le moyen âge, l'oie bernache.

Il n'en demeure pas moins acquis que les naturalistes de ces temps lointains racontaient que l'anatife, à une certaine époque de sa vie, sortait du sein des mers et s'installait sur un arbre, en guise de feuille.

Quand venait la belle saison, une oie minuscule ne tardait pas à s'échapper de l'intérieur de ses valves. Un dessin du XV^e siècle, attribué à Aldrovandi, et que nous reproduisons, illustre cette croyance générale de l'arbre à coquillage.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à rechercher comment a pu naître une fable aussi grossière.

Les anatifes sont renfermés en partie dans une enveloppe qui ressemble assez aux deux coquilles d'un moule. Une portion notable de leur corps, en forme de tube, n'est pourtant pas protégée par cet-

te cuirasse et c'est ce détail qui peut donner aux anatifes une ressemblance très vague avec un oiseau aux deux ailes éployées.

L'anatife habite la mer et se trouve fréquemment attaché aux épaves des navires, aux bois flottants, etc.

Tout porte donc à croire que les naturalistes des premiers âges, voyant ainsi une colonie d'anatifes suspendus aux



L'arbre à coquillage

branches d'un arbre qui avait longtemps séjourné dans la mer, crurent reconnaître en ces coquillages les feuilles de cet arbre. De même, à cause de leur forme bizarre, ils pensèrent que les mollusques en question donnaient naissance aux oiseaux, notamment au plus remarquable d'entre eux, l'oie bernache.

L'ORIGINE DE LA BAGUE

Dès la plus haute antiquité les hommes ont porté des anneaux. Des milliers d'années avant J.-C. les Babyloniens, les Egyptiens et les Hébreux en portaient et on lit dans la Genèse que "Pharaon ôta de son doigt son anneau pour le mettre à celui de Joseph". Chose curieuse cet anneau a été retrouvé de nos jours dans un tombeau de la nécropole de Sakkara, près de Memphis.

C'est le plus ancien anneau connu, et, certainement, à cette époque, l'anneau était un signe d'autorité et de distinction.

Plus tard, les écrivains, qui étaient peu nombreux, prirent l'habitude d'imprimer sur leurs écrits l'exergue de leur anneau; c'est de là qu'est née l'habitude d'apposer un sceau sur les documents pour en garantir l'authenticité.

On a retrouvé des anneaux en os et en écaille jusque dans les cavernes préhistoriques qui servaient alors d'habitation à l'homme.

Evolution de l'anneau

La découverte de l'anneau a dû être accidentelle. Un homme a passé à son doigt un os dont la moelle était enlevée et l'anneau était tout trouvé.

Quand l'art de travailler les métaux commença à se développer, on fit des anneaux en métal et peu à peu on arriva à y ciseler des dessins.

L'anneau se répandit rapidement chez les Grecs, il devint une telle source de luxe, qu'à Sparte, Lyeurgue fit passer

une loi interdisant de porter d'autre anneau qu'un anneau de fer.

Mais c'est surtout à Rome que le luxe des anneaux fut porté à l'extrême. On en portait à tous les doigts et à toutes les jointures de chaque doigt.

L'anneau fut de bonne heure échangé comme gage d'amour et d'engagement à



SPECIMENS CURIEUX D'ANNEAUX ANCIENS

- B.—Amulette en forme d'anneau, datant de 1900 ans. Cet anneau était censé protéger contre la maladie.
- C.—Anneau égyptien, portant, aux deux extrémités d'un serpent, les têtes d'Isis et de Sérapis.
- D.—Anneau romain figurant un serpent.
- E.—Anneau égyptien supportant un chef-d'œuvre ciselé qui représente le "Boeuf sacré Apis". Ce bronze a une épaisseur d'un pouce et une circonférence de dix pouces.
- F.—Anneau porté il y a plus de 4000 ans par une princesse égyptienne.

mariage. A Rome, lors de la signature du contrat de mariage, l'homme donnait à sa femme un anneau qu'elle plaçait à la main gauche au doigt qui porte le nom d'annulaire; les Romains le plaçaient à ce

doigt parce que, croyaient-ils sincèrement, le nerf de ce doigt correspondait directement avec le coeur.

L'anneau nuptial romain devint vite un ornement précieux, avec des inscriptions telles que: "amo me" (aime-moi) "amo te" (je t'aime), etc... L'usage de l'anneau comme gage de fiançailles est devenu général. En Espagne, si un homme donne un anneau à une fille âgée de plus de douze ans, cela constitue un engagement auquel il ne peut pas se soustraire.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens portèrent des anneaux ornés de figures symboliques, telles que colombe, poisson, ancre, lyre, etc...

Dès cette époque l'anneau échangé lors du mariage se porta à l'annulaire.

Dans l'ancien rituel de l'Eglise anglicane, le mari, pendant la cérémonie du mariage, plaçait l'anneau sur le bout du pouce de la main gauche de sa femme en disant: "Au nom du Père," puis il le mettait successivement à l'index en disant: "Au nom du Fils" et au medius en disant: "Et du Saint-Esprit" et enfin à l'annulaire en disant: "Ainsi soit-il".

De nos jours l'anneau de mariage est un simple anneau d'or. A côté de l'anneau de mariage, il en est qui ont une légende; le plus connu est l'anneau papal.

Sur son sceau, l'anneau du Saint-Père porte gravé en miniature: "St-Pierre en bateau tirant un filet hors de l'eau"—Le pape n'officie jamais sans son anneau; à sa mort l'anneau est brisé.

Le langage des bagues

Les différentes façons de porter l'anneau ont une signification que l'on désigne sous le nom de "télégraphe de l'amour." Si un homme désire se marier il porte l'anneau à l'index de la main gau-

che, s'il est fiancé il le porte au medius, s'il est marié à l'annulaire et s'il désire rester toujours garçon au petit doigt.

Il en est de même pour la femme, mais le plus souvent la femme au lieu d'un simple anneau porte une bague avec diamant.

L'anneau a été porté aussi longtemps en guise d'amulette, soit en raison de quelques mots sensés éloigner les mauvais



Un des plus volumineux anneaux datant de l'Empire Romain. La tête est celle de l'Impératrice Plotina, sa coiffure comporte trois rangées de diamants.

esprits que l'on avait gravés sur l'anneau, soit en raison des bonnes influences qu'ils paraissent avoir sur le porteur.

Le prétendu pouvoir des pierres précieuses.

L'on a attribué à quelques pierres, serties dans les anneaux, des vertus spéciales. Le jaspé, sertie sur anneau d'argent, était, croyait-on, un talisman précieux contre les maladies et Nostradamus a prétendu que le diamant rendait invincible l'homme qui le portait; que l'agate de l'Inde ou de

Crête le rendait éloquent et prudent; que l'améthyste le rendait réfractaire aux poisons, etc...

Certains auteurs anciens ont prétendu que le rubis protégeait contre la colère et la vengeance et le saphir contre l'impureté, etc...

Un des plus volumineux anneaux trouvés, est un anneau portant le portrait de Plotina, la femme de l'empereur Trajan. La coiffure de l'impératrice est formée de trois rangées de pierres précieuses taillées en facettes.

Un autre anneau énorme est celui qui a été présenté en 1852 par quelques citoyens de San Francisco au président Franklin Pierce. Il pèse une livre. Le tour de l'anneau est taillé en petits carrés sur chacun desquels se trouve remémoré une scène de l'histoire de la Californie. Au-dessus se trouve gravé le drapeau des Etats-Unis et le nom de Franklin Pierce. Cet anneau a été évalué à \$2,000.

— o —

LES ANIMAUX BAROMETRES

Il y a de nombreux oiseaux dont les attitudes diverses annoncent le changement certain du temps. Tous les oiseaux de marais de même que les cygnes pluviers, mouettes, cornettes, etc., se montrent d'une nervosité exceptionnelle aux approches d'un orage ou d'une tempête. Ils ont un vol agité, s'élevant rapidement et s'abaissant de même, sans but, paraissant ne se trouver bien nulle part et poussant de petits cris.

Il est remarqué dans les pâturages de la Suisse et des Alpes que les boeufs, quand s'annonce l'orage, se groupent en donnant les plus véritables signes d'inquiétude.

D'OU NOUS VIENT L'INVENTION DU

FIL DE FER BARBELE?

Quelle est l'origine du fameux "fil de fer barbelé" dont nous entretenons presque chaque jour les communiqués et les récits de guerre?

Un de nos amis, qui a connu personnellement l'inventeur, nous donne à ce sujet les pittoresques renseignements suivants:

—C'était un Américain du Nord, le colonel Elbridge, vétéran de la guerre de Sécession, et qui n'avait du reste de militaire que son grade honoraire dans la milice.

Quand je l'ai connu, c'était un robuste vieillard de 75 ans. Il s'était retiré à New-York, fortune faite.

Nous avons passé là bien des soirées ensemble à jouer au poker. Un jour il me raconta comment il réalisa pratiquement son idée du "barbed-wire", le fil de fer barbelé. Il se servit pour ses modèles d'essai des épingle à cheveu de sa femme. Il en fit une telle consommation qu'elle se fâcha tout rouge, et lui reprocha amèrement son gaspillage.

"Ne crie pas, répondit-il, ces épingle feront peut-être notre fortune!" Il disait vrai; son invention, après des débuts difficiles, eut un succès considérable et il dut construire d'immenses usines.

Lors de la fondation du trust de l'acier, M. Pierpont Morgan racheta son installation et ses brevets pour dix millions de piastres.

Il n'avait pas prévu cependant que son "barbed-wire" jouerait un rôle aussi important dans la guerre moderne!

— o —



QU'IMPORTE

Combien sont touchants les vers ci-dessous adressés par une aveugle, Mme de Calonne, à celui qu'elle aime:

Je ne te vois plus, soleil qui flamboies,
 Pourtant des jours gris je sens la pâleur;
 J'en ai la tristesse; il me faut tes joies.
 Je ne te vois plus soleil qui flamboies,
 Mais j'ai ta chaleur.

Je ne la vois plus la splendeur des roses,
 Mais le ciel a fait la part de chacun,
 Qu'importe l'éclat? J'ai l'âme des choses.
 Je ne vois plus la splendeur des roses,
 Mais j'ai leur parfum.

Je ne le vois plus ton regard qui m'aime,
 Lorsque je le sens sur moi se poser.
 Qu'importe! Un regret serait un blasphème.
 Je ne le vois plus ton regard qui m'aime,
 Mais j'ai ton baiser.

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
 J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
 Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
 Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
 Puisque j'ai l'amour.

SARAH BERNHARDT

--- dans ---

“ JEANNE DORÉ ”

--- par ---

Thaddée E. Letendre

Basée sur la reproduction faite par la **UNIVERSAL FILM MANUFACTURING COMPANY**, d'après la pièce, par Tristan Bernard.

I

“Je suis née”, disait souvent Jeanne Doré, “à seule fin d'être sa mère. C'est d'être sa mère qui me rend la vie possible.”

Et elle se le répétait encore aujourd'hui, assise en arrière de leur tout petit magasin, dans le faubourg de Paris, regardant son enfant, maintenant homme, vendre des cartes à une pratique. Dans ses yeux brillait la même flamme qui y avait été allumée à la naissance de son fils, et qui brillerait aussi longtemps qu'ils vivraient — flamme de l'admirable amour d'une mère pour son enfant. Sacrifiée sans fin, espoir glorieux, foi intrépide et persistante, elle se le di-



Sarah Bernhardt dans “Jeanne Doré”.

sait plus que jamais aujourd'hui, parce qu'elle savait que son Jacques n'était pas heureux . . . qu'il avait une peine secrète qui lui rongait le coeur. Elle s'était doutée de quelque chose depuis quelque temps déjà . . . s'était méfiée de sa distraction inaccoutumée, de son manque d'intérêt dans leur petit magasin qui avait été leur vie depuis la mort de son père. Mais elle avait pensé avec cette illusion tendre d'une mère dont l'enfant est toujours enfant, qu'il viendrait à elle, qu'il lui confierait son inquiétude, quoi que ce soit. Elle ne savait pas que son enfant souffrait d'une douleur d'homme . . . une douleur dans laquelle elle ne pouvait avoir aucune part.

Elle s'était enfin décidée à aller confier son inquiétude à son frère, qui l'avait établie dans son commerce et qui avait été son support moral, si non matériel, depuis la mort de son mari.

M. Duchelles était un homme très prompt et avait de violentes convictions personnelles qu'il croyait infaillibles. Il avait conservé les habitudes de ses ancêtres . . . ses habitudes étaient irréprochables. L'esprit de Paris n'était pas l'esprit de M. Duchelles. Une de ses convictions était qu'on n'arrivait jamais à de bons résultats en dissimulant les choses. Donc quand Jeanne vint à lui avec son trouble, il lui dit ce qu'il pensait sans rien cacher.

"Jacques fait un fou de lui, Jeanne, ni plus ni moins," dit-il durement, "en aimant cette Mme Tissot . . . une friponne s'il en fut jamais une. On ne parle que d'eux dans toute la ville."

Jeanne s'était appuyée à une chaise pour se tenir debout et son coeur avait cessé de battre. Jacques . . . son enfant . . . Vaguement, quand elle pensait autrefois à son avenir, elle s'était figuré un mariage, quelque jour, avec une douce jeune fil-

le qui l'appellerait sa mère et qui sous peu, déposerait dans ses bras le premier-né de son Jacques.

"Que . . . pouvons-nous faire ?" avait-elle demandé en sanglotant. "J'ai essayé si longtemps . . ."

"Tiens !" s'était écrié le bonhomme, "qu'est-ce qu'aucune personne peut faire quand une femme comme la Tissot s'est éprise de lui ? Je te dis franchement, Jeanne, elle s'est emparée de lui . . . et elle ne lâchera pas prise tant qu'elle ne l'aura pas ruiné. Oh ! je les connais."

Jeanne s'en était retournée chez elle comme dans un rêve . . . Bientôt, croyait-elle, elle se réveillerait . . . Elle retrouverait son Jacques aux yeux clairs, à la bouche vermeille et plein de vivacité enfantine qui s'y était récemment introduite.

Ce soir là, quand leur magasin fut fermé et qu'ils furent assis à table, Jeanne lui dit soudain : "Jacques, t'ai-je déjà raconté l'histoire de ton père . . . et notre vie avant sa . . . mort ?"

Jacques, sortant d'une rêverie, "Non," dit-il, "très peu maman."

Jeanne le regarda d'un air pensif. Elle se demandait comment se pouvait-il qu'un amour maternel comme le sien put être placé sur la balance avec l'amour d'une femme vulgaire . . . et trouvé trop léger.

"Je vais te raconter une petite histoire, mon fils," dit-elle doucement. "Voudras-tu écouter . . . et essayer d'apprendre ?"

"Oui, maman," dit-il de sa manière languissante, "Mais certainement."

"J'ai épousé ton père," dit Jeanne Doré, "de la même manière que beaucoup de jeunes filles Françaises se marient. On parlait beaucoup d'argent et de convenance ; beaucoup de chaperonnage et de cérémonies ; mais très peu d'amour . . . très peu d'amour . . . hélas ! bien, je l'ai respecté d'abord, et il était bon pour moi.

Mais au fond de mon coeur je chérissais le secret espoir qu'un jour j'aurais un tout petit enfant... une créature formée entièrement de mon esprit et de ma chair... qui serait si complètement, si merveilleusement mienne qu'on serait comme une seule personne. Je rêvais, je vivais dans cet espoir. Je priais toujours pour toi dans ma pensée ; je grandissais avec toi. Je savais même alors, que moi, Jeanne Doré, que j'étais née pour un seul but... être ta mère.

"Les hommes ne m'intéressaient pas... leur amour n'était pas celui pour lequel mon coeur languissait. Enfin, tu me fus donné... ah ! Jacques, ta tête fragile reposait contre mon coeur, tes grands yeux noirs m'interrogeaient... m'interrogeaient toujours. "Oui, petit," murmurais-je alors à ta toute petite oreille... "je suis ta mère, bébé... et la mort même ne peut nous séparer."

"Quand tu grandis, il m'a semblé grandir avec toi, et mon amour passionné de mère grandit aussi. Alors ton père commença à jouer à l'argent et il s'est trouvé mêlé à une affaire très sérieuse... une dette d'honneur. Il alla trouver ton oncle Duchelles, mais il lui refusa son assistance. Pour le débarrasser de cette dette, j'ai vendu mes bijoux, et lui ai donné l'argent. Je lui ai fait promettre sur ta tête, Jacques, qu'il ne jouerait plus jamais. Il prit l'argent, s'en alla à la place de jeux pour payer sa dette et devint une fois encore, victime de sa faiblesse. Ses créanciers le pressaient pour leur argent... il avait perdu jusqu'à son dernier centin... et le soir même il s'est suicidé.

"Jacques, en regardant ce soir là, son visage immobile et froid, une seule pensée s'est venue à l'idée. J'étais contente... contente qu'il ne fut plus là pour t'entraîner... toi... par son mauvais exemple et sa faiblesse incurable. J'ai imploré

le ciel qu'il ne permette pas que tu sois comme lui ; que peu importe les tentations que tu rencontreras dans la vie, que tu les rejettes... vaincues... écrasées. Il était mon époux, après tout... le père de mon enfant... cependant mon amour pour toi était si grand que sa perte me paraissait peu de chose en comparaison.

"Jacques, n'est-ce pas peu de chose aussi pour toi d'abandonner cette... femme... pour l'amour de ta mère... tu es encore tout petit..."

"Maman !" Jacques se leva debout et passa ses doigts nerveux dans ses cheveux noirs. "Je ne veux plus être traité comme un enfant. Je suis un homme à présent. Et je dois avoir le droit de vivre comme il me plaît. J'aime Louise Tissot... je l'aime de tout mon coeur. Je... Oh ! oui, je donnerais volontiers ma vie pour elle !... Je..."

Jeanne le regarda, pensive, les yeux remplis de larmes.

"Ta vie, Jacques," dit-elle toute émue, "ta vie... et pourtant, mon fils, n'est-ce pas aussi un peu la mienne ?"

"Certes, maman. Mais... Oh ! à quoi bon de parler ? La seule chose que je puis dire, c'est que je l'aime..."

"Une femme... une vraie femme ne se permettrait jamais de recevoir tes attentions en de pareilles circonstances. Elle ne peut pas t'aimer, chère enfant, le vrai amour n'est pas comme ça." Jeanne était émue, elle voulait le ramener à elle par ses paroles ; elle aurait voulu le voir encore tout petit enfant pour qu'elle puisse le défendre contre le danger qui le menaçait. Ses yeux brûlants étaient fixés sur son visage... pauvre visage si ravagé maintenant... elle aurait voulu prendre cette précieuse jeunesse et l'arracher des flammes qui menaçaient de l'engloutir.

Jacques se leva, le visage rouge d'impatience. "Pardon, maman," dit-il brusque-

ment, et murmurant quelque chose d'un engagement qu'il avait et qu'il la reverrait plus tard, il sortit.

Jeanne était encore assise près du feu, rêveuse, quand Jacques entra trois heures plus tard. Son visage était pâle maintenant, ses yeux noirs étaient remplis d'une excitation malsaine. Il apportait avec lui une faible senteur du parfum Vera Violetta, et sur son paletot on voyait une fine poussière de poudre de toilette, laissée là par des bras qui l'avaient enlacé. Jeanne, voyant cela, frémit, et elle éprouva une douleur horrible qui l'étouffait, mais elle reçut avec un sourire qui ne laissait voir rien que du plaisir de le revoir. "J'ai rêvé à toi, Jacques," dit-elle en souriant, "j'ai rêvé que tu étais encore mon bébé d'autrefois... mon nourrisson."

"Maman!" Jacques vint se pencher sur sa chaise. "J'ai une dure chose à te demander. J'ai besoin d'argent. J'en ai besoin tout de suite. C'est pour... Madame

"Jacques"... La voix de Jeanne avait pris un ton bas, rempli de crainte. Elle tremblait instinctivement sous le coup que lui portait cette demande. Cet argent elle l'avait gagné à travailler de toute son ardeur, de ses mains inhabiles pour qu'un jour Jacques fut à l'aise. La petite somme qu'elle avait à la banque était le fruit de sacrifices journaliers qu'elle s'était imposés pour qu'un jour Jacques puisse s'établir et s'assurer un avenir... Et maintenant il la lui ôterait... pour la Tissot.

"Jacques, tu parles sans réfléchir." La main de Jeanne se porta à sa gorge. Quelque chose l'étouffait.

"J'insiste, maman, Il me la faut... au prix de quoi que ce soit. Où est donc cet amour dont tu te vantais d'avoir pour moi, s'il se retire au moment où j'en ai le plus besoin?"

"Jacques... te le donner me briserait

le coeur, mais te le refuser... serait pire. Je ne puis..."

"Bien!" dit-il durement. "Je vais aller voir le bon Duchelles," ajouta-t-il avec menace, "et s'il me refuse... l'on verra ce qu'on fera."



Quand on montra le journal à Jeanne, dans la petite épicerie où elle faisait ses emplettes du matin, elle n'eut pas besoin d'autre preuve pour confirmer sa crainte. L'instinct... l'instinct féminin augmenté par son amour maternel... lui dit clairement : "C'est ton fils." Le journal disait que M. Duchelles avait été trouvé assassiné dans sa maison... qu'on avait usé de violence, et que les gendarmes étaient sur les traces du meurtrier.. Elle s'évanouit. Quand elle revint à elle-même, il lui semblait être dans un autre monde... un monde habité par des esprits, des fantômes qui la remplissaient de terreur. Ils ne pouvaient la torturer elle-même... les grands de la terre... qu'en torturant son fils, et elle tremblait de tout son être de peur qu'ils ne touchassent un de ses cheveux.

La courte distance qui séparait l'épicerie de sa demeure et de son magasin lui parut une distance interminable, et chaque personne qu'elle rencontrait semblait la regarder avec méchanceté... semblait vouloir lui arracher son fils. Elle était comme un avare, dont le trésor, l'essence de sa vie, est menacé de tous côtés. Son coeur palpitait et elle haletait comme une fauve qui voit son petit maltraité et ne peut intervenir.

Il était dans la petite chambre à lavage, à côté du magasin, quand elle rentra. Elle recula d'horreur à la vue de ce qu'il lavait hâtivement. Ses yeux tourmentés se portèrent à la figure de Jacques et s'y

attachèrent avec une telle angoisse que son visage se couvrit d'une sueur froide. Elle sentait son sang se glacer dans ses veines. "Jacques," murmura-t-elle de ses lèvres immobiles... "bébé... il faut fuir."

"Oui je..." Jeanne tressaillit au son de sa voix... la voix asséchée par la terreur d'une personne poursuivie par la justice. "Maman... aidez-moi..."

Jeanne ne prit pas le temps de le consoler ou de l'encourager. Elle s'empressa de l'habiller, de faire son paquet, et surveilla la sombre arrière-entrée du magasin pendant qu'il s'enfuyait par les ruelles... et allait chez Madame Tissot pour un dernier adieu.

Alors Jeanne revint en avant du magasin pour répondre aux policiers. Elle subit l'interrogatoire tête haute. Peu lui importait l'accusation qui pesait sur Jacques aujourd'hui, pour elle il était toujours le même bébé dont l'âme lui était venue du jardin du bon Dieu et elle basa ses réponses sur son innocence d'alors... réponses fermes et fières, si douces et humbles que les policiers doutèrent que le fils d'une telle mère pût être un meurtrier.

"N'y a-t-il pas une femme... dans cette affaire de votre fils?"

"Je suis la seule femme qui soit jamais entrée dans la vie de mon fils." La mère donna cette réponse fermement. "Il n'est qu'un enfant, messieurs... il n'a pas 20 ans..."

"Un tel enfant est victime facile pour une femme, madame," dit l'un des policiers, et une fois qu'elle s'empare d'eux, c'est fini. Une femme c'est parfois un poison dans leurs veines... ils ne sont plus responsables."

"Il n'y a pas de femme," répartit Jeanne Doré.

"Nous permettez-vous de visiter la maison?" demanda l'un des policiers avec sympathie.

"Mais certainement, Monsieur," dit Jeanne.

Sur l'escalier ils trouvèrent son chapeau... celui qu'il portait au moment de la fuite, et dans sa chambre ils le trouvèrent lui-même... blotti dans un coin... avec l'apparence la plus coupable qui fut jamais. Les gendarmes avaient gardé la maison de Madame Tissot s'attendant à ce qu'il lui rendît visite avant de partir, l'avaient surpris, il leur était échappé, mais ne s'était enfui à la demeure de sa mère que pour tomber dans un autre piège.

Un mois plus tard, il était condamné à mourir sur la guillotine.

Pendant les jours qui précédèrent l'exécution de Jacques, Jeanne Doré vécut dans une véritable agonie morale. A chaque jour, à chaque heure, elle voyait le bourreau. Chacun de ses soupirs semblait lui traverser le coeur. Elle passait des nuits entières debout près de la fenêtre de leur magasin, le visage abimé sur le carreau, regardant... regardant toujours droit devant elle, dans la nuit. Quelquefois elle fredonnait des airs qui servaient autrefois à endormir son Jacques. A ces moments à chaque fois qu'elle sentait ses habits, elle sentait aussi son Jacques, bébé, se réfugier contre son coeur. Elle se redressait, ses yeux s'enflammaient et elle criait sauvagement: "Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!... Ah! mon Dieu, mon Dieu, permettez que cette vision s'éloigne de moi!"

Chaque lever du soleil trouvait Jeanne à la prison, à la porte de la cellule de Jacques. Ses lèvres esquissaient un sourire, et sa voix, quand il lui était possible de parler, était si douce, si caressante, si

remplie d'amour qu'elle défiait la mort même, et semblait promettre de la consolation, même sous le choc redouté du couperet. Jacques reposait sa tête condamnée contre la grille, et elle caressait de sa main, chaque boucle de ses cheveux, avec une passion, avec une tendresse ardente, un amour sans limite. Un jour il dit à sa mère: "Maman"... la voix semblait être celle de Jacques enfant... le petit garçon qui avait peur de la noirceur... "Maman, peux-tu t'imaginer l'amour d'un coeur d'homme pour une femme?... Je... je... c'est difficile à expliquer... mais je voudrais que tu comprennes... un peu. Ce n'est pas moi, maman, pas ton petit Jacques qui a fait cette chose abominable. C'est l'insensé qu'elle fit de moi... par ses yeux rêveurs. Maman, c'est comme une grande faim. Je ne suis pas hanté, la nuit, par la guillotine... mais par le désir de la voir... de lui parler. Si elle pouvait venir à moi une seule fois encore... une seule fois... je pourrais mourir heureux."

Mais la Tissot, elle ne voulut pas venir à lui... Jacques Doré, libre, jeune et aimant le plaisir, c'était un compagnon désirable. Jacques Doré dans la cellule d'un meurtrier était une chose différente. Pourtant Jeanne résolut de faire le dernier des sacrifices... sacrifice qui lui refusait sa suprême consolation... un dernier adieu à son fils. Elle ferait la dernière visite permise comme étant Louise Tissot.

Son pauvre visage était collé contre les barres de la grille quand elle vint pour la dernière fois. A la faible lumière de la lanterne elle le voyait, d'une blancheur de craie dans la noirceur de sa cellule. Ses yeux, comme deux trous brûlants, essayèrent de distinguer le visage qui se dérobaît sous le voile noir, mais n'y réussirent pas.

"Louise," haletait-il, "... c'est toi... toi... vraiment !"

La femme n'était plus la même. Elle devint tout amour... amour dépouillé de toute condition et de tout intérêt. Elle sortit d'elle-même et n'était plus qu'un immense coeur vivant qui pouvait se soumettre à tout... se donner en guise de tout...

"Oui" murmura-t-elle, sa voix enrouée d'une émotion de jeune fille.

"Ma chérie !" Le jeune homme se pressait contre les barreaux. "Louise... je vais mourir demain... mais je meurs pour toi... et puisque c'est pour toi... je suis content. Louise... Louise... m'entends-tu? Je suis content..."

"Mon Jacques..." La réponse était un soupir. Jacques pressa la main qui lui était tendue et cette main mit une rose dans la sienne.

"Cette rose fleurira encore, Jacques," murmura la voix enrouée, "et tu vivras encore... mon seul amour..."

"Tu m'aimes Louise ? Tu m'aimes ?" Les lèvres enfiévrées du jeune homme se pressèrent contre la rose. Ses mains nerveuses étreignirent la main qu'il tenait... la main, ... O enfant de la terre, cette main qui a travaillé pour lui... s'est réduite à l'esclavage pour lui... s'est endurcie pour lui, s'est usée, raidie, blessée à son service et qui a de pouvoir miraculeux de redevenir douce et blanche pour son dernier besoin. Jeanne rassembla toute son énergie. Se penchant passionnément contre les barreaux, elle baisa ses mains amaigries, et laissa ses lèvres douces et brûlantes languir sur ses poignets nus...

"Plus que la vie," murmura-t-elle... "plus que la vie... plus fort que la mort, aussi certain que celui de ta mère... bien-aimée."

"Ah ! soupira Jacques, et ce soupir fut le soupir ravissant d'une personne heureuse.

LE TELEGRAPHE CHEZ LES SAU- VAGES

— ÷ —

Au deuxième étage d'un petit magasin du faubourg de Paris, une femme âgée, épuisée par la douleur, joignit ses mains desséchées sur sa poitrine et suivit des yeux un jeune homme délicat qui montait les marches de la guillotine. Ses yeux ne faiblirent pas un seul moment.

— ÷ —

Tout était fini. Il était mort... mort..
Mort !

— F I N —

De tous les instruments de musique le plus ancien et le moins mélodieux est le tambour. Certaines tribus sauvages emploient encore cet instrument à la place du télégraphe ou du téléphone.

Quelques coups, frappés sur un tambour énorme, sont transmis à des postes échelonnés qui les répètent. De sorte qu'en une demi-heure, un message peut être transmis à des distances excessives.

— o —

APPAREIL QUI TRANSMET Sur Un ECRAN LES OPERATIONS CHIRURGICALES

— o —

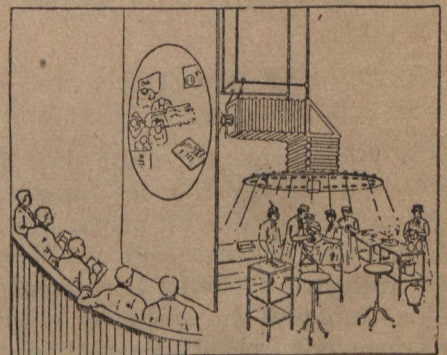
Dans les salles d'opérations, l'on n'a malheureusement pas toujours la faculté de démontrer aux étudiants en médecine tous les détails d'une opération chirurgicale compliquée, car pour suivre une opération il faut être très près et cette position près du patient est occupée par le chirurgien et ses aides indispensables.

Un nombre très restreint d'étudiants peut donc suivre une opération car on en tolère peu autour de la table où la présence de trop nombreuses personnes gênerait l'opérateur et ses aides.

On vient par une innovation heureuse, appelée à rendre de très grands services aux étudiants, de combler cette importante lacune. Dans certaines cliniques on a établi juste au-dessus de la table d'opérations un spectroscopie puissant qui pro-

jettera la vue complète de l'opération dans tous ses détails sur une grande plaque de verre placée en forme d'écran entre la salle d'opérations et une autre salle réservée aux étudiants.

A cet effet on emploie un miroir plat et une lentille large et puissante qui sont



Disposition de l'appareil.

fixés au moyen de supports à environ quatre pieds et demi au-dessus du patient.

Tout autour de ce miroir se trouve un miroir écran, d'un diamètre de cinq pieds, sur les bords extérieurs duquel sont fixées des lumières qui assurent un éclairage uniforme et intense.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la gravure ci-contre, les rayons de lumière verticaux du champ d'opération sont transmis directement, au moyen d'un prisme, dans un camera agrandisseur, suspendu horizontalement, et transmis fidèlement sur l'écran vertical situé entre la salle d'opérations et celle où se trouvent les étudiants. Ceux-ci dès lors peuvent, sans gêner les opérateurs, suivre l'opération dans ses moindres détails.

En fixant à cet appareil un autre appareil destiné à prendre les vues animées l'on peut désormais prendre une vue complète de toute opération chirurgicale.

Dès lors une opération ainsi prise pourra être reproduite autant de fois qu'on le désirera pour servir à l'instruction des étudiants.

Les docteurs eux-mêmes pourront, en se procurant de ces pellicules, reproduire dans leur office certaines opérations afin de les étudier à loisir et dans les moindres détails.

LE PCN TIP

Un officier supérieur s'approche d'une batterie de 75, qui fait décidément merveille. Pas un coup n'est perdu. Les Allemands là-bas, doivent avoir une fière opinion de notre artillerie. Longtemps l'officier s'intéresse au spectacle, observant le calme sang-froid d'un capitaine au visage grave, à la longue barbe noire, qui,

sous l'uniforme, garde quelque chose de l'ecclésiastique.

A la fin, il y a une accalmie. Et le chef peut parler à ce capitaine qui, inlassablement, d'une pièce à l'autre, pendant près d'une heure est allé donner des indications si utiles.

— Diable ! capitaine, vous pouvez dire que vous êtes, quand vous vous y mettez, un fameux pointeur. Vous avez fait, depuis que je vous observe, bien du mal à l'ennemi, et bien des économies pour le gouvernement. Tous vos coups ont porté, ma parole.

— On fait ce qu'on peut mon général.

— Soit, mais c'est très bien. Et qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

— Je suis professeur de... droit canon, au séminaire de X...

— o —

LE CHAUFFAGE DES WAGONS A MARCHANDISES

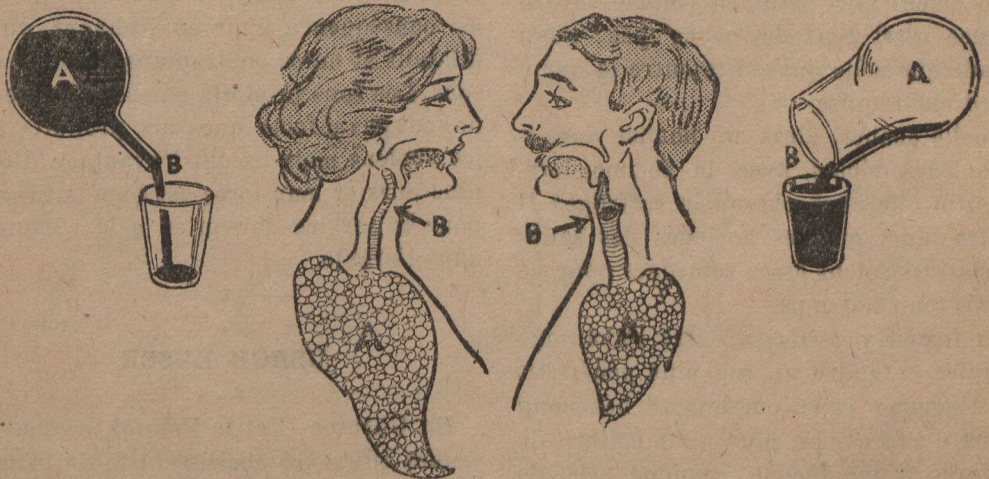
Voici qu'on ne se contente plus de réfrigérer les wagons à marchandises, pour assurer la conservation de maintes denrées qu'on y transporte ; on se met également à les chauffer, dans certaines circonstances, pour des marchandises comme les fruits, les légumes, qui demandent à être protégées pendant l'hiver, contre les gelées. Celles-ci leur seraient à peu près aussi nuisibles que l'élévation de température pour d'autres produits. Les Américains et les Canadiens font couramment appel à ces wagons, qui sont chauffés à l'aide d'appareils à alcool. Ce combustible est très facile à manier, ne produit ni suie, ni fumée, ni gaz nuisibles, et il suffit de 100 pintes d'alcool pour alimenter pendant une huitaine de jours les deux brûleurs d'un wagon.

POUR QUELLE RAISON UNE FEMME PEUT-ELLE PARLER PLUS QU'UN HOMME ?

Une femme peut parler plus longtemps qu'un homme, et c'est ce qu'elle fait aussi, parce qu'il lui faut dépenser moins de force et à un plus grand pourcentage que l'homme lui-même. Un certain professeur a réussi à prouver par des mensurations délicates et véritables qu'il faut à un chanteur baryton beaucoup plus de force

basse employé. La différence entre la force employée par le contralto et le soprano est tout-à-fait aussi remarquable, et le contralto qui chante en des tons graves emploie au moins dix fois plus de force que le soprano qui chante en cadences.

L'explication en est si simple qu'il est surprenant que l'investigation n'ait pas



La femme peut parler plus que l'homme pour la même raison qu'une bouteille à petit goulot coulera plus longtemps que celle qui a un gros goulot. (A) La bouteille à gros goulot et les poumons de l'homme. (B) Le goulot de la bouteille comparé avec le cou de l'homme. A gauche (B) le petit cou de la femme et la bouteille.

qu'à un ténor et que le chanteur ayant une voix de basse emploie plus de force que les deux autres.

La série de voix diffère beaucoup, de même, le pourcentage varie à la même extension; mais comme résultat général, il a été prouvé que le ténor emploie seulement un sixième à un septième de la puissance pulmonaire que le baryton ou la

été faite plus tôt. Il est connu depuis longtemps que le ténor ou le soprano rapprochent les cordes vocales ensemble et en font vibrer les extrémités par l'émission de l'air, seulement. La basse ou le contralto laissent un espace plus grand ouvert entre les cordes, et font vibrer beaucoup plus les membranes; de cette manière une quantité d'air plus considé-

nable est requise et il leur faut dépenser beaucoup plus de force par ce fait même.

Vous devez souvent avoir remarqué que les personnes dont la voix est forte et criarde, semblent être de grandes babillardes—elles ne cessent jamais de parler et la raison est très simple, à présent—elles peuvent parler avec beaucoup moins d'efforts que celles dont la voix est grave et qui ont à employer beaucoup plus d'air pour prononcer leurs mots.

Ici repose la réelle explication de la facilité avec laquelle une femme peut parler plus qu'un homme. Elle a l'avantage d'employer un sixième à un septième moins de force pulmonaire, et quoique ses poumons soient plus petits en volume, la différence n'est tout de même pas aussi grande que celle qui existe entre la quantité d'air requise.

Quelle chance, alors, un homme aura-t-il dans les débats, avec la femme, lorsqu'enfin elle aura obtenu le suffrage? Il faudra alors que les horloges des salles législatives soient assez retardées pour ne jamais tenir le temps.

La femme possède en outre l'avantage de faire entendre un son plus pénétrant que l'homme et en employant beaucoup moins de force. Le plus petit calibre de la gorge d'une femme combiné avec le plus haut degré de vibration des cordes vocales, produit une voix qui est deux fois plus facile à entendre que celle d'un homme produite avec la même quantité d'efforts. La plupart des personnes qui ont entendu des voix de femmes et d'hommes au téléphone s'accordent sur ce point.

— o —

Il existe des serpents qui peuvent facilement rester 18 mois ou 2 ans sans prendre la moindre nourriture.

RECEPTEUR TELEPHONIQUE QUI SE PLACE DANS L'OREILLE

L'on vient de créer un nouveau genre de récepteurs téléphoniques; ceux-ci ne dépassent pas la grosseur d'un crayon et un demi-pouce de longueur.

Ce récepteur se place dans l'oreille même au lieu de s'appuyer comme les anciens récepteurs. L'électro-aimant et le diaphragme du récepteur ordinaire sont remplacés par un fil de platine excessivement mince qui aboutit sous un petit couvercle, lequel est percé d'un trou imperceptible. Quand les courants passent à travers le fil, ils produisent de petites augmentations ou diminutions de chaleur, et, comme conséquence, l'air environnant, en se dilatant et en se contractant, produit des sons. Les sons produits par ces récepteurs ne sont pas si forts que ceux produits par les anciens mais ils ont l'avantage d'être plus purs et leur force est bien suffisante pour le service lorsqu'on a le récepteur dans l'oreille.

— o —

USAGE RUSSE

En Ukraine (Petite Russie), ce sont les jeunes filles qui choisissent leurs fiancés. Elles vont aux élus de leurs cœurs faire part de leurs sentiments. S'il y a réciprocité, l'union est vite conclue.

S'il n'y a pas accord ni sympathie immédiate, la jeune fille a le droit d'aller s'installer dans la maison du jeune homme et de faire tout son possible pour le conquérir. Si le jeune homme ne veut pas se laisser fléchir, il ne peut cependant pas mettre la jeune fille à la porte. Son unique ressource est de fuir sa propre demeure jusqu'à ce que la prétendante se soit décidée à battre en retraite!

Un ANIMAL EXTRAORDINAIRE : L'HYDRE

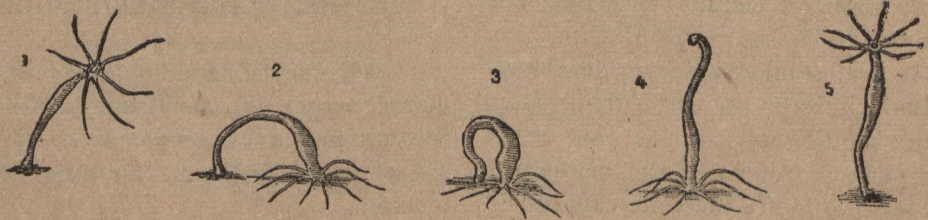
Parmi les animaux bizarres qui vivent, soit sur la terre, soit dans les eaux, il n'en est sans doute pas de plus extraordinaire que l'hydre.

Cet être est de fort petite taille (un demi-pouce environ) et c'est fort heureux car s'il avait seulement quatre ou cinq pieds, il aurait tôt fait de dépeupler les eaux dans lesquelles il vit et même de devenir un sérieux danger pour les baigneurs.

L'hydre a la forme d'un ver dont une des extrémités forme la bouche et est entourée de plusieurs filaments ou bras ar-

quelques minutes, les restes complètement défigurés et dépouillés de leur substance nutritive; parfois ils englobent des corps plus gros qu'eux-mêmes; alors on voit l'ouverture buccale, puis le cylindre creux qui forme le corps du polype, se dilater jusqu'au triple du volume ordinaire; si l'animal dévoré est formé d'une carapace, le suc dissolvant, contenu dans l'estomac du polype, la ramollit et la fait digérer.

Remarque curieuse, pourtant, cette puissance digestive ne s'exerce que sur des corps étrangers, jamais sur des corps



L'hydre d'eau douce et son mode de locomotion.

més de multiples crochets très acérés.

Quand un infusoire arrive à proximité de l'hydre guettant sa proie, les tentacules l'enlacent, les hameçons l'accrochent et l'entraînent dans la gueule du petit monstre. Aucun animal sur terre, même parmi les bêtes fauves les plus redoutables, n'est muni d'armes aussi dangereuses que ce polype presque imperceptible, dont la voracité et la puissance digestive sont également sans exemple.

On a pu observer, à l'aide du microscope, que ces animaleules, après avoir dévoré leur proie, en rejettent, au bout de

de polypes. Un observateur attentif, Trembley, en a recueilli la preuve irréfragable. Un polype avait avalé, en même temps que sa proie, une de ses propres tentacules: au bout de quelques instants, pendant que la proie se dissolvait dans le corps transparent du polype, son bras sortit intact de l'ouverture buccale.

Le Hollandais Harting raconte un trait encore plus surprenant, au sujet de l'"invulnérabilité" des polypes. Deux de ces animaleules se disputaient une proie; aucun des deux ne voulaient lâcher prise; le plus fort finit par "avalé le plus fai-

ble en même temps que la proie" à laquelle il se cramponnait.

On croira sans doute que l'un et l'autre furent digérés; point du tout: le vainqueur rejeta peu après les restes de son repas, et avec eux sortit, sain et sauf, l'autre polype; il tournoya quelques instants dans l'eau, comme pour se rincer, puis reprit sa chasse, et avala à son tour des animaux plus petits que lui, absolument comme s'il n'avait pas éprouvé le moindre accident!

Cependant, quels êtres bizarres! On peut les couper en morceaux sans porter atteinte à leur vitalité, au contraire: d'une seule hydre on en fait ainsi deux, trois, quatre, cinq, dix, qui se porteront à merveille. On peut, d'autre part, les retourner comme un gant sans nuire en aucune façon à leur digestion: la surface extérieure du corps devient tout de suite estomac. On peut aussi les souder ensemble, les greffer comme des branches d'arbres, etc.

Une hydre est-elle coupée en deux moitiés dans le sens de sa longueur, chacune des deux moitiés ne met pas plus de 24 heures pour se refermer de manière à constituer une hydre nouvelle capable de saisir une proie et de la digérer. Si l'on coupe une hydre par le travers, en deux jours la moitié antérieure s'est refait un pied, et la moitié postérieure a déjà poussé de nouveaux bras. Si, au lieu de ne donner qu'un coup de ciseaux, on en donne deux de manière à paratager l'hydre en trois orceaux, il ne faudra pas plus de huit jours à chacun de ces tiers d'hydres pour redevenir hydre complète.

Que l'on essaye de couper une hydre longitudinalement en deux moitiés, puis de diviser encore par le travers chacune de ces moitiés en deux; l'hydre est alors écartelée; mais en huit jours chacun des fragments a reconstitué un polype parfait.

On peut découper l'hydre en un nombre de rondelles superposées qui n'est limité que par l'impossibilité de saisir avec des ciseaux un corps trop petit, chacune de ces rondelles refait encore un être, à la seule condition d'attendre que les parties en voie de restauration aient atteint une taille suffisamment considérable. Trembley a réussi à tailler dans une hydre cinquante morceaux, et à fabriquer ainsi, aux dépens d'un même individu, cinquante hydres nouvelles!

Quel dommage qu'il n'en soit pas de même pour l'homme! Celui à qui on vient, par exemple, de couper une jambe aurait la satisfaction de la voir repousser.

Ça serait plus agréable que de s'en faire poser une en bois...

— o —

LES NEZ CARACTERISTIQUES

"Les jeunes filles dont le nez est "camard" seront des ménagères habiles, des femmes pratiques, économes et laborieuses, toujours fidèles... mais un peu jalouses.

"Celles dont le nez est pointu, sont gaies, légères, d'humeur changeante; elles aiment le mouvement et seront facilement des femmes de sports; mais elles seront vindicatives et égoïstes.

"Le nez aquilin est un nez de race; le nez d'une femme élégante, hautaine et franche, facile à froisser, mais pourtant d'humeur constante et droite.

"Enfin, les femmes qui ont le nez terminé par une boule sont gaies, inconstantes et très aimables. Elles aiment la société, le bruit, la danse, les spectacles, la musique—ce ne sont pas toujours de bonnes ménagères, mais ce sont souvent des artistes."

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

L'ASCENSEUR PERPETUEL

Les usines modernes sont souvent constituées par des bâtiments de sept ou huit étages. Les ouvriers qui ont à passer de l'un à l'autre, au cours de leur travail, seraient exposés à une fatigue inutile s'ils avaient à arpenter ou à descendre les escaliers.

L'ascenseur s'impose donc. Mais, à moins d'avoir, dans le bâtiment, sept ou

un de nos grands magasins de nouveautés.

Notre croquis vous indique la solution la plus pratique du problème.

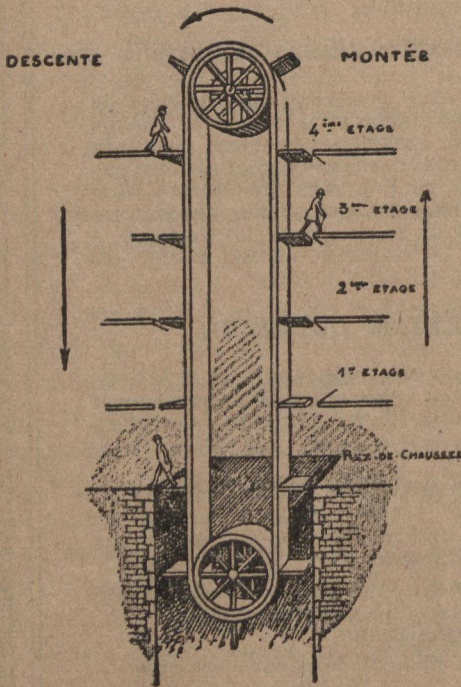
On a adopté la disposition verticale, qui tient moins de place dans l'édifice. L'ascenseur est mis en mouvement par une force motrice quelconque, qui agit sur les deux rouleaux visibles en haut et en bas de l'appareil.

Cet appareil est sommairement constitué par une large courroie de transmission, au long de laquelle sont disposées des plates-formes fixes, dont l'espace a été réglé par la distance qui sépare les planchers de chaque étage.

Les plates-formes tournent donc continuellement avec le rouleau.

Il y a deux entrées à chaque étage, l'une pour la montée, l'autre pour la descente. Les personnes passent vivement sur la plate-forme qui s'offre à eux et montent à l'étage qui leur plaît, ou, prenant l'entrée "Descente", sont transportées en quelques secondes au bas de l'édifice.

Naturellement, il ne faut pas s'endormir en route. Comme la courroie sans fin tourne sans interruption, on risquerait, en effet, d'être quelque peu bousculé, en haut ou en bas du parcours.



huit de ces instruments, chose fort coûteuse, l'ascenseur unique, que l'on est obligé d'attendre, occasionne une grosse perte de temps.

On a donc cherché un ascenseur "perpétuel", dans le principe des escaliers ou tapis roulants que vous pouvez voir dans

Les Chinois jouent avec d'énormes toupies aussi grosses que des barriques. Trois hommes sont nécessaires pour les mettre en mouvement et, en tournant, elles produisent un son qui est entendu à plusieurs centaines de verges.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

AVIS

L'Édition de

L'ALMANACH DU SAMEDI

pour 1916

EST COMPLETEMENT EPUISÉE

aux Bureaux du Journal.

SEULS, LES DEPOSITAIRES

qui en ont encore pourront en fournir à ceux qui en désireraient un exemplaire.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

TROIS MANIÈRES DE COUPER UN CERCLE DE PAPIER

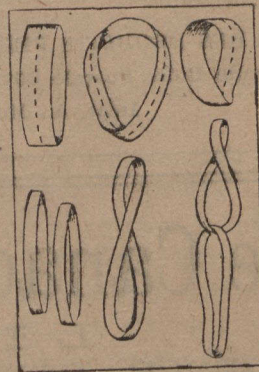
Il existe trois manières de couper un cercle de papier qui ont des résultats bien différents. Coupez trois bandes de papier, toutes exactement de la même longueur et de la même largeur—disons, un pouce de largeur par dix ou douze pouces de longueur. Prenez une des bandes et avec un peu de colle joignez les bouts de manière à former un cercle uni comme dans la première gravure. Coupez celui-ci le long de la ligne pointillée, et voyez le résultat au-dessous.

Prenez maintenant une autre des bandes, semblable en tous points à la première, et faites-en un cercle; mais avant de coller les bouts ensemble faites faire un tour au papier afin que le cercle paraisse comme dans la deuxième gravure. Coupez celui-ci aussi le long de la partie indiquée par la ligne pointillée, coupant bien droit tout autour, et voyez-en le résultat au-dessous. Il n'y aura pas, dans ce cas, deux cercles de papier comme avant, mais un long cercle étroit tortillé au milieu.

Lorsque vous avez fait ceci, prenez la troisième bande de papier, et faites encore un autre cercle. Mais, au lieu d'exécuter un seul tour en le faisant, donnez-lui deux tours, et joignez ensuite les bouts. La forme du cercle peut être vue dans la troisième gravure. Coupez-le en plein milieu comme avant, et vous aurez comme résultat deux cercles unis ensemble comme les anneaux d'une chaîne, ce que vous pourrez voir au-dessous. Ces anneaux au-

ront chacun un tour. Si les cercles sont faits plus grands et plus larges, le résultat semblera plus étrange, parce que les tours dans les cercles seront moins évidents.

Avec un peu de pratique nous deviendrons bientôt experts pour coller les cercles à employer, alors personne ne pourra



Les cercles coupés et non coupés

constater que nous faisons un tour à chacun d'eux. Lorsque nous serons entièrement experts dans ceci, et que tous nos mouvements seront assez rapides pour que personne ne puisse les suivre, cette petite expérience sera un tour très amusant à exécuter dans une réunion quelconque.

Les oeufs de poule contiennent de l'arsenic, mais en quantité tellement minime qu'il faudrait en manger 1,789,230 pour mourir empoisonné.



EXAMEN DES YEUX

"Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



Le Spécialiste **BEAUMIER**

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans regime

et

SURTOUT SANS DANGER

avec les

Tablettes Le Roy

En vente dans toutes les Pharmacies.



LE TRAITEMENT \$3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé GRATIS contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,

Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaisse, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. Absolument inoffensif. Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs)

25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.
Téléphone Lasalle 1186.

Mesdames

Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux spécifique, plus de constipation,

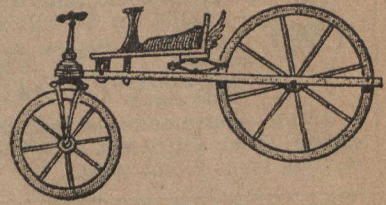
palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irrésistible de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos maux s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous FEMINALINE chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10c pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT,** Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.



LE CYCLE A TRAVERS LES AGES



La célérette

La découverte d'un manuscrit allemand du XIV^e siècle nous a fait une curieuse révélation : les hommes de cette époque reculée avaient "pressenti" le cyclisme.

En effet, dans le texte de ce vieil ouvrage, le "Sachsenspiegel d'Heidelberg", il est question d'un véhicule à deux roues, sur lequel on s'installait à califourchon ; un siège rembourré servait de selle, et l'impulsion était fournie par de longues enjambées. Une miniature, qui



Le vélocipède de Michaux

sert d'illustration au récit du chroniqueur, nous fait voir cet appareil en tout point conforme à sa description.

Dans cet exposé sommaire de l'ancien cycle du moyen âge, nul doute que vous n'ayez reconnu le principe des vélocipèdes primitifs à roues de fer que les bazars vendent à bon marché pour l'amusement de vos petits frères.

Vous êtes-vous jamais douté que des hommes mûrs ont employé ces instruments comme moyen de locomotion ?

C'est pourtant l'expression de la réalité. Nous plaçons précisément sous vos yeux une reproduction de la "célérette", c'est ainsi qu'on nommait cet appareil à la fin du XVIII^e siècle. Imaginé par un certain de Sivrac, il fit fureur pendant quelques années. Puis, en 1818, un Allemand, le baron de Drais, perfectionna la célérette en l'allégeant, en la rendant plus facilement dirigeable, et cet appareil prit le nom de "draisienne".

Les Anglais, sous le nom de "hobby-horse", donnèrent encore à la draisienne certaines améliorations. Ils commencèrent à la construire en fer et la munirent de roulements de bronze et de roues métalliques.

Or il arriva que, vers 1860, un charron parisien, natif de Bar-le-Duc, Pierre Michaux, en réparant une draisienne, eut l'idée d'appliquer à sa roue d'avant une paire de manivelles, de chaque côté de l'axe. Ces manivelles portèrent des pédales et l'impulsion des jambes communiquées à l'axe de la roue d'avant, transforma celle-ci en roue motrice.

Le vélocipède était trouvé. C'était le "bicycle". Bientôt sa roue d'avant s'agrandit, démesurément pour augmenter l'espace parcouru en un tour de pédale ; il fut muni de caoutchouc pleins et de

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.
2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.
3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,
Département des Patrons,
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

roulements à billes. Il triompha sans conteste, jusqu'au jour où un ouvrier anglais, nommé Sargent, imagina de transformer la roue d'arrière du vélocipède en roue motrice et de lui faire parvenir l'impulsion nécessaire au moyen d'une chaîne. La bicyclette, fille de la draisienne et du bicycèle, était née.

— 0 —

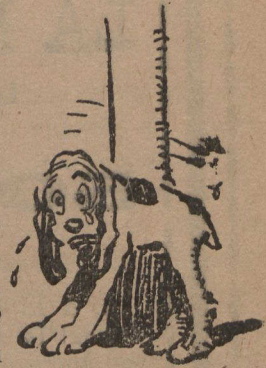
LA FARINE DE POISSON

Nous avons eu occasion parfois de signaler l'exemple de pays où l'on alimente le bétail en partie avec du poisson. Cette alimentation est en train de devenir normale grâce aux usines que l'on a montées en Norvège et en Grande-Bretagne pour utiliser les déchets de poisson, ou même les poissons qui ne seraient pas susceptibles d'être livrés à la consommation humaine : on les transforme en une farine qui est très appréciée, notamment par les porcs, par les vaches et par les veaux ; nous pouvons même ajouter comme curiosité qu'on s'en sert également en pisciculture, pour l'élevage des carpes surtout. En Norvège, c'est la morue et le hareng que l'on utilise spécialement et méthodiquement pour cette fabrication. Pour la première, on la fait sécher à l'air, puis au four ; la masse bien sèche est ensuite mouluë, et on obtient une farine contenant des matières alimentaires très précieuses. Quant aux harengs on les fait cuire et on les passe sous une presse ; on dessèche et l'on moule de la même façon, ou à peu près. En Angleterre et en Ecosse, on utilise plutôt des déchets de poissons de toutes sortes.

— 0 —

POURQUOI LE NEZ D'UN CHIEN EST-IL FROID ?

Quand votre chien fidèle vient se frotter le nez contre votre main, vous éprouvez involontairement un petit frisson causé par la froideur de son nez. Pourquoi le nez du chien est-il si froid ?



Quand le reste du corps d'un chien est toujours chaud, pourquoi y a-t-il chez lui une partie si différente du reste ?

Une légende nous dit que lorsque Noé essaya de rentrer les animaux dans l'arche, quelques-uns opposaient beaucoup de résistance ; Noé alors se fit aider par un chien qui lui fut d'une grande utilité. Comme celui-ci fut le dernier à rentrer dans l'arche, toutes les places étaient occupées et il fut obligé de rester sur le seuil de la porte avec son nez à la pluie ; c'est depuis ce temps-là que le nez du chien est toujours froid.

La science nous donne une autre explication du fait. Le nez du chien est toujours froid, dit-elle, parce qu'il doit toujours être humide afin de conserver intacte sa faculté de sentir. Et naturellement, comme toute évaporation produit un abaissement de température, l'évaporation constante de la moiteur du nez du chien produit et entretient cette froideur.

Toute la valeur du chien dépend de son odorat, et c'est en raison de la finesse

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

de son odorat qu'il rend à l'homme de grands services à la chasse. En plus du nerf olfactif ou sensitif du chien qui se trouve à l'intérieur du naseau, toute la membrane noire qui se trouve autour du nez est très sensible, mais cette sensibilité ne peut être maintenue que par son état constant de moiteur.

Aussi, dès que le nez d'un chien est sec et chaud, c'est que ce chien est malade et qu'il a besoin de soins.

— o —

LES BIENFAITS DU TABAC

Le tabac, si dangereux quand l'on en fait un usage excessif, peut, en temps d'épidémie, rendre de grands services.

La fumée du cigare tue en 30 ou 35 minutes le microbe du choléra asiatique et celui de la fièvre typhoïde; la fumée de la cigarette est moins active, il faut au moins le double de temps pour le même résultat.

En Amérique les fumeurs sont presque tous préservés de la fièvre jaune.

— o —

SURNOMS DE VILLES

Nombreuses sont les villes du monde qui ont reçu un surnom. On a appelé Babylone: la ville aux cent portes de bronze; Paris: Ville Lumière et Babylone moderne; Florence: la magnifique; Milan: le petit Paris; La Mecque: Berceau de Mahomet; Genève: la Superbe; Athènes: la cité de Pallas; Jérusalem: la cité de David; Québec: le Gibraltar de l'Amérique; Alger: la Blanche, etc.

— o —

AU CAVALIER D'ALARME

Tout à coup, la nuit, en certaines parties lointaines de l'Alsace, dans une ferme isolée ou dans un hameau sans église, un incendie vient-il à éclater, aussitôt un jeune garçon enfourche un cheval sans selle, sans bride et s'élançe à fond de train à travers les sentiers, les champs, les ravins, agitant en l'air une lanterne, et appelant sur son passage au secours des incendiés. On l'appelle le cavalier du feu (en allemand: Feuerritter). De loin, en entendant ses cris et le galop sinistre de son lourd cheval, en voyant sa lanterne briller et se balancer dans les ténèbres, chacun comprend, se lève, se hâte avec effroi. Ne fût-on pas secourable par humanité, on le serait par intérêt, car à ces distances des villes, on ne peut compter sur les pompes et les rapides moyens de transport; on n'a rien à espérer, entre campagnards, que ces secours mutuels.

— o —

LA PLANTE PENDULE

Il existe à Bornéo (possession anglaise) une plante qui indique toutes les heures du jour.

Semblables aux aiguilles d'une pendule, les feuilles de cette plante (de 2 grandeurs) se mettent en mouvement les unes jusqu'à 2 heures du soir, les autres à partir de cette heure-là. Les plus grosses feuilles indiquent les heures. Pendant d'abord le long des branches, elles s'élèvent, la pointe dirigée en haut, jusqu'à ce qu'elles aient atteint la position verticale puis retombent lentement. On a calculé que ce tour demande environ une heure.

— o —

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront**
AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBEILLISSEUR MYRRIAM
(*Crème de Beauté*)



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Le Samedi

Quelques lignes à méditer

Nos lecteurs ont pu se convaincre que nous ne négligeons rien lorsqu'il s'agit d'améliorer notre journal. Successivement, son format s'est augmenté et sa matière à lire s'est efforcée de devenir plus intéressante. Aussi, de semaine en semaine va, chez de nouveaux amis, leur procurer de bonnes heures de saine et agréable lecture.

Il arrive fréquemment, toutefois, que des demandes nous parviennent, auxquelles il nous est impossible de donner satisfaction. Des lecteurs se plaignent de n'avoir pu se procurer leur No chez leur dépositaire et quelquefois même leur réclamation concerne un No d'une des semaines précédentes.

Pour éviter ce désagrément, nous avons, à maintes reprises, signalé un remède facile sur lequel nous insistons une fois de plus aujourd'hui: Que chaque lecteur *retienne à l'avance* son exemplaire chez le dépositaire ou encore que ceux qui demeurent en dehors de Montréal et la banlieue s'assurent le service régulier de notre magazine par un abonnement de six mois ou d'un an à leur convenance.

En agissant ainsi, les lecteurs n'auront plus de déception à craindre et nous-mêmes nous pourrions soigner davantage encore notre magazine en y consacrant le temps perdu en correspondances inutiles.

Nous avons comme objectif de donner de plus en plus satisfaction à notre clientèle et nous sommes convaincus que celle-ci voudra volontiers nous faciliter cette tâche agréable.

Ci-joint un coupon qu'il suffit de remplir et de nous retourner avec le montant de l'abonnement désiré pour s'assurer immédiatement le service personnel et sans aucun trouble de notre Magazine.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-jelus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit. MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.